

DES PLATANES,  
ON LES ENTENDAIT CASCAILLER

**René Domergue**

avec la collaboration de Nelly Chapotte-Domergue

Préface de Bernard Kayser

**DES PLATANES,  
ON LES ENTENDAIT CASCAILLER**

*(Vivre et parler dans un village du Midi)*



## PRÉFACE

Ce n'était pas le "bon vieux temps". Qui oserait regretter la maladie, le froid, l'isolement? Mais ce n'était pas non plus le temps du malheur. On était depuis longtemps sorti des affres du Moyen-Age et des guerres de religion... Non, Montpezat était, aux premières décennies de ce siècle, un village s'installant en douceur dans la vie moderne, perdant d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre : perdant "son âme", diront certains, pour gagner le confort. L'électricité est présente dès 1912.

Ce qui frappe avant tout, ayant lu ce livre, c'est l'extrême rapidité de l'évolution au regard de l'histoire des siècles. Quoi! Voici un chroniqueur qui se nourrit de témoignages oraux, écoutant son père et sa grand-mère, et qui nous fait passer en quelques décennies, en quelques pages, de la lampe à huile à l'atomiseur de pesticides, de la féodalité agraire à la société périurbaine. Une révolution? Une crise? Pas vraiment. Plutôt une entrée précipitée dans la modernité, au sens d'une ouverture sur le monde et à l'instar de la vie urbaine. La tonalité du récit implique et exprime une adaptation calme, une acceptation intelligente du changement. La "fin des paysans" n'est pas vécue comme un drame.

René Domergue, observateur, se veut sans parti pris. Certes, il ne cache pas une certaine délectation à évoquer les mœurs d'autrefois; il n'hésite pas, à chaque occasion, à faire revivre les réjouissantes expressions patoisantes qui tranchent sur la grisaille du parler officiel. Mais avant tout, comme historien et comme anthropologue, il cherche à restituer le vécu d'une société locale. Pas de thèse pesante et contraignante : seulement des faits, recueillis à la source. Son talent d'enquêteur et de rédacteur, ainsi que le

caractère “moyen” du village décrit, devraient faire considérer l'étude comme exemplaire.

La référence au recensement de population de 1901 donne une bonne illustration de la méthode. Un recensement officiel, comme celui-là, est en effet à la base de nombre d'études de sociologie historique. Or Domergue, mettant au jour ses insuffisances, sait restituer, avec les témoignages, la réalité sociale de l'époque. Une épicière seulement d'après le recensement, mais les anciens se souviennent de deux autres, qualifiées de “sans profession” à côté de leurs époux “propriétaires”. Pas de café, selon le recensement, alors que les évidents café des Blancs et café des Rouges sont tenus par des personnages exerçant aussi les métiers, l'un de boulanger et l'autre de maçon. Et rien, bien sûr, dans ce recensement, des activités à temps partiel de la repasseuse, de la couturière, de l'accoucheuse, ou encore du coiffeur et du bûcheron. Or que serait la vie même du village sans cette économie parallèle ?

Au tournant du siècle, Montpézat passe, comme une bonne partie des sociétés locales du monde rural, du féodalisme à la démocratie. Le baron, dont le château se dresse face à l'église, est le maire du village de 1888 à 1904. Propriétaire de trois grands domaines, il peut faire le tour du village sans sortir de ses terres. A l'occasion de sa succession, une grande partie de celles-ci sont vendues. D'anciens fermiers et ouvriers agricoles profitent des bas prix consécutifs aux crises agraires pour devenir propriétaires. Mais la différenciation sociale s'accroît. A côté des plus “petits” qui cherchent des compléments de revenus, une vingtaine de viticulteurs sont à l'aise. Ces *pélos* donnent le ton et diffusent l'innovation. C'est aussi parmi eux que se maintient et s'exprime la culture paysanne. Et la démocratie, c'est eux, en définitive ; eux, les créateurs de la coopérative. Comment éviter que leurs témoignages imprègnent aussi le récit ?

De la culture, il est question, d'une façon ou d'une autre, à chaque page, à chaque ligne de ce livre. Et s'il faut en retenir un trait spécifique – caractéristique il est vrai de toutes les communautés de viticulteurs –, c'est la considération du travail bien fait, la nécessité de faire de la belle ouvrage vis à vis de soi-même comme vis à vis des autres, qui s'impose. Quand il labourait, par exemple, le paysan se devait de veiller à la rectitude des sillons, au nivellement de la surface, à ce qu'il ne reste ni mottes ni herbes et à ce que le cheval ne piétine pas chez le voisin. “L'honneur est en jeu”, écrit Domergue qui en fait personnellement l'expérience. Quand son père l'ini-



tie à la taille des oliviers, il lui confie ceux du centre de l'olivette, se réservant ceux du bord : ceux qui se voient.

Contrairement aux souvenirs épurés de certains et aux images entretenues par des passésistes, la société locale à Montpezat est, au cours de ce premier demi-siècle, tout sauf harmonieuse, à l'instar de presque toutes les communautés rurales de notre pays. A vrai dire, cette société est extraordinairement complexe, s'agissant d'un si petit nombre d'habitants (126 foyers en 1930). Les structures sociales sont hiérarchisées et inégalitaires. Une vingtaine de *pélos* tiennent le haut du pavé. Artisans et commerçants, tous plus ou moins propriétaires de terres, s'échelonnent sur les degrés de l'aisance. Les ouvriers agricoles sont au bas de l'échelle. Mais il y a plus pauvres qu'eux : des femmes seules et des veuves qui survivent avec très peu.

Cette hiérarchie est recoupée par des facteurs discriminatoires non moins prégnants. Les catholiques sont très majoritaires, mais les protestants "se soutiennent entre eux" et les mariages mixtes, exceptionnels, sont scandaleux. Les autochtones méprisent les "étrangers", dont ils ont besoin, pour les travaux agricoles surtout : des "gavots" descendus des Cévennes, des italiens et des espagnols qu'on envie aussi dès qu'ils s'enrichissent tant soit peu... et le montrent ; plus tard, des pieds-noirs et des Portugais. La politique, enfin, divise profondément les villageois au cours des premières décennies de la III<sup>e</sup> République. Les blancs, sous la houlette du baron, forment les deux tiers du corps électoral. Les républicains – tous les protestants le sont – sont radicaux ou socialistes à la mesure de leur fortune. Au début du siècle, blancs et républicains possèdent chacun leur café, leur boulangerie, leur forge. Le Conseil municipal répugne à organiser la célébration du 14 juillet.

Après la guerre de 14, le souvenir des querelles du temps des inventaires s'estompe. L'identification par l'appartenance politique s'impose moins. Mais pas un républicain n'entrera à la municipalité avant la Libération. La société locale peut-elle donc être qualifiée de conflictuelle ? Ce n'est pas si simple, pas si sûr. De fait, au-delà de tous les clivages, les nécessités de la vie commune imposent une solidarité : elle s'exprime dans les coups de mains entre voisins, dans les rencontres quotidiennes, dans les réactions collectives face à des malheurs individuels. A l'occasion de la création de la coopérative par un socialiste convaincu, celui-ci n'hésitera pas à demander aux blancs de participer. Et rien n'est plus révélateur que le rassemblement des hommes, sous les platanes, aux heures convenues de la journée. Là, pas d'exclusion...

sauf celle des femmes. On parle travail et chasse, on raconte des blagues, souvent cruelles pour les absents, on plaisante grassement les passantes. Et l'on s'engueule dès qu'il s'agit de politique. Mais on est là. Les Platanes sont au cœur de la vie sociale. Les veillées, elles, dont on fait a posteriori tant de cas, ne sont à côté que des réunions de voisines qui ne concernent jamais l'ensemble de la communauté.

Dès l'entre-deux-guerres et plus encore au cours des années cinquante, la transformation économique, sociale et culturelle de Montpezat est en cours. Les signes n'en manquent pas : le recul de l'importance relative de l'agriculture et la diminution du nombre des viticulteurs marquent la mutation. Le grand tournant se situe au cours des années soixante, en synchronisme avec le début de la "seconde révolution française"<sup>(1)</sup> que Mendras situe avec précision à l'année 1965. Dans les années soixante, écrit Domergue, les couillonades des jeunes cessent, les processions sont abandonnées, les enfants de paysans ne succèdent plus à leurs pères, les stratégies matrimoniales ne sont plus fondées sur la propriété. En un mot, "la société paysanne a disparu". Et les Platanes demeurent souvent déserts!

La modernité a envahi le village dont la population, pour sa plus grande partie, est entrée de plein exercice dans la culture de consommation : téléviseurs et congélateurs, minijupes et pastis... L'ancienne épicerie est devenue un libre-service. Tous les enfants, garçons et filles, entrent en sixième au collège. Le château d'eau, autrefois orgueil du village, est désormais considéré comme une offense à l'environnement. Des bourgeois, acheteurs de maisons anciennes, décroûtent les façades, font apparaître les vieilles poutres et installent des cheminées de pierre. Tandis que le formica conquiert l'espace domestique.

C'est que la société villageoise, ici comme ailleurs, se "recompose"<sup>(2)</sup>. La population augmente d'un quart entre les recensements de 1968 et 1982. Elle est désormais faite en majorité d'une part de personnes actives travaillant à Nîmes et d'autre part de retraités. Nîmes n'est en effet qu'à 17 km. L'aller et retour, souvent à pied, demandait une journée autrefois. La diligence ne passait que trois fois par semaine avant que le car, dans les années

(1) H. MENDRAS, *La seconde révolution française*, Gallimard, 1988

(2) B. KAYSER, *La renaissance rurale*, A. Colin 1990



cinquante, n'assure un service régulier. A 17 km, aujourd'hui, on est dans le "périurbain". La preuve en est dans la multiplication des constructions de villas par les Nîmois désirant vivre à la campagne et dans la décision municipale d'édicter un P.O.S. – plan d'occupation des sols – et de créer un lotissement.

POS et lotissement fournissent à l'observateur matière à intéressantes réflexions. Le POS d'abord : il donne lieu à ce conflit classique qu'on peut dire "à fronts renversés". Les agriculteurs et les propriétaires fonciers, autochtones ou leurs descendants, sont partisans de la liberté de construire et donc ennemis du POS : ils ont des terrains à vendre. Mais les représentants des nouvelles classes moyennes – qui n'ont pas de terrains à vendre – considèrent que l'urbanisation anarchique gâcherait leur cadre de vie. Bien que minoritaires, mais disposant d'alliés chez les retraités répugnant à voir le village envahi d'"*étrangers*", ils ont suffisamment d'habileté et d'entregent pour faire triompher leur point de vue.

Quant au lotissement, la dénomination de ses rues donne lieu à des malentendus qui ne sont pas sans signification. Le lotissement lui-même est nommé Cantadu, ce qui sonne bien aux oreilles des "*étrangers*" qui pensent à juste titre y retrouver la racine du mot chant... alors que dans le parler local il s'agit de "pierre dure", du nom du lieu-dit. Mieux encore : une rue est baptisée Canta perdrix. Chante perdrix? Les nouveaux habitants, ravis, ne se doutent pas que le terme d'origine est cantaperditz dont la traduction correcte serait "pierres perdues (stériles)". Et d'ailleurs, en occitan, perdrix ne se dit-il pas perdigal?

Ces anecdotes nous conduisent enfin à louer la façon dont René Domergue conduit le lecteur ignorant l'occitan à savourer les expressions patoises qu'il fournit à profusion et qu'on aimerait retenir, citer, utiliser. C'est avec une délicatesse extrême, en effet, qu'il fait suivre ces expressions de leur signification, évitant toutes références pédantes et explications savantes. Conservateur heureux de ce patrimoine verbal, il connaît la valeur de son travail et n'en tire pas pour autant des conclusions aux accents revendicatifs et irrédentistes. C'est avec la plus grande simplicité qu'il reconnaît que l'occitan, apparu récemment, est "plutôt l'apanage d'intellectuels sensibles à la culture locale", tandis que les anciens, ses propres grands-parents, parlaient patois : "Aux Platanes et au café, il se parlait seulement patois". Or ce patois, on l'a vu avec la double signification du mot cantadu, est une de ces innombrables formes de dialecte occitan. Il n'est jamais, pour notre

bonheur, de la langue pure. Il est porteur de sociabilité : il est exubérant, foisonnant ; il est généreux et libertaire ; il transpire l'humour. Réjouissons-nous : grâce à Domergue, il vit encore.

Bernard KAYSER  
Université de Toulouse - Le Mirail  
Janvier 1998



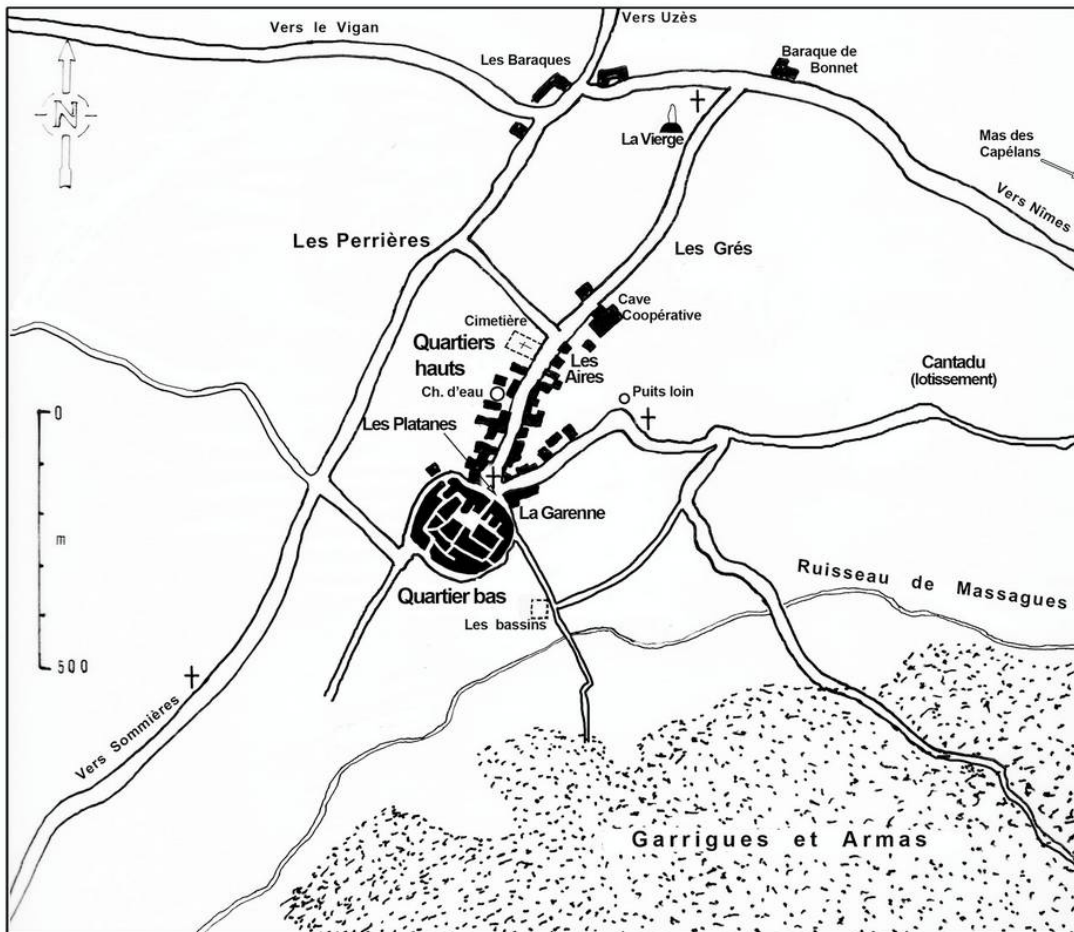
## LE VILLAGE DE MONTPEZAT

Pour se rendre à Montpezat, en partant de Nîmes, il faut emprunter durant dix-sept kilomètres la route du Vigan, qui mène au cœur des Cévennes, pays des *gavots*. La mer et la Camargue se trouvent au sud de cet axe, la zone baignée par le Gardon au nord. Il n'y a pas si longtemps, des Cévennes arrivaient les vendangeurs et les ouvriers agricoles; et c'était en *gardonenque* que les paysans s'approvisionnaient en fourrage pour *arriber* leurs chevaux. Aujourd'hui encore, c'est le plus souvent de Camargue que viennent les *buòus* à l'occasion des courses de taureaux lors des fêtes votives.

En venant de Nîmes, la plus grande partie du trajet se déroule au milieu des garrigues. Au sortir d'un tournant, le village apparaît, à un kilomètre. Sur la droite s'engage le chemin qui dessert le mas des *Capélans*. Peu après, sur la gauche, celui qui conduit au lotissement baptisé *Cantadu*. Ces termes incitent à penser que le village baigne encore dans le parler occitan, ou plutôt patois, comme disent les anciens. Cette langue, dans son intégrité, ne s'entend plus guère que par bribes dans les conversations des vieux entre eux, principalement les hommes, mais elle subsiste largement sous forme de francitan dans les conversations d'une grande partie de la population.

Le territoire, essentiellement viticole, apparaît troué d'espaces incultes, les *armas*. Ce n'était pas le cas il y a quelques dizaines d'années; c'est dire que la vigne va *en récagant*, que l'ancien village de paysans-viticulteurs prend de plus en plus ses distances avec l'activité agricole. Il est coupé de toute activité productive significative d'ailleurs, puisque sa population se compose essentiellement de retraités et d'actifs exerçant une profession à l'extérieur du village, généralement à Nîmes.





### Le village en 1998

Note pour l'édition 2016 : La cave coopérative a été démolie en 2012 pour laisser place au lotissement dit *du Grès*. C'est le troisième lotissement après *Canta du*, prolongé au sud par *Coste salade*. Depuis 2008 le village a dépassé les 1000 habitants, contre 500 environ du début du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin des années 70. Ce n'est pas terminé car un nouveau projet est en cours d'instruction.

Pour la petite histoire, le lotissement que la population nommait *du Grès* (prononcer grès), car établi dans une zone de culture nommée *Les grès* (à cause d'un sol abondant en galets de grès), et qui s'inscrivait dans la 'ZAC du Grès', a donné naissance à un quartier nouveau nommé Les Bastides de Montpezat. Idée de promoteur à n'en point douter. En effet, à Montpezat comme en pays de Nîmes, personne n'a jamais utilisé le mot bastide. En Provence ce mot évoque une maison de campagne ou une ferme, l'équivalent d'un mas chez nous. Ailleurs, notamment dans le Sud-Ouest, ce mot désigne des cités bâties au moyen-âge, généralement avec les rues perpendiculaires (aux antipodes du lotissement concerné). Idée du promoteur en charge du projet à n'en point douter !



La route ensuite passe devant la Baraque de Bonnet, ancien relais, et atteint les Baraques de Montpezat, ensemble de bâtisses dont la principale est la Baraque proprement dite. Peu avant 1900, celle-ci appartient au baron de Vignet, marquis de Vendeuil, qui possède par ailleurs une partie importante des champs et des bois environnant le village. A part quelques paysans aisés, beaucoup de villageois ne disposent que de mauvaises terres, en bordure de la garrigue, des *cantounailles* qu'ils travaillent durement sans l'aide d'un cheval. Le baron emploie la plupart des ouvriers agricoles du village. Mais les conditions économiques conduisent celui-ci, puis ses héritiers, à céder de nombreuses terres, si bien que, lorsque la guerre de 1914 éclate, la structure foncière du village n'a plus rien de féodal : Montpezat est devenu un village de petits paysans.

Pour pénétrer dans le village, le plus simple est d'emprunter la route qui part de la Baraque de Bonnet. On rencontre sur la droite une croix et une statue de la Vierge plantée sur une rocaille, témoins de l'importance du catholicisme. Il existe une autre croix plus au sud sur la route de Sommières et une troisième, à l'est. Au début des années 60 encore, ces trois croix étaient les lieux d'aboutissement des processions des Rogations, c'est à leur pied que les fidèles rassemblés imploraient Dieu de bénir les récoltes. La procession à la Vierge se déroulait le 15 août.

La route traverse à présent les *grès*, étendue formée de galets qui l'hiver maintiennent dans une relative tiédeur les racines des vignes. Apparaît alors l'imposante cave coopérative, bâtiment dont les agrandissements successifs témoignent de la prospérité viticole passée. Le village, très longtemps confronté aux impitoyables luttes qui opposèrent blancs et républicains, a su trouver là un des rares terrains de compromis, guidé par le sens de l'intérêt commun. La route devenue rue principale du village longe le cimetière, ou plutôt les cimetières : le cimetière catholique, le plus grand, le plus facile d'accès, et le cimetière protestant, les deux séparés par un haut mur : marque d'une autre division, qui recoupe en partie la première et vient l'exacerber.

Le temple n'est pas loin. Certains catholiques exaltés interpellaient les enfants protestants qui passaient devant : "Tu entends pas le Diable qui remue ses chaînes?" Quelques anciens en témoignent, comme ils témoignent d'autres faits relatifs à une époque où des jeunes gens de religions différentes ne pouvaient songer à se marier.

C'est non loin du temple, de chaque côté de la rue alors bordée de maisons et de remises éparses, que s'étendent les aires. Sur les aires les paysans se retrouvent pour *caouquer* (dépiquer), ils vont y dormir à la belle étoile. Les enfants s'engouffrent dans les souterrains formés par les meules de foin *abousounées* (affaissées). Les aires sont un espace de joie. Les courses de *buóus* s'y déroulent à l'occasion de la fête votive. Toute la population du village s'y rassemble dans des arènes improvisées. La plus intense sociabilité peut côtoyer la plus grande haine.

Le château d'eau a été édifié sur l'aire de Laffont, emplacement dicté par la topographie et cédé sans difficulté par le propriétaire, qui voyait là le moyen d'assouvir une vieille querelle avec son ennemi Jourdan dont il gâcha irrémédiablement le point de vue. Le château d'eau, tout comme la coopérative, orgueil du village, signe de progrès et de prospérité, est considéré aujourd'hui comme une offense à l'environnement. Les mentalités ont changé.

La rue principale conduit au centre du village. On rencontre tour à tour, sur la gauche, la cour où Pierrou rangeait sa diligence. Puis l'ancienne épicerie de Lily Viel, devenue libre-service. Les commérages allaient bon train à propos de cette jeune femme venue d'Aigues-Mortes : ne s'habillait-elle pas tous les jours avec des habits du dimanche ? Ne mettait-elle pas du rouge à lèvres ? C'était au milieu des années 50 ! A droite, la maison d'Alexandre Teissier, ancien avocat au barreau de Nîmes, qui fut très longtemps l'unique représentant de la classe bourgeoise au village et, par conséquent, promoteur obligé de nombreux changements esthétiques. Il équipe sa maison d'une vieille cheminée en pierre et fait casser des plafonds pour rendre les poutres apparentes, à une époque où d'autres s'acharnent à supprimer les cheminées d'origine et à cacher les poutres en rabaisant leurs plafonds. Un peu plus bas, la maison de Milou Bouet, ornée d'une génoise particulièrement ouvragée. Milou, encore plus orgueilleux de ses chevaux que de sa maison, les parait, lors des grandes occasions, de colliers munis de paumes et d'*estelles* (poignées) impressionnantes. En face, la maison de Maurin le riche. Au début du siècle il est fréquent de désigner les gens par un surnom, pas toujours flatteur d'ailleurs, ainsi du *bossudet* ou de la *métchouse*.

Plus loin, le monument aux morts célèbre la mémoire des dix-huit jeunes gens tués durant la guerre de 14. A en croire le cahier des délibérations de la mairie, celui-ci aurait été édifié derrière l'église, dans l'ancien cimetière !

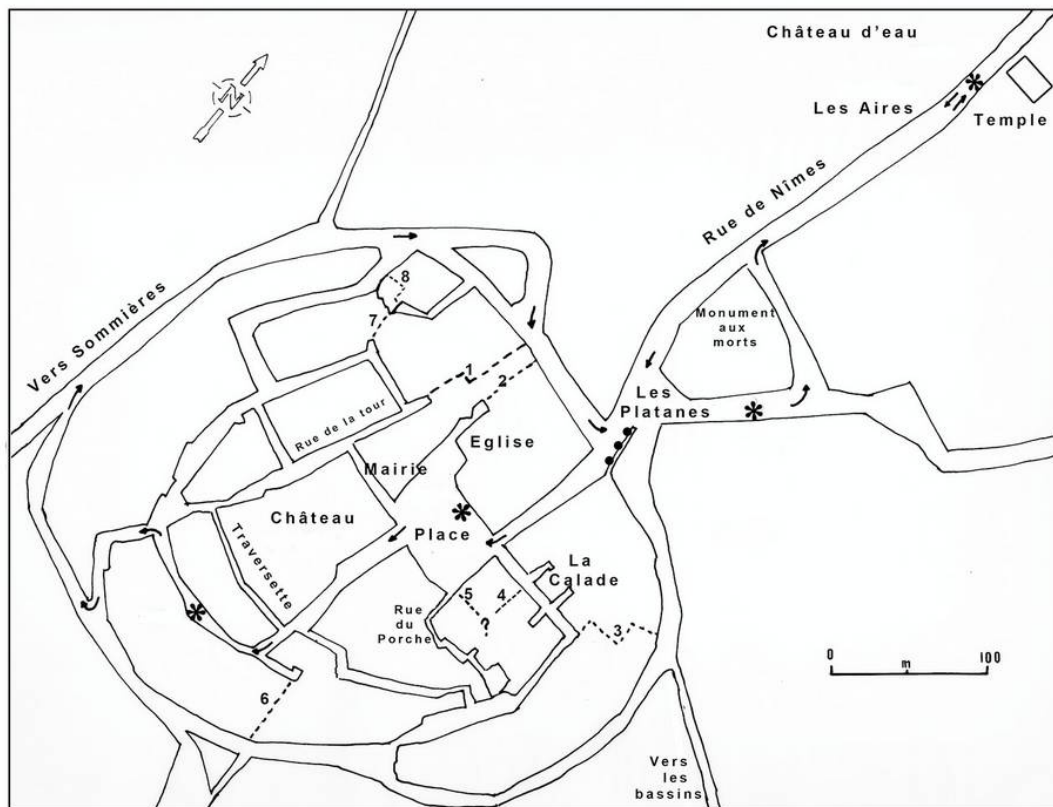


Faisant face au monument aux morts, qui scelle la réconciliation, se trouve le lieu d'un affrontement dont tous les anciens parlent encore : c'est de la porte de la *paillère* (grenier à foin) de Carrière que trois femmes, des chameaux, ont *escampé* (jeté) un seau rempli de cendre sur le pauvre député Fournier et son escorte. Jouxant le monument aux morts, l'ancienne mairie-école. Lors du dépouillement des élections de 1945, l'urne a été balancée par une fenêtre du rez-de-chaussée alors que la droite remportait la victoire. Aux nouvelles élections, la gauche prend le pouvoir ; elle le conservera durant quatorze ans, pourtant la majorité du village est foncièrement "réactionnaire".

Cet espace est prolongé par les Platanes, appelé ainsi à cause des trois arbres qui l'ombragent. Les Platanes, c'est le principal lieu de rencontre des hommes. Les soirs d'été les conversations se prolongent et empêchent les riverains de fermer l'œil.

Dans l'espace compris entre le monument aux morts et les Platanes s'inscrit le triangle d'or du progrès. En 1930, les parents de Marie Robert font installer une douche, à une époque où l'idée de se doucher ou de prendre un bain relève surtout d'un rituel préalable à la communion solennelle. En 1933, Isabelle Bouet dispose d'un cabinet avec cuvette et chasse d'eau, alors que tout le monde trouve naturel de déféquer dans un simple *cagadou* ou sur un tas de fumier. Dans les années 50, la famille Chaze est parmi les premières à acquérir téléviseur, réfrigérateur, machine à laver, vélo neuf pour enfant. Mais c'est dans la maison voisine que Germaine Rouvière a fini ses jours, elle qui a toujours préféré son *codé* (galet) bien chaud à une bouillotte, et n'a jamais cuisiné sur son fourneau, affirmant que rien ne vaut la *biace* (nourriture) préparée au feu de la cheminée.

Poursuivant la rue, on débouche sur la place. Vaste espace incluant l'église et le château, au centre duquel trônait jadis une croix, qui fut par la suite déplacée de quelques mètres pour être implantée dans le jardin du presbytère : selon la version officielle, elle faisait obstacle à la manœuvre des cars, mais selon une autre version, ce déménagement permettait aux anticléricaux qui avaient pris le pouvoir à la Libération de régler quelques comptes avec leurs prédécesseurs. Face à l'église se dresse le château, témoin visible de l'ancien pouvoir. Le baron est d'ailleurs maire du village de 1888 à 1904, charge reprise après lui par des paysans puis par des cadres. Le château a hébergé durant des années l'école des religieuses. Entre l'église et le château, un bâtiment, qui abrite aujourd'hui la mairie, accueillait alors une des classes



- \* Reposoir
- 1 - - Passadou de Peloux vers Bancel
- Trajet des processions
- 2 à 8 - - Autres passadous

### Le vieux village en 1998

Note pour l'édition 2016 : Le château d'eau a été démoli en 2014. Il n'était plus utilisé depuis 2010 suite à l'implantation par un syndicat intercommunal d'une station de pompage sur la nappe phréatique du massif des Lens. Un réservoir a été édifié sur un point culminant de ce massif ce qui permet à l'eau de circuler par gravitation. Depuis quelques décennies une partie de la population considérait que cet édifice de 34 mètres (sous forme d'une tour centrale entourée de 6 piliers soutenant le réservoir) nuisait à l'apparence 'médiévale' du village. Rappelons qu'au moment de sa construction le château d'eau était signe de progrès et élément de fierté. L'anecdote fournit un témoignage supplémentaire de la relativité de certaines normes, dans le domaine esthétique comme ailleurs.



de l'école laïque. Celle-ci regroupait tous les garçons du village ainsi que les filles protestantes. Pour les filles catholiques et protestantes, malgré la proximité, pas question de se fréquenter ; les sœurs veillaient.

La place était aussi le lieu d'implantation des deux cafés ; café des rouges au sud, café des blancs à l'ouest, avoisinant le château. Sur la place donnaient la boucherie de Marianne, la boulangerie, le bureau de tabac, ainsi que la forge des blancs. C'est sur la place également, le premier mai, fête de la jeunesse, que les garçons *plantaient une pivole* (dressaient un peuplier). Enfin, sur la place, les jours de Fête-Dieu, autour de la croix, les sacristines érigeaient un immense reposoir.

Rue du château, sur la droite, apparaît un *passadou* (passage), *la traversette*, et, sur la gauche, une rue, la ruelle du rocher. C'est là qu'habitait Hugonet, individu original s'il en fut, plein d'humour, peu soucieux des conventions et braconnier émérite. C'est lui qui, le premier, a remis en cause le principe des veillées funèbres, au cours desquelles les hommes passent la nuit à boire, à rire et à manger. Première grande rupture avec la sociabilité ancienne.

Ce trajet mène aux quartiers bas. Le village est construit sur une colline dominant les environs, ce qui n'apparaît pas nettement lorsqu'on arrive de Nîmes. Cet emplacement privilégié expliquerait en partie son histoire : la présence d'un château fort en fait un objet de conquête pour les armées catholiques qui, du même coup, éradiquent toute velléité de protestantisme. Alors que les villages voisins, Combas et Saint-Mamert, établis dans la plaine, ont pu sauver leur identité protestante.

A partir des années 20, les quartiers bas sont laissés aux ouvriers agricoles, les propriétaires ayant aménagé ailleurs des demeures plus spacieuses, la plupart du temps le long de la rue de Nîmes. Les familles d'immigrés italiens et espagnols s'installent dans ce quartier. Dans les années 50 encore, le baroque de leur reposoir édifié à l'occasion de la Fête-Dieu exprimait les différences culturelles. En empruntant la rue Porte-des-Remparts, on suit le parcours des processions. Les quartiers bas se parcourent selon un trajet de type circulaire.

Poursuivant le périple pour retrouver les Platanes, on passe devant la maison de monsieur Thème, restaurateur nîmois, une des premières bâtisses achetées par un *estranger* (étranger au village), la première à voir sa façade décroûtée, en 1967, à une époque où le critère usuel du beau est encore le

crépi. Plus loin, l'habitation de Robert Bancel ; à l'étage est aménagée une immense magnanerie, tout comme, un peu plus loin, à l'étage de la maison de son frère Roland, vestiges d'une prospérité ancienne liée à l'élevage des *magnans* (vers à soie). Avant d'arriver aux Platanes, la rue longe le *moulin d'huile*, dont la partie la plus basse se nomme "les enfers", lieu pourtant le plus accueillant du village pour les enfants qui, l'hiver, à la sortie de l'école viennent se calfeutrer dans l'atmosphère *chaudette* entretenue par le feu permanent.

D'autres rues parcourent le vieux village : la Calade, la rue du Porche et la rue du Four. En 1900, ma famille vivait à la Calade. J'entends parler du *Débassaire*, du *Calos*, d'Henriette la frisée, du *Rancounaire*, de Jourdanette et de bien d'autres, généralement dénommés par leurs surnoms. Expression de la vie sociale d'alors. En prenant la rue du Porche, on découvre le four de Stobiac où, au début du siècle, était cuit le pain destiné à la boulangerie des républicains. L'autre four, non loin de là, rue du Four, face au château, était affermé par la commune à Peloux, le boulanger des *blancs*. Du vieux village on pouvait gagner l'extérieur par de nombreux *passadous*, qui empruntaient des couloirs et passaient dans des cours privées sans que les propriétaires en soient émus. L'un de ces *passadous* traversait la maison de Peloux ; il permettait aux républicains des aires, qui préféraient manger le pain de celui-ci, de venir en cachette en évitant la place où, à coup sûr, on les aurait remarqués. Des moyens de transports limités, une société largement repliée sur elle-même : dans ce contexte le commérage ne peut que s'auto-alimenter et s'épanouir, jusqu'à l'oppression.

Les épiceries, la boucherie, les lavoirs sont les lieux des femmes. Dans ces derniers particulièrement le commérage est roi. "DES PLATANES, ON LES ENTENDAIT CASCAILLER" : les femmes parlaient fort, l'écho de leurs conversations, amplifié par les caractéristiques acoustiques de l'édifice, grondait comme une vague ; les jours où *bouffait* le marin (soufflait le vent du sud), le bruit parvenait jusqu'aux Platanes, pourtant distant de deux cent cinquante mètres.

Des Platanes part une rue en direction de l'est. Elle mène au "puits loin", appelé ainsi au début du siècle, devenu "plusloin", lieu de toutes les espérances de ce village, décrit dans les environs comme le pays de la soif. Avant la généralisation des frigidaires, on allait y chercher l'eau fraîche : corvée assurément mais aussi prétexte à *blaguette* (papotage). Sur une partie du trajet, à droite, s'étend la Garenne, espace boisé que la commune aménage au



début des années 50. A l'époque le ballet dévastateur des bulldozers avait un goût de progrès.

Ce parcours dans le village, c'est en partie celui du *buòu* (taureau) à la corde, celui des jeunes qui font leur tour de cave le samedi soir avant d'aller *raouber* (voler) une *galine* (poule) pour leur réveillon, prélude aux "couillonnades" nocturnes. Couillonnades alors tolérées par tous, et qui aujourd'hui les feraient unanimement traiter de voyous et provoqueraient l'intervention des gendarmes.

Dans les années 60, les couillonnades des jeunes cessent, les processions sont abandonnées, les *langues de pétas* (langues rapiécées) n'exercent plus de contrôle sur la vie sociale, les enfants de paysans ne restent plus à la terre, les stratégies matrimoniales ne sont plus fondées sur la propriété terrienne ; en un mot la société paysanne a disparu. Depuis, les Platanes demeurent bien souvent déserts.





PREMIÈRE PARTIE

ON S'ENFANGUAIT  
JUSQU'AUX CHEVILLES  
(LES PAYSANS, LA TERRE)



## L'ABANDON DES CANTOUNAILLES

(La structure foncière, la population active)

### On plantait jusque dans les ribes

“Ancien temps, le baron pouvait faire le tour du village sans sortir de sa propriété”, disent les anciens. Au début du siècle le baron Charles Albert de Vignet, marquis de Vendeuil, possède trois grands domaines. Il est propriétaire également de nombreuses terres autour du village proprement dit. “Pour faire marcher tout ça, le baron employait des régisseurs, des ouvriers, un forgeron, des *pastres* (bergers).” Lorsque le baron séjourne au village, il est entouré de divers domestiques parmi lesquels un cocher et un cuisinier. Julien Perrier, né en 1897, se souvient que le baron voyage dans un Tilbury tiré par quatre mules et, plus tard, par quatre chevaux. “C’était un grand *batre*.”

Le baron décède en 1912. Sa propriété est partagée entre les enfants. Une partie des terres est vendue. Beaucoup d’acquéreurs sont ouvriers sur l’un de ses domaines, ou fermiers. Ils ne possédaient guère jusque-là que quelques parcelles dans du mauvais terrain, des parcelles caillouteuses où “ils *faisaient venir* de la vigne, du seigle, de l’avoine, des oliviers”. Disséminés dans la garrigue, les *clapas*, tas de pierres arrachées des champs, témoignent des efforts déployés. “Dans ces vignes, les *souches* étaient plantées très serrées, pour gagner de la place on plantait jusque dans les *ribes*”, jusque sur les bords de champ : buttes, rives des fossés (Henri Bouet). Il était impossible de manœuvrer avec un cheval. Les paysans travaillaient avec un bigot, “pioche à deux ou trois *banes* (cornes)”. Disposant désormais de terres plus propices à la culture, “ils ont abandonné ces *cantounailles* (recoins) et ont acheté un cheval et une charrue”.

## Les pélos

La consultation de la matrice cadastrale donne une idée très fautive de la structure foncière. Le morcellement semble extrême. En fait, de nombreuses personnes appartenant au même foyer ont des terres à leur nom. Pour s'y retrouver le plus efficace est de passer en revue le village avec ma tante Lucie qui, pour avoir longtemps occupé la fonction de secrétaire de la Mutuelle agricole, a "trépié (gambadé) dans toutes les maisons".

En 1930, le village se compose de 126 foyers. En dehors des descendants du baron, la terre cultivable appartient pour la plus grande part à une vingtaine de foyers. Ces derniers vivent dans l'aisance. Ce sont les *pélos*. D'autres possèdent des propriétés de faible importance, et souvent n'atteignent un niveau de vie convenable "qu'en prenant des terres à la ferme" (en fermage) ou en disposant de revenus annexes tirés d'un commerce. Le reste est formé des "petits petits" propriétaires. "Les plus *enfangués* (embourbés) devaient vendre leur vin sur souche", le vendre par avance, aux plus mauvaises conditions. "Ceux-là, ils *caguaient* (chiaient) d'un petit cul."

Environ un foyer du village sur deux est composé de paysans. Mais pour évaluer la dépendance de celui-ci à l'égard de l'agriculture, il faut ajouter les 24 foyers d'ouvriers agricoles, ou plutôt de domestiques, comme on dit alors, et les foyers de vieux propriétaires qui ont "donné leur exploitation à la ferme".

Restent commerçants et artisans, tous dépendent des paysans et de leur pouvoir d'achat. Rares sont les foyers indépendants de la sphère économique de la société paysanne : ceux de quelques retraités de l'administration et celui d'un "cantonnier de la route", employé par l'administration des Ponts. On compte également quatre femmes âgées et seules dont j'ai le plus grand mal à comprendre de quoi elles vivent. En tout cas de très peu. "Elles vivaient de leurs rentes et crevaient de leurs revenus."

## ON FAISAIT PAS GRAND FRAIS CHEZ LES COMMERÇANTS

(L'autoconsommation, les sources de revenu)

### Ça nous donnait de l'oli pour faire la biace

Dans leur terre de Pied-Coucou, les membres de ma famille récoltent toutes sortes de fruits : des figues, des cerises de deux ou trois sortes, des pêches, des amandes, des raisins de table de variétés diverses. Dans les années 20, mes tantes s'y rendent souvent avec leur grand-mère et reviennent chargées. "A soixante ans passés, *mamet* Angeline portait son faix d'herbe sur la tête et un panier rempli à chaque bras" (Lucie).

Tout n'est pas consommé dans l'immédiat. Les figues et d'autres fruits servent à la fabrication de confitures. Des raisins muscats, rangés sur des étagères, au-dessus des armoires ou suspendus à une poutre, sont gardés en réserve pour l'hiver. Des cerises et des grains de raisin, mis à macérer dans l'alcool, serviront à "offrir un grain" aux visiteurs.

Deux *olivettes* produisent des olives en abondance. "On en préparait des vertes à la picholine. La plupart des noires étaient apportées au *moulin d'huile*, ça nous donnait de l'*oli* pour faire la *biace*, pour *ouner* la salade..." On en garde quelques noires pour faire des ragoûts ou de la ratatouille.

"Le jardin nous donnait des salsifis, carottes, *cèbes*, courgettes, radis, *côtes de poirée*, artichauts, salades, tomates. Dans le coin d'une terre on semait des melons et des *cougourles*." Les tomates sont utilisées pour les sauces, les ragoûts, mais jamais mangées en salade. "La première fois qu'on en a mangé, c'était en 1935 chez la cousine Georgette qui tenait une pension de famille à Grasse; ça passait difficilement" (Lucie).



L'avoine, le blé, la paumelle récoltés en été, ajoutés à l'herbe et aux glands, permettent d'*abarir* des lapins, des poules, des pigeons et un ou deux cochons. La récolte de luzerne nourrit le cheval une partie de l'année.

“Dans la vigne du mas de Laffont, mon père avait planté quelques rangées d'asperges, au milieu des *gabieus* (rangées). Pour labourer, il passait avec le cheval une fois d'un côté, une fois de l'autre. Il faisait deux sillons au lieu de cinq. Les asperges étaient grosses comme le poing, pourtant on les traitait pas de rien du tout.”

De mai à septembre on ramasse des *cagaraoules* (escargots) qu'on mange généralement accompagnées d'une sauce aux herbes.

“Il se mangeait beaucoup plus de *bourbouillade* qu'aujourd'hui. La *bourbouillade* est faite avec des feuilles de plantes qui poussent dans les champs, les *ribes*, les *armas* (terres incultes) : *blet*, *graiissapòrc*, *caurilhon*, le vert des pissenlits.” On peut aussi y ajouter le vert des *côtes de poirée* ou de la salade. Le tout est cuit et mangé à la façon des épinards.

“Avec tout ça, *on pâtissait pas* et on faisait pas grand frais chez les commerçants.”

### On économisait sur tout

“Il était pas question de dépenser l'argent pour des *lipétiges* (sucreries), comme pour acheter des *pastissons*”, des gâteaux. D'ailleurs le boulanger du village n'en fabrique pas. On achète de temps à autre une plaque de chocolat mais il ne s'agit pas d'en engloutir trois ou quatre barres et encore moins de le consommer sans pain. “*Manja de pan!*”, mange du pain, disent les parents.

Les restes du repas sont méthodiquement réutilisés. D'ailleurs, la récupération est systématique. Le papier aluminium des plaques de chocolat est soigneusement défroissé et plié, il permet d'envelopper œufs durs et autres aliments lors des repas aux champs ou même en ville, jusqu'au moment où il tombe en morceaux. “La cendre du feu sert pour les *bugades* (lessives) et la vaisselle.” La *pous*, balle des céréales, et les feuilles de maïs sont récupérées pour bourrer, l'une, les traversins, et l'autre, les paillasses. Les rideaux accrochés l'été aux portes d'entrée des maisons sont confectionnés “avec des *sagues* (sacs) en jute” ayant contenu des produits agricoles. Les femmes n'hésitent pas à *sarcir* (repriser) ou *pétacer* (rapiécer). “Le pantalon *espeillandré* du *papet* sert à *pétacer* celui du fils, même si on devait faire un *sam-*

*pounage*”, le pantalon du *papet*, réduit à l’état de *peille*, sert à rapiécer celui du fils, même au prix d’un travail grossier.

“Des meilleurs morceaux d’une robe usagée, cousus entre eux, on faisait un *fondau* (tablier).” Les vieux draps, soigneusement découpés et ourlés, deviennent des torchons ou des mouchoirs. La laine des chaussettes ou des pull-overs “trop *traouqués* (troués) pour être *pétaçés* (rapiécés)” est récupérée pour la confection de nouvelles chaussettes. Toutes les ressources de la nature sont mises à contribution. On se chauffe au bois, les balais sont fabriqués avec de la bruyère, le vin est filtré à la sortie des cuves par une “boule de *réparières*”, asperges sauvages.

Les femmes ne vont jamais chez le coiffeur, elles n’emploient pas de cosmétiques, seulement parfois un peu de poudre! Les couples sortent rarement, ils n’achètent qu’exceptionnellement des jouets aux enfants... En un mot, on dépense peu. Les *pélos* ne vivent pas très différemment des autres. Certes, “ils tiraient pas le diable par la *couette* (queue)”. Mais ils vivent modestement. Robert Bancel et Roland, son frère, se souviennent que leur oncle Imbert, pourtant parmi les plus riches du village, couchait sur une paille, comme les plus pauvres.

### C’est de l’aiguette

A la veille de la guerre de 1914-18 la vigne est devenue la culture principale, la vente de vin est la source essentielle du revenu monétaire. Cette production vient aussi s’inscrire dans la tradition d’autoconsommation. “Avec l’alcool qu’on faisait distiller on fabriquait de la cartagène, de l’absinthe, de la liqueur de noix, de la verveine. On se frictionnait à l’alcool quand on venait de se faire couper les cheveux ou quand on s’était mouillé, pour éviter de prendre mal” (Henri Bouet). Le marc, une fois pressé, est récupéré et mis dans une cuve. En ajoutant de l’eau et en *quichant* (pressant) avec les pieds on extrait un vin de bas degré avec beaucoup de tanin, la piquette. Si l’on continue durant plusieurs jours le marc est “lavé”, et la piquette ne titre plus que 4 ou 5°. “C’est de l’aiguette”, boisson peu alcoolisée, très proche de l’eau. De la *pissette*, disent certains. On la sert aux amis lors des *castagnades*, soirées où l’on grille des *castagnes* (châtaignes). Les plus économes en boivent lors des repas : “Du temps qu’on buvait la piquette, on économisait le vin.”

### On va faire la fricace

Chaque famille ou presque élève un cochon ou deux. Quand le moment est venu de le tuer on dit : “*Anam faire la fricaça*”, on va faire la *fricace*.



Alors on fait venir le saigneur et la charcutière. Le saigneur tue le cochon et le découpe. La charcutière “prend le sang”, organise le travail, elle connaît les proportions, la façon de s’y prendre, “elle a le *biais*.” Sept ou huit personnes, parmi la famille et les amis, se retrouvent sous ses ordres. Les enfants aident volontiers : ils coupent en petits morceaux la viande et le lard pour faire les saucisses et les saucissons, tournent la manivelle de la machine à charcuterie.

Le soir tout le monde reste pour souper. “On mange la *fricaçaille* (fricasée), plat à base de porc avec du filet, du foie, de la poitrine, un peu de tout, assaisonné avec une sauce piquante.” Parfois on sert aussi du filet ou du foie. C’est une des rares occasions de manger abondamment. Lorsqu’un jour la maîtresse d’école demande aux filles d’évoquer leur meilleur souvenir, Blanche Albigès répond sans hésiter : “Quand on prépare la *fricaçaille*.”

Seuls le saigneur et la charcutière sont rémunérés, ce ne sont pas des spécialistes, mais des personnes du village reconnues pour leur savoir-faire. Les autres ne sont pas oubliés : “Tous ceux qui venaient donner la main repartaient avec un présent”, assiette garnie d’un rond de boudin, avec un peu de graisse pour le faire cuire. On y ajoute souvent un morceau de filet, “parfois un *taillon* (morceau) de saucisse”. On fait un présent aux parents et amis de la famille, en tenant compte du degré de parenté et des impératifs de réciprocité. Le curé n’est pas le plus mal servi. “Même certaines familles protestantes lui *portaient* une assiette.” Tout le monde apprécie les charcuteries. Mais, lorsque l’on dit : “*Aquel es coma li pòrcs, farà de ben quand serà mòrt!*”, il ne s’agit pas que d’un hymne à la gloire du cochon : celui-là il est comme les porcs, il fera du bien quand il sera mort!

Saucisses, saucissons, pâtés, cervelas, *ventresque* (petit salé), rien n’est perdu. On “tire” sur le cochon une partie de l’année. “On lui tire dessus comme sur un jambon” qualifie une situation de forte exploitation.

## Les magnans

Les paysans peuvent accroître leur revenu en élevant des vers à soie, les *magnans*. La quantité de mûriers sur de vieilles photos, et la taille de certaines magnaneries comme celles qui subsistent dans les maisons de Roland et de Robert Bancel, témoignent de cette époque. Mais tout le monde ne dispose pas d’une magnanerie, beaucoup de familles élèvent les vers à soie dans des *paillères* (grenier pour la paille) ou en tout autre lieu. “Chez Mathilde Ponge on avait installé les canis dans la chambre du *papet*” (Marie-Jeanne).



“Les *graines* étaient achetées à Vic où quelqu’un s’occupait aussi de réceptionner les cocons. Elles étaient mises dans des sachets en toile que, le moment venu, les femmes couvaient en les accrochant sur leur poitrine” (Marie-Jeanne). Le ramassage des feuilles de mûriers est une tâche réservée aux femmes et aux enfants. “*Anam faire de ramas*”, on va couper des feuilles, disent-ils au moment de partir. “Les plus *escarabillés* (dégourdis) montaient sur le mûrier avec une *saquette*.” Les feuilles sont entassées dans de grands sacs ou dans un *bourrin* constitué de plusieurs sacs ouverts et cousus bord à bord. Vient le jour où les vers sont prêts : “*Son prêtes, anam embrocar*.” Il faut alors disposer les *broques*, branches de bruyère sur lesquelles les vers installent leurs fils.

“On disait qu’une femme indisposée devait pas s’occuper des *magnans*, sinon ça faisait des porcs : le ver venait gros, mal foutu, il faisait un cocon tout *fla* (mou) qui avait la couleur du sang. Il fallait l’enlever sinon il coulait et salissait les autres cocons” (Lucie).

“Beaucoup de champs de mûriers se sont arrachés après la guerre.” Sans doute l’activité est déjà en régression car les statistiques de 1914 n’en font plus mention. “Ça allait en *recagant*.” Aujourd’hui les mûriers ont pratiquement disparu du paysage. “On en a même arraché beaucoup dans les *ribes*. Ils portaient tort aux vignes.”

## IL FALLAIT BÂTIR

(Les foins, le sens du beau)

### On allongeait le plateau en fixant une escalette

Avant que la vigne ne prenne le dessus, les foins et les céréales constituaient l'essentiel de l'activité paysanne.

“Avant le siècle on faisait les foins au *volame*, une faucille de grande taille. Dans les années 1920, tout le monde les fait à la *daille* (faux)” (Robert Bancel).

Deux femmes suivent le faucheur, l'une fait la gerbe, l'autre la lie. Le champ, une fois débarrassé des foins, témoigne du *biais* (habileté) du faucheur. Le bon faucheur laisse derrière lui une surface régulière. L'autre laisse un champ à la surface ondulée “où on peut compter le nombre de ses va-et-vient”.

“Pour transporter la récolte on mettait des ridelles de chaque côté de la charrette. Épousant la forme de la roue, elles permettaient de faire bien déborder le *voyage* (chargement) du *jas* (plateau). Pour gagner de la place en longueur on l'allongeait en fixant une *escalette* devant, et une derrière” (mon père). L'*escalette* est une sorte de petite échelle, une petite ridelle plus précisément.

C'est à celui qui fera le plus gros *voyage*, montrant par là l'abondance de sa récolte, mais aussi son habileté. La largeur compte autant que la hauteur. Un beau *voyage* doit avoir trois mètres de large, voire plus. “Comme les charrettes étaient étroites, le *jas* faisait moins d'un mètre, *faliá bastir*”, il fallait bâtir.

### Il a fallu bien raspailer

Tout comme celui qui, par orgueil plus que par nécessité, bâtit un voyage trop haut, impossible à faire passer sous le portail, celui qui en bâtit un

trop large risque d'être puni par où il a péché. C'est ce qui arrive un jour à mon grand-père. "Il était allé donner la main à Etienne Bouet. La luzerne était belle et ils ont pu faire un gros chargement. Tous deux étaient bien contents de leur demie. Seulement, le chemin qu'ils devaient prendre était encaissé et ils se sont retrouvés coincés", raconte mon père. Maurice, le fils d'Etienne, se souvient de l'épopée : "Il a fallu bien *raspailier* pour réduire la largeur du voyage, et aller chercher deux chevaux supplémentaires pour tirer en force." On *raspaille* avec une fourche, de haut en bas.

"Mais, explique Robert Bancel, le plus terrible c'était quand le chargement *caguait*", foirait. Il peut d'ailleurs *caguer* dans le champ, lorsqu'on déplace la charrette d'un tas à l'autre, si le sol est très accidenté. "*Vai plan! vai plan!*", doucement, doucement, implore le chargeur resté tout en haut.

Si ça *cague* une fois le chargement terminé il n'est plus question de le refaire. "Il fallait le remonter comme on pouvait et ça marquait toujours mal." Autant l'on est fier de traverser le village avec un beau voyage, gros et bien construit, autant on est penaud s'il est tout *escagassé* (effondré). "On languissait d'arriver et de le poser. Si on rencontrait des amis en route, on s'arrêtait pas trop pour *blaguer* (parler)." Pour éviter cette honte le père de Robert Bancel conseillait : "*Clausona-lo ben que cagarà pas*", qu'il faudrait traduire par : presse bien le fourrage mis en vrac au milieu de la charrette pour qu'il coince bien les bords et que tout soit lié.

Un beau voyage c'est aussi un arrangement bien propre, bien lisse. "*Quand auràs finit, te faudrà penchenar*", quand tu auras fini, il te faudra peigner.

## Il en porte quatre bourrins

Le grand artiste du chargement est Alfred Tichet. Comme les récoltes de fourrage et de paille sont insuffisantes, les paysans se rendent en *gardonnenque*, du côté de Saint-Chaptes. "Avant 1914, et pendant la guerre de 14-18 encore, on se rendait en *palu* (pays des marais), vers le Cailar, les Iscles ou Saint-Gilles, pour chercher des *raousets* (roseaux)", abondants dans ce pays de marécages. La tête du roseau est coupée et donnée à manger au cheval, mélangée à de la paille. "Les tiges servaient à *appailler*", elles servaient de litière.

La rigidité des roseaux permet de bâtir de magnifiques voyages. Tichet arrange si bien les gerbes que les gens s'extasient sur son passage. "On aurait



dit que le voyage sortait d'un moule" (Robert Bancel). Un jour où le souci de l'esthétique lui a fait oublier l'idée de rentabilité, il n'en a ramené que trois tonnes. Le père Imbert, son employeur, fait remarquer que c'est dommage d'aller si loin pour si peu. "Tichet a rien dit, mais il a accusé le coup. La fois suivante il en a chargé presque cinq tonnes, une véritable montagne sur la charrette." Ma tante Lucie se souvient de Tichet : "*Se'n cresiá!* Il était petit et se tenait raide; il perdait pas un millimètre de sa taille. *L'apelavan Lo Prefet.*" Il s'en croyait, certains l'appelaient le Préfet.

"Pour aller en gardonenque, ça fait une *estirade* (une bonne longueur). Il faut partir vers minuit, et on est pas de retour avant le soir." Deux jours sont nécessaires pour un aller-retour en *palu*. "On partait de nuit et on passait une nuit là-bas. On se crevait mais c'était comme une fête."

Bien charger un voyage n'est pas donné à tout le monde. "En gardonenque tout le monde savait charger, c'était un pays à fourrage, au contraire d'ici où beaucoup s'y entendaient pas trop." Les plus prudents montent à peine au-dessus des ridelles. Les bons chargeurs se moquent d'eux en les voyant passer. "*Ne pòrta quatre borrhins!*" Il en porte quatre *borrhins*, quelques gros sacs.

Celui qui charge un voyage doit le décharger. Tradition très fonctionnelle puisque chacun a son *biais*, sa façon de ranger. Il sait comment il a bâti, et l'ordre des *antorches* (sorte de gerbes) lui apparaît clairement. Un autre ne s'y retrouverait pas. "Il semble qu'une *antorche* doit venir, on plante la fourche, l'*antorche* est bloquée par d'autres, en soulevant de toutes tes forces tu as l'impression de *panlever* tout le voyage. Pour peu que tu insistes, tu péterais la fourche" (mon père).

## Les cavalets

Les gerbes de céréales sont amenées sur les aires pour composer de gros tas, les *cavalets* (gerbiers). La richesse du propriétaire se mesure à l'importance du tas. Mais le goût entre en ligne de compte, chacun met son point d'honneur à faire le *cavalet* le plus beau possible. Certains sont ronds, d'autres tout en longueur, les coins arrondis.

Les *cavalets* sont construits côte à côte, très vite ils s'affaissent, "prennent du ventre", et finissent par se toucher, ce qui donne naissance à des "souterrains" où les enfants vont s'amuser. Parfois le passage se bouche complètement et, pour pouvoir avancer, il faut "creuser".

“*La setmana que ven, anam caucar.*” La semaine prochaine, on va dépiquer, plus précisément, extraire les grains en faisant tourner sur l’aire un cheval attelé d’un rouleau. Ensuite il faut séparer les grains de la *pous* (la balle). On met en route le *bramaire*, le pleurnicheur ; nom donné au tarare à cause du bruit produit par le ventilateur.

Certains propriétaires effectuent ce travail pour d’autres, dépourvus de *bramaire*. Ils se rémunèrent en récupérant la paille. “*Lèsta, lèsta, que la palha es nòstra*”, dit l’un d’entre eux à ses ouvriers au moment où ils secouent la paille pour en séparer les grains. Léger, léger, la paille est nôtre.

Les anciens gardent un bon souvenir du temps du dépiquage. “*Anam cochar a l’aira!*”, nous allons coucher sur l’aire. Au mois d’août, il est bien plus agréable de dormir dehors, dans la paille, avec des amis. Des groupes de cinq ou six personnes se retrouvent sur l’aire. Il n’y a pas seulement des garçons mais aussi des hommes “qui en profitent pour surveiller leur *tarriau* (tas de grain)”. Ils sont parfois accompagnés de leurs femmes. Tout le monde prend une couverture. “On disait qu’il fallait se couvrir les yeux pour pas devenir aveugle à cause du serein de la nuit”, se souvient Robert Bancel sans pouvoir préciser davantage. “Pour se protéger du *frescum* (de la fraîcheur)”, dit Lydie, sa femme, en fait de la rosée. A Combas, un parent de Lydie est devenu aveugle quelque temps après avoir couché sur l’aire. Qu’en ont dit les docteurs? “*Peuchère!* (mon pauvre) A l’époque, on allait pas les voir souvent.”

Les tarares et les rouleaux sont peu à peu abandonnés, concurrencés par les batteuses.

## MON PÈRE DISAIT

(Le travail de la vigne, efficacité et esthétique)

### Quand il fallait déraciner une vieille souche morte

Le travail de la vigne devient peu à peu le centre des préoccupations paysannes, avec ses contraintes d'efficacité et ses exigences esthétiques.

Il impose tous les deux ou trois ans de *remander*, de remplacer les ceps manquants. "Pour remplacer les *manques*, il fallait faire des trous pour pouvoir planter, au printemps, une *pourette* (plant de vigne)." Si ça se fait bien, comme dans les Plaines, on utilise un bigot à trois *banes*, à deux *banes* seulement si le sol est dur, caillouteux comme dans les Grès.

Pour sortir la terre on se sert d'un *couperibe*, houe utilisée pour couper l'herbe des *ribes*. Un beau trou mesure environ 50 centimètres sur 50. C'est un trou bien carré, profond, impeccablement nettoyé.

Il arrive que les propriétaires donnent des trous à faire à "préfait" (à prix fait). Faire des trous est très pénible et prend du temps. "Certains préfatiers, comme le Long du Mas de Marquette, arrivent à en faire une centaine dans la journée, en travaillant du matin jusqu'au soir" (Robert Bancel). "Parfois, la terre était si dure qu'on tapait comme un fou et ça rentrait pas, il fallait au moins un quart d'heure pour faire un trou en travaillant comme un bagnard. D'autres fois, quand il fallait *déraciner* (arracher) une vieille souche morte, le bigot se prenait entre les racines et, pour peu que le sol soit rocheux il fallait cinq fois plus de temps que pour un trou normal" (mon père). En règle générale le propriétaire, ou l'ouvrier agricole payé à la journée, confronté à ces difficultés, prend son temps. Le préfatier voit les choses autrement. "Les trous des préfatiers étaient pas très beaux. Et, s'il y avait une souche,



ils coupaient les racines, plutôt que de les sortir complètement. Ça faisait une pourriture, qui pouvait donner une maladie au nouveau plan.”

Des trous larges et profonds ont aussi pour avantage de permettre la plantation de la pourette dans une terre meuble, “comme ça elle *pioute* (piaule) pas”. Faire un “beau” trou est donc fonctionnel.

Parmi les propriétaires, tout le monde ne prend pas autant de soin. Les trous de certains sont aussi bâclés que ceux des préfatiers. Travail de *fatinier*, de *pataras*. Travail de cochon. Dans les années 50 encore on peut voir des trous taillés à l'équerre, avec les côtés droits et nets.

## Il l'a tapissée, celle-là

“Au début du siècle, on sulfatait avec un seau et un petit balai de *bruga* (bruyère). On tapissait les souches en passant une fois d'un côté de la *gabieu* (rangée), une fois de l'autre” (Henri Bouet).

Le progrès technique entraîne l'apparition des pulvérisateurs à pompe, suivis des machines à pression. Pour des hommes habitués à l'effort, “vingt kilos sur l'*esquine* (le dos)”, ce n'est pas terrible, sauf en période de pluie lorsqu'il faut progresser sur un terrain qui ne porte pas. “On *s'enfanguait* jusqu'aux chevilles”, on s'enfonçait dans la fange. “On se *tibait*. Des bagnards l'auraient pas fait!”

Certains forcent un peu sur le sulfate de cuivre qui donne une teinte bleu-tée aux feuilles. “Moi, j'aime de voir où je passe”, dit Emile. Certes, mais nul n'est besoin de se donner autant de mal, car les produits de l'époque sont suffisamment colorés. En réalité, “ils aimaient que leur vigne soit bien peinte”. “*La tapissada, aquela!*” Il l'a tapissée, celle-là.

## Il tire les cances

Quand il laboure, le paysan cherche aussi à “bien arranger sa terre”. Il aime que la surface soit plane, qu'il n'y ait pas de mottes, que toute l'herbe soit enterrée. Il faut aussi que le laboureur “fasse pas des *virouns*”, des sinuosités.

Avant de repartir, il *tire les cances*, il laboure les bouts du champ. En manœuvrant avec le cheval pour tourner en bout de rangée, le laboureur peut être amené à *trépeiller* (piétiner) les *cances* du champ d'à côté. En bon voisin, il devra les refaire pour qu'il n'y paraisse rien.

Vers la fin, à celui qui lui demandait des nouvelles de sa santé, mon père répondait : “J'en suis aux cances.”

## Tu as vu cette ancade qu'il a foutue à ma vigne

Lorsqu'un paysan apprend à tailler la vigne à son fils, il lui dit : "*Mon paire disiá que lo primier qu'aviá podat era un ase.*" Mon père disait que le premier qui a taillé la vigne était un âne. Il se réfère à l'époque très lointaine où les vignes étaient sauvages. Un homme a attaché son âne en bordure d'une vigne. L'animal, faute d'avoir autre chose à se mettre dans le ventre, a râclé les sarments des quelques ceps à sa portée.

Bien vite, le débutant se rend compte que l'âne était très savant : "On peut tailler en rond ou en *bisèl* (en biseau), long ou court", selon l'exposition des vignes et le résultat recherché. Et puis, il importe de parer. "Celui-là, il pare comme un *pataras*", il ne prend pas assez de soin.

Il arrive que l'apprenti *estrace* (rate) quelques centaines de souches, par exemple en taillant trop court. L'honneur est en jeu, les limites de la solidarité sont vite atteintes, à la première occasion, le maître informera les amis qui passent dans le coin : "Tu as vu cette *ancade* (fessée) qu'il a foutue à ma vigne!" Lorsque je me suis essayé à la taille des oliviers, mon père m'a donné à faire ceux du milieu de l'*olivette*, il s'est réservé ceux du bord.

Dans le domaine de la taille des oliviers, les frères Cruveiller en remontrent à tout le monde. Leur *olivette*, sous le village, vaut le coup d'œil. "C'est pas pour ça que les arbres font plus d'olives!"

## Laida còla

Pour les vendanges, comme pour toute autre activité, la journée de travail s'étend du lever au coucher du soleil. Mais le rythme est moins intense qu'aujourd'hui. "Le matin, quand on avait rempli la première *pastière* (cuve), on prenait une demi-heure pour déjeuner", se souvient Roland Bancel. Pareil pour le goûter. Le temps passait vite, explique Robert, son frère : "Quand on avait seize ou dix-sept ans, on disait à son père qu'il faut tâcher d'avoir une *cole* avec des jeunes, comme ça on était sûr de bien s'amuser. Dans une *cole* de jeunes, il y en a toujours un pour dire des *couilloniges* (couillonades) ou pour chanter."

Quand les vendangeurs arrivent à proximité d'une autre équipe, la tradition veut qu'ils crient "*Laida còla!*" Laide équipe. Les autres répondent par des plaisanteries. Les garçons vont "farder" les filles de l'autre équipe, ils leur écrasent sur le visage des grappes de raisin, des noirs de préférence. Les filles partent en courant, font semblant de se fâcher. Les choix ne sont pas innocents, et peuvent tenir lieu de déclaration d'amour.



### Si tu as affaire à un flacas

Pour vendanger, il ne suffit pas de couper des raisins. Il y a l'art et la manière de le faire. Le coupeur doit disposer son seau sous la souche, de manière à ne perdre aucun grain. Il doit le déplacer, le "faire tourner autour de la souche". Il ne s'agit pas d'aller vite mais de faire bien, pas comme les préfatiers : "quand ils sont passés tu as tout un *apaillage* de grains sous les souches", sans compter qu'ils "te laissent les *boutels*", les petits raisins. "Pour pas s'esquinter, le porteur doit avoir la charge du *banaston* (cornue) sur ses épaules, pas sur sa tête." Pour cela il met un *cabuçaou*, coiffe faite d'un sac bourré de paille, dessus et derrière, jusqu'au niveau des épaules. "Un *cabuçaou*, tu le fais à ta tête." Tout comme les chaussures, il ne convient vraiment qu'à celui qui le porte souvent. Le bon porteur est jaloux de son *cabuçaou* qu'il conservera d'année en année et réajustera périodiquement. Malheur à qui s'assied dessus ! Pour le lui emprunter, c'est tout une affaire : "Un type qui sait pas porter *t'escagace* (te déforme) ton *cabuçaou* en trois voyages." Un *cabuçaou*, "c'est comme une femme, ça se prête pas".

Le porteur charge le *banaston* avec l'aide du videur de seaux. La force n'entre guère en ligne de compte. Ce qui importe c'est que les deux hommes soulèvent d'un coup sec, et que sans *ranconner* (traîner) davantage, le porteur vienne se placer sous le *banaston* en fléchissant légèrement les genoux pour se mettre bien à la portée du second. "Si tu as affaire à un *flacas* (gros mou), le *banaston* monte pas assez vite et tu te crèves" (mon père).

### L'homme poude, la femme dépampre

Ce qui importe c'est non seulement le résultat, mais aussi la façon de manier l'outil, le *biais* ! Mais quand on est paysan – quand on naît paysan –, ces gestes sont naturels. Chacun sait qu'une faux ne se manie pas en force, que tout est dans le mouvement de balancier en demi-lune.

Le paysan met un point d'honneur à éviter le contact avec la matière. Jamais il ne se baisse pour sortir un poignée de terre d'un trou, même si cela doit lui faire gagner du temps. Il existe le *couperibes* pour cela ! Durant les vendanges, tout garçon, dès qu'il en a la force, se retrouve porteur et non coupeur. Le porteur répugne à couper des raisins, il n'y consent que si, de toute évidence, il se trouve inoccupé, afin de ne pas "passer pour un *félobre* (fainéant)". Pour éviter ce dilemme, "il peut partir vers la *pastière* avec un *banaston* moins chargé, il peut aussi ralentir le pas dès qu'il se trouve éloigné de la *cole*, traîner à la charrette, vérifier le calage de l'échelle, boire un coup, porter à boire aux autres".

L'homme doit éviter de trop courber le dos. Il *daille* (fauche) et charge les *voyages* alors que la femme lie les gerbes. L'homme *poude* (taille), la femme *dépampre* (épampre) ou *gavelle*, ramasse à terre les sarments. Il porte le *banaston* alors que la femme coupe les raisins. "*Copar, es pas jamai estat ben nòstre affaire*", conclut Etienne Marioge, couper, ça a jamais été trop notre affaire.

Un jour que François Cantier s'appêtait à casser la coquille d'une noix entre deux pierres, Justin, son père, arrête son geste : "Mon fils, je vais faire de toi un homme." Il sort son couteau de la poche et ouvre la noix.

## LA COPÉ

(Le vin, la cave coopérative, les combines)

### Ça me ferait plaisir que tu rentres comme partiel

Aux environs de 1920, beaucoup de paysans sont mal équipés pour faire leur vin et pour le stocker. De plus, la fabrication du vin est une activité très contraignante. Il faut maintenir les cuves et les foudres en état, et entretenir le matériel. Durant les vendanges le vigneron doit fouler le raisin, le presser, découper. “Il y a du travail pour une personne rien qu’à s’occuper de ça” (Robert Bancel). Sans compter les mille petits problèmes annexes. “Au début du siècle, les foudres sont faits avec des *douelles* (lattes cintrées) en châtaignier ou en chêne, il faut les *embuguer* (gorger d’eau) quinze jours *avant vendanges* pour que le bois gonfle et qu’il y ait pas de fuite.” Si la cave n’est pas humide, il arrive que les foudres perdent encore au moment des vendanges. Il est indispensable alors de surveiller de près, jour et nuit, et de colmater les fissures avec du suif.

Le manque de place impose de stocker le vin dans des endroits d’un accès parfois difficile, tout au fond de la cave et en contrebas lorsque les maisons sont construites à flanc de colline. La création d’une cave coopérative s’impose.

L’initiative revient à Alexandre Blanc, dit Sandret, socialiste convaincu. Pour que le projet se réalise, il est nécessaire que non seulement ceux de son bord, mais encore tous les autres “soient dans le coup”. Marceau raconte : “Mon père est allé trouver Marius Bouet, très influent chez les blancs, et lui a dit : Je sais que tu as une cave parmi les mieux équipées du village, mais c’est l’intérêt du pays qu’on fasse une coopérative, aussi ça me ferait plaisir que tu rentres au moins comme partiel et deviennes vice-président.” Bien



que politiquement tout les sépare, celui-ci accepte et entraîne avec lui quelques-uns de ses amis, “en tant que partiels” (pour une partie de leur récolte).

### As òublidat de virar la gòrga

Comme les clients de l'époque apprécient un vin bien rouge, “le gros qui tache”, les paysans plantent dans les vignes des souches de “noirs”, pour lui donner une couleur sombre. Les clients veulent aussi un vin “qui arrache”. Paul Lafoux précise que certains recherchent par-dessus tout le vin de pressoir, “celui qui est fait avec la *raque* (rafle)”, déchet qui part à la distillerie. Pour arracher, ça arrache! “Que c'est bon”, commente un amateur venu de la Haute-Loire. “Cette fois vous m'en avez donné du bon”, s'exclame un Nîmois.

Le degré alcoolémique n'est pas recherché. “Les courtiers regardaient la couleur du vin, le tastaiènt, mais ne mesuraient pas le degré d'alcool”, explique Marceau Blanc, ancien courtier. Robert Bancel se souvient que “avant, les vendanges se faisaient de bonne heure. Pour la foire de Nîmes, vers le 26 septembre, tout le monde avait terminé. Une fois le grand Léon a même commencé à ramasser le 26 août. Les vins faisaient 8° ou 8°5. C'étaient les premiers qui partaient”.

Monsieur Récit, le principal courtier en vin de la région, tastant un jour le vin de Vassier, conclut : “Maintenant il est bon.” Il le préfère à celui de la fois précédente. Entre-temps Vassier a allongé son vin.

Le paysan qui obtient un vin de degré élevé est tout naturellement conduit à rajouter de l'eau. Comme on ne dispose pas d'eau courante, une façon ordinaire de procéder est “d'orienter la *gorgue* (gouttière) dans les cuves les jours de pluie”. Un jour de gros orage Pélousset se trouve au café avec ses amis. “Il tombe des billets de mille”, dit-il, ce que les autres entendent comme une allusion à la pluie qui favorise la pousse des vignes. Peu après, sa femme arrive toute *espaourugée* (échevelée) : “*Vène lèu, as oblidat de virar la gòrga. N'i a de pertot!*” Viens vite. Tu as oublié de tourner la gouttière. Il y en a partout!

L'opération de “mouillage”, réalisée individuellement, est sans conséquences. Dans le cadre de la coopérative, c'est le président et le gérant qui décident d'ajouter de l'eau, au bénéfice de tous. Les combinards trouvent des solutions. Une opération consiste à ajouter l'eau dans la *pastière* de rai-

sin, avant qu'elle ne soit pesée. Un propriétaire, un *pélo*, est réputé pour amener à la vigne un tonneau d'eau destiné aux vendangeurs. A la fin de la "demie", tout ce qui n'est pas bu n'est pas perdu, mais versé dans le chargement de raisins. "Celui-là, il était pas *vergougnous*", "il était pas *despitious*", il était sans vergogne, sans délicatesse. "C'était un *roustisseur*". Sa conduite gruge les autres coopérateurs.

### Les roustisseurs

Les goûts des consommateurs évoluant, il devient impératif de produire des vins de degré supérieur. Le conseil de la coopérative décide alors de peser les moûts, c'est-à-dire de relever, pour chaque *pastière* de raisins, la teneur en sucre du jus de raisin. Cette opération a pour objet d'attribuer un coefficient au poids des raisins apportés, afin de déterminer la contribution en kilo-degrés du propriétaire. Il n'y a plus d'intérêt à ajouter d'eau dans la *pastière* car ce que l'on gagne sur le poids est perdu, et bien au-delà, sur la teneur en sucre des moûts. Les *roustisseurs* doivent trouver d'autres combines.

Par exemple celle qui consiste à verser du sucre au fond de la *pastière*, à condition de ne pas apporter du 13° quand les autres apportent du 8°. On peut aussi touiller les raisins du fond de la *pastière* avec de la terre, ce qui donne une consistance pâteuse au moût prélevé et pousse le mustimètre à la hausse.

D'autres *roustissages* apparaissent au moment du pesage des apports. Depuis l'installation de la grande bascule extérieure, le pesage s'effectue selon le principe de la tare. Le cheval et la charrette sont pesés une première fois lors de leur arrivée à la coopérative et une deuxième fois au moment de leur départ. Beaucoup de charrettes sont tirées par deux chevaux, or seul celui qui se trouve entre les brancards peut prendre place sur la bascule. En ne détachant le cheval de tête qu'au moment de la tare, le propriétaire ajoute au poids du raisin une partie du poids des sangles et des chaînes qui le relie à l'autre cheval et à la charrette. "C'est toujours ça de gagné." Une astuce de *colhon colhonnaire* (couillon couillonneur) consiste à peser le voyage de raisins en oubliant d'ôter le matériel, seaux ou échelles, laissé sur la charrette.

Ces pratiques demeurent marginales, mais elles alimentent les conversations. "Chacun *roundine* (ronchon), sans que ça change rien", car les responsables de la cave coopérative répugnent à intervenir, soit à cause des liens

très divers qui les unissent aux fraudeurs, soit parce qu'ils craignent de déclencher de graves conflits où viendraient se mêler inextricablement les dissensions politiques voire religieuses.



## LA FIN DES PAYSANS

(Transformations l'activité agricole, situation actuelle)

### Un sémalon de raisin accroché aux charrues

Le tracteur commence à s'imposer à partir du milieu des années 50. Il permet de gagner beaucoup de temps. "Quand tu laboures avec un tracteur, au bout de la *gabieu* (rangée) c'est fini, tandis qu'avec les chevaux tu devais passer sept fois, en pressant sur les *manipes* (poignées des charrues). Tu te crevais et parfois ça rentrait pas. Et pour que ça marche, il suffit de verser de l'essence dans le réservoir!" (mon père). Mais dans un premier temps les tracteurs sont décriés. "Le tracteur piétine le terrain, ça cultive pas." "*Creiriás un pòrc qu'à bosigat*", tu croirais qu'un cochon a trifouillé. "Avec les tracteurs on fout des *ancades* (des raclées) aux vignes."

Il faut dire que les premiers résultats ne sont pas toujours fameux. Celui qui laboure avec un tracteur ne peut plus éviter les souches qui penchent vers le milieu de la rangée, et les premiers passages entraînent beaucoup de dégâts. De même, il y a de la casse lors des manœuvres pour tourner en bout de rangée. A l'époque "on dépointe peu", les vignes sont très touffues : "A chaque bout de rangée tu as un *sémalon* (une comporte) de raisins accroché aux charrues."

En 1965, la plupart des propriétaires sont équipés d'un tracteur. On en tient compte quand on plante les nouvelles vignes, on dépointe plus court.

### Ça brandusse le tracteur

Avec les tracteurs apparaissent les tarières. Elles permettent de faire les trous bien plus vite qu'à la main et sans se fatiguer. "Ça *brandusse* (secoue)

le tracteur”, “avec une tarière ta prise de force fera pas long feu”, “ça monte pas les racines”. L’utilisation des tarières, elle aussi, modifie les habitudes. “Avec la tarière, si une souche *pioute* (piaule), c’est facile, tu l’enlèves. Avant tu hésitais : on sait jamais” (Guy Marioge).

Pour traiter les vignes et en particulier pour sulfater, les paysans s’équipent d’atomiseurs autotractés. A partir des années 70 ils achètent des pulvérisateurs, atomiseurs accrochés aux tracteurs et surmontés d’un bras pouvant couvrir quatre rangées, voire plus avec les “canons”. Ainsi, même dans notre région de terres morcelées, “un paysan peut repasser dix hectares”, voire plus, dans sa journée de travail. Dans les vignes une rangée sur quatre est désormais laissée en friche et sert de chemin au tracteur lors des traitements. Le risque de *s’enfanguer* (s’embourber) se trouve réduit.

Alors que le paysan des années 50 s’appliquait encore à bien “peindre” sa souche, celui d’aujourd’hui fonce sur son tracteur, laissant derrière lui un nuage de produits chimiques. Selon le vent, la vigne des voisins pourra tout aussi bien bénéficier du traitement! Auparavant il utilisait du sulfate de cuivre, et le traitement devait être renouvelé tous les six jours par temps de pluie, véritable travail de bagnard les années pluvieuses. Maintenant, il utilise des produits efficaces. Il lui est même possible de partir en vacances en pleine période de maturation! “A l’époque, tu risquais pas de t’en aller.”

Les désherbants sont mal accueillis. “Si ça brûle l’herbe, ça brûle les racines!” Avec les désherbants plus besoin de raser ni de déchausser. On laboure moins souvent. “C’est pour les *félobres*”, les *fug l’òbra*, ceux qui fuient le travail. Pourtant, très vite ces méthodes se généralisent. Le rapport à la terre change. “Le *grame* (chiendent), avant, en labourant, tu le faisais pas crever, mais tu arrivais à le tenir.” Alors qu’avant “on faisait avec”, aujourd’hui, c’est une lutte à mort, à certaines époques le sol des vignes semble brûlé. “Dans les vignes, ça devrait être interdit que l’herbe pousse!”

“ Dans les années 20, un gros travailleur pouvait *mener* trois hectares de vignes; il *faisait venir* deux cents hectolitres de vin.” La mécanisation et les nouvelles méthodes de culture aidant, celui qu’il convient désormais d’appeler un agriculteur “peut *mener* seul quinze hectares de vignes et *faire venir* mille cinq cents hectolitres de vin”, à condition de se faire aider au moment de la taille. Dans notre pays de petites exploitations, cela explique la disparition des domestiques ou plutôt, comme on dit maintenant, des ouvriers agricoles permanents.

## La bistrouille

Les patrons disparaissent aussi. La surproduction de vins de consommation courante et la pression sur les prix qu'elle entraîne, ajoutée – pendant longtemps – à la possibilité de trouver un travail plus rémunérateur en ville, a conduit à une baisse rapide du nombre d'actifs agricoles. Beaucoup de viticulteurs relativement âgés, sans enfants ou ayant des enfants "casés", attendent l'heure de la retraite.

Un conflit existe entre ceux qui veulent continuer à produire de la *bistrouille*, vin de petit degré issu de cépages à haut rendement mais de faible prestige comme l'aramon, et ceux favorables à une politique d'encépagement dans le but de produire du vin d'AOC. "Ils l'ont fait dans les villages voisins, avec les subventions de l'Europe, ça leur a rien coûté." "Tu en as même qui ont gagné de l'argent en plantant des vignes." Les *bistrouilleurs* ne sont pas convaincus. Il faut dire aussi que le rosé local, précisément parce qu'il est sans caractère, se vend assez bien comme vin de coupage ; certains camions citernes qui prennent livraison du vin sont immatriculés dans le Beaujolais. De plus, même si les voisins ont été subventionnés, une partie des charges leur incombe et les frais d'amortissement du matériel nouveau de la coopérative ajoutés aux frais de commercialisation viennent réduire les bénéfices.

"Ils mènent une politique de vieux", conclut un jeune viticulteur, favorable aux encépagements. "*Tot se veirà au bot*", tout se verra au bout, répondent les autres. Dans ce contexte, la baisse du nombre des actifs agricoles ne peut que se poursuivre. Rares sont les agriculteurs d'aujourd'hui qui auront un successeur sur l'exploitation. C'est dire qu'on n'a pas fini de voir des terres devenir *armas*.<sup>1</sup>

(1) Note pour l'édition 2016 : La tendance décrite s'est prolongée jusqu'en 2008 environ. Mais, depuis cette date le prix du vin (qui désormais s'établit sur le marché mondial) a remonté, avec une accélération à partir de 2011. Les exploitations viticoles sont redevenues rentables. La cause en est la forte réduction des surfaces cultivées dans le Languedoc-Roussillon depuis plusieurs décennies, l'amélioration spectaculaire de la qualité des vins (cépages, conduite de la vigne, vinification) ainsi qu'une politique commerciale efficace avec conquête de marchés à l'étranger, facilitée par une diversité de l'offre incluant les vins bio.

En 2002 les quelques viticulteurs survivants de Montpezat ont abandonné la cave coopérative du village et se sont intégrés à celle de Souvignargues (rejoints par ceux de Combas puis de Lecques) où depuis les années 70-80 est menée une politique innovante. Désormais des jeunes restent à la terre, il arrive même que certains s'installent. Quelques-uns vinifient chez eux tout ou partie de leur récolte. [...]



[Suite]

En même temps, pour des raisons de législation, de coût et de choix (culture raisonnée, culture bio) on assiste à une baisse significative de l'emploi de produits phytosanitaires, c'est pourquoi on peut à nouveau voir l'herbe pousser dans les vignes et des viticulteurs labourer.

Enfin, à partir des années 90 la machine a vendanger a entraîné la disparition des coles mais on peut voir à nouveau quelques parcelles vendangées à l'ancienne. Pour l'instant cela est pratiqué uniquement par des viticulteurs à leur compte, soucieux d'agir à tous les niveaux de la chaîne de production, soucieux aussi de leur image.

Pour autant, il est bien difficile de dire de quoi demain sera fait avec en particulier le réchauffement climatique et l'accroissement prévisible de la concurrence mondiale. Les viticulteurs sont très conscients que pour maintenir la rentabilité de leurs exploitations ils devront continuer à innover. Énorme changement de mentalité comparé au comportement des 'paysans' des années 40-50.

## DEUXIÈME PARTIE

### À CHACUN SON MÉTIER (ACTIVITÉS COMMERCIALES ET ARTISANALES)





# LES JOURS DE MAUVAIS TEMPS, C'ÉTAIT PLEIN DE MONDE

(L'animation autour des artisans et des commerçants)

## Le recensement de 1901

Les données du recensement de 1901 ne sont pas toujours conformes aux souvenirs des anciens.

Le document ne fait état que de l'épicerie de Marie Chabert. Or, si les anciens se souviennent bien de l'épicerie de Chabertoune, ils en évoquent aussi d'autres, celles de Marie Compan et celle de Delphine Chabal dite Madelon. Dans le recensement ces deux femmes sont qualifiées de sans profession, alors que figure la profession du mari, "propriétaire", agriculteur exploitant selon la terminologie actuelle.

A l'opposé sont enregistrés comme artisans des personnes qui vivent tout autant, sinon plus, de leur activité agricole. Si l'on en croit le relevé officiel, le village compte deux cordonniers, chiffre vraiment excessif pour 490 habitants qui ne vivent pas dans le luxe. Les anciens ne se souviennent d'ailleurs que d'Alfonse Meix, "le *pegòt*", terme qui désigne couramment le cordonnier, le mot *pègue* signifiant colle. Il fabriquait surtout sur commande des souliers de travail pour les hommes.

Aucune information n'étant fournie sur les doubles activités, il n'est fait aucune allusion aux cafetiers existant à l'époque, alors qu'il existe deux cafés : le café des républicains tenu par Stobiac, officiellement boulanger, et le café des "blancs" tenu par Loubat, officiellement maçon. Pierrou Cruveiller et Sandret Compan apparaissent comme propriétaires, sans spécification de l'activité de transporteur en diligence du premier, de gérant de moulin d'huile du second.

A plus forte raison, le recensement ne fournit-il aucune information sur toutes les activités non-officielles comme repasseuse, *bugadière* (blanchisseuse), couturière, coiffeur occasionnel, charcutière, accoucheuse, *alumétaire* (fabricant d'allumettes de contrebande), *bouscatier* (bûcheron).

### Fai lo pan coma fasiá li pastons

“Lever” un commerce ou une entreprise artisanale est d’autant plus aisé qu’il n’est souvent pas nécessaire d’être très qualifié.

Fernande se souvient de Marianette : “Ma grand-mère savait ni lire ni écrire. Quand elle recevait une facture, je la lui lisais et elle se débrouillait.” En revanche, Marianette “avait bonne jambe, elle allait à pied à Saint-Côme trois fois par semaine avec un faix de viande sur la tête, pour vendre 10 kilos de viande ou de saucisse”. L’autre bouchère, Bernarde, se rend à Combas. En coupant à travers bois, ces villages se situent à environ quatre kilomètres de Montpezat.

Fernande évoque également son père, Ferdinand Stobiac : “Son vrai métier, c’était plâtrier. Il avait fait ni cafetier, ni boulanger. Il s’y est mis.” Les clients qui contestent la qualité du pain disent : “*Fai lo pan coma fasiá li pastons*”, il fait le pain comme il faisait les *pastons*. Un *paston* c’est une gâchée de mortier. Pour être boulanger, il faut surtout être costaud. Les sacs de farine de l’époque pèsent cent vingt kilos, et la pâte se pétrit à la main.

A la boulangerie, le prix est fixé au kilo. Normalement le pain pèse un kilo pour les petits ou trois kilos pour les gros. Si, au moment de payer, le poids ne tombe pas juste, la boulangère ne calcule pas, elle ajoute ou retranche la quantité de pain nécessaire. Et pour le client qui paye à crédit, il suffit de faire une encoche supplémentaire dans le bois d’une sorte de règle nominative qui est gardée comme témoin.

Jusqu’en 1945, tous les coiffeurs et barbiers sont des paysans qui font cela en dehors de leur temps de travail, et se sont formés eux-mêmes. “Il arrivait de belles fois qu’ils rataient leur coup et *t’estraçaient*” (mon père). “Avec son rasoir, il te *dérabait* (t’arrachait) les poils. Il fallait se cramponner à la chaise” (Paul Lafoux). Léon Roque est particulièrement bien équipé. Il faut dire que son frère, coiffeur à Paris, lui a cédé le matériel, en particulier un panneau sur lequel on peut lire A CHACUN SON MÉTIER, panneau mis bien en évidence dans la pièce où il exerce. “Ce qui lui empêchait pas, de temps à autre, de *t’estroncher*.” *Estracer* signifie gâcher, *estroncher* c’est défigurer.



## Tu en as qui se dépêchaient de manger

Autour du commerce et de l'artisanat règne une intense vie sociale.

Les épiceries, comme les autres commerces, sont des lieux d'information, on y apprend toutes les nouvelles : un tel s'est fait *raboustillier* (engueuler) par sa femme, un autre a attrapé un bon *roumas* (un gros rhume). On rigole en évoquant Agnès Viel qui une fois encore a préparé la *fricace* tout en *tirant la nifle* (la mèche au nez). "*Tot lo monde disiá : Ai, mon Dieu, aqueste còp la gota va tombar!*" Tout le monde disait : Ai, mon Dieu, cette fois la goutte va tomber. La frontière entre l'information, la plaisanterie et le commérage est mince. "*Tanbèn* (aussi bien) on faisait la veste d'un, on déblatérât sur l'autre." On raconte le dernier coup d'une *rossaille* (rosse), on passe en revue les dernières frasques des don Juan de l'époque. Leur comportement fait sourire. En revanche, une fille qui ne fait pas preuve de réserve à l'égard des garçons est qualifiée de coureuse voire de galopeuse, ou encore de *sauta-rigò-la*, fille mince et légère, capable de sauter avec aisance les ruisseaux.

Les hommes ne se retrouvent pas dans les épiceries ou à la boucherie. Ils se rencontrent chez le coiffeur, chez le forgeron ou au café. Tous les anciens se souviennent d'Henri Dubois et Etienne Marioge, coiffeurs dans les années 20. Henri rase et Etienne coupe les cheveux. Les clients viennent le samedi soir, le dimanche matin parfois. Ils ne partent pas pour autant quand on en a terminé avec eux, mais préfèrent rester pour discuter et *couillonéjer* (dire des couillonades). D'ailleurs certains ne viennent ni pour se faire couper les cheveux ni pour se faire raser, ils désirent simplement passer un bon moment.

L'animation règne aussi autour de la forge, autre lieu de rencontre des hommes. Henri Vassier s'en souvient : "A l'époque de mon père, les jours de mauvais temps, c'était *clafi* (plein) de monde. On pouvait pas se bouger... Tu en as qui se dépêchaient de manger pour y être de plus bonne heure." On discute "d'un peu de tout" pendant que Paul, le maréchal, travaille. "Lui était pas parleur, c'était son caractère, mais les autres s'en privaient pas, il se disait des tas de couillonades."

## Les Grès, c'est trop loin du café

L'un des plus importants lieux de rencontre des hommes, c'est le café. "L'hiver, en semaine, il y avait une vingtaine de personnes tous les soirs au café, jusqu'à 10 heures. Les clients jouaient aux cartes : à la manille, au



poker. Parfois il se jouait des sous.” La plupart prennent habituellement un café, parfois un café arrosé. Quelques-uns conservent toujours leur bouteille de gnôle dans la poche ce qui leur permet d’arroser le café sans déboursier plus. “A l’époque on était pas riche comme aujourd’hui. Certains venaient seulement pour se chauffer et buvaient rien” (Fernande Stobiac).

Le samedi soir ou le dimanche, le café se remplit. Davantage de clients commandent des cafés “arrosés”. D’autres boissons alcoolisées sont proposées : deux ou trois marques de pastis, du kina, du muscat, du saint-raphaël, de la suze ou de la gentiane. De la bière aussi. Plus tard viennent s’ajouter le martini et bien d’autres boissons.

A l’époque on s’endort volontiers au café, tout comme on le fait aujourd’hui devant le poste de télévision. Il faut dire que le café tient une grande place dans la vie des villageois. Lorsqu’il s’agit pour Adonis Trintignan de prendre la décision de construire une maison, il lui est possible de s’installer au large sur son terrain du quartier des Grès, juste à l’entrée du village. Il préfère pourtant construire à l’étroit, au centre du village, en surélevant une remise de deux étages : “*Li Grès ? Es tròp luènh dau café.*” Les Grès, c’est trop loin du café.

### Viraman cougné

Le moulin d’huile appartient au baron. Le pressage des olives s’effectue en hiver. Dans la salle principale, au niveau le plus haut, une mule tourne, entraînant derrière elle un bras qui actionne la meule. Outre les trois ou quatre ouvriers, il n’est pas rare de rencontrer une dizaine de personnes au moulin : les vieux dans la journée, les enfants après l’école, les hommes valides le soir – parfois tard dans la nuit – ou les jours de pluie. “Avec le feu pour tenir de l’eau bouillante, en hiver, le moulin était un des endroits les plus *chaudets* du village” (mon père).

Tous les anciens parlent du moulin avec émotion. Ils évoquent souvent l’énorme meule avec laquelle on “*quichait* (pressait) les couffins”. Quand elle arrive en bout de course, il faut la remonter. Au signal “*viraman cougné*”, ceux qui sont là, les jeunes surtout, se précipitent sur les bras pour pousser et remonter la meule. Personne ne peut dire ce que signifie exactement *viraman cougné* mais tous se souviennent du plaisir qu’ils éprouvaient : “On y allait à la sortie de l’école, on se régalaît de pousser” (Henri Bouet). L’expression *viraman cougné* n’est pas arbitraire, issue de *conhar*, presser, et de *viraman*, tour de main.

### La plupart comptaient pas là-dessus pour vivre

“*Tot lo monde, un jorn, a fach quicòm mai que la vinha*” (Lucie), tout le monde a un jour fait quelque chose de plus que la vigne. Pratiquement une famille sur deux a exercé une activité commerciale ou artisanale, ce qui semble en contradiction avec l’idée d’un village de paysans. Le paradoxe n’est qu’apparent : d’une part, beaucoup n’exercent cette activité non paysanne que durant quelques années, d’autre part, à de rares exceptions près, les gens concernés exercent cette activité en marge d’une activité agricole. “*Avián un a-costat*”, commente Marceau Blanc, ils avaient un à-côté.

“La plupart d’entre eux comptaient pas là-dessus pour vivre.” Cette deuxième activité représente pour eux un revenu d’appoint. “A l’époque il s’agissait pas de *dégavailler* (gaspiller) mais au contraire de dépenser le moins possible en économisant sur tout” (Lucie). On retrouve encore la trace de ce comportement chez certaines personnes âgées qui ont pour habitude de ne pas jeter le moindre *croustet* (croûton). “On achetait à l’épicerie que le strict nécessaire : du sucre, du café, des légumes secs quand le jardin en fournit plus de frais.” Les achats de biscuits sont considérés comme des achats de luxe.

## IL AVAIT UNE JAMBE FALETTE

(Les itinérants)

### **Ce soir actualités modernes !**

Dans les années 20, dès films sont projetés régulièrement au village, deux fois par semaine. C'est l'époque de Pélissier et de Boyer. Ils viennent à tour de rôle. L'hiver les projections se déroulent dans la salle du café, et l'été sur la place, l'écran est alors fixé sur le mur du café ou parfois tendu entre les gros acacias, devant la cure. "Le café sortait les tables, on garnissait la terrasse" (Fernande Stobiac).

"Pélissier, quand il arrivait, passait dans le village et trompetait." Il annonce le film mais aussi le reste du programme : "Ce soir actualités modernes !" Souvent ce sont des actualités d'il y a un ou deux mois, mais parfois quinze jours seulement. Il est alors très fier. A l'entracte, il vend des berlingots, des chewing-gums, des pochettes surprises. Son grand problème est la resquille. Pour éviter la fraude, mais aussi pour appâter la clientèle, Pélissier passe une bobine d'actualité, puis arrête la projection et fait le tour des tables pour encaisser. A ce moment, il n'est pas rare qu'une quinzaine de personnes décident de partir, des jeunes surtout. "Ne partez pas, on va encaisser", implore-t-il. Quelques-uns reviennent discrètement, une fois la projection commencée.

### **Il était brave comme tout, peuchère...**

Il passe régulièrement au village un commerçant ambulant qu'on appelle Caïffa car il vend des produits de cette marque, notamment du café. Il arrive de Sommières à pied en poussant une sorte de malle sur roues.



Un commerçant nommé Laurent vient de Nîmes, une fois par mois. “Comme il vendait un peu de tout, comme le grand magasin Juvénel à Nîmes, on l’appelait Laurent Juvénel” (Marie-Jeanne). Laurent se déplace en carriole tirée par un âne. L’été, il habille celui-ci de pantalons taillés dans des sacs en jute, un sac à chaque patte, pour le protéger des mouches. Laurent Juvénel est une véritable attraction pour les enfants qui le rejoignent quand ils entendent “Viens poupoule, viens poupoule, viens...”, air que le marchand interprète au clairon dès son entrée au village. Les gosses marchent devant lui tout en chantant en chœur : Viens poupoule... “Il avait une jambe *falette* (il était boiteux) et les enfants imitaient sa démarche, ça choquait personne.”

On trouve chez lui des aiguilles, du coton à repriser, des chaussettes, des bas, des mouchoirs, des chemises, des petits ouvrages, et bien d’autres choses. “Il était brave comme tout, *peuchère* (le pauvre), et il y en avait qui le roulaient” (Lucie). Il apparaît qu’en effet certaines femmes n’hésitent pas à voler, à *escumer*.

### **Le fataïre est un coquin**

Le *fataïre*, lui, ne s’en laisse pas conter. Il ramasse les *fates*, les vieux chiffons. Les *fataïres* pratiquent également la tonte des chevaux, et achètent les peaux de lapin ainsi que toutes sortes de *roupilles*. En douce, ils vendent de petits flacons pour fabriquer de l’absinthe.

Le *fataïre* discute le prix des peaux de lapin. “Il disait toujours qu’elles étaient pas belles ou qu’on les avaient abîmées en *espeillant* (dépeçant) la bête.” Sa mauvaise foi est notoire. Ainsi, lorsqu’il s’annonce en criant : “*Pèls de lèbres, pèls de lapins!*”, peaux de lièvres, peaux de lapins, les enfants, derrière lui, répondent : “*Lo fataïre es un coquin!*”, le *fataïre* est un coquin. “On disait souvent : *Ai, li tondaires son venguts! Manca una galina!*” Ai, les tondeurs sont venus! Il manque une poule! (Maurice Bouet).

### **Ils te vendaient des pégas jaunes**

Au tout début du siècle, des charlatans passent régulièrement au village avec leur grande roulotte tirée par un attelage. Un piano mécanique est installé à l’arrière, ils le mettent en marche pour attirer les clients. “Ils étaient bien habillés, comme des gens de la ville, sans doute pour inspirer confiance” (Emma Martin). “Un d’entre eux portait un chapeau haut de forme” (Fernande Stobiac).

“Ils vendaient de l’herbe pour faire des tisanes, des vermifuges dans de longs flacons, des sirops contre la bronchite”, et bien d’autres potions miraculeuses. “Ils *dérabai*ent (arrachaient) les dents, dans la roulotte ou à domicile.” Contrairement aux dentistes de la ville, ils ne pratiquent pas l’anesthésie. Mais se rendre à Nîmes pour cela ne vaut pas la peine.

“Les charlatans te vendaient des *péga*s (emplâtres) jaunes que tu mettais sur la joue pour servir de calmant quand tu avais mal aux dents.” “J’avais été piqué par une guêpe et un certain Chiarini a vendu à ma mère une boisson aigre pour soigner une humeur” (Marie-Jeanne). Il n’y a pas de médecin au village et, de toute manière, à l’époque, il n’est pas dans les habitudes de recourir fréquemment à leurs services. “Ma grand-mère est morte à 86 ans sans avoir jamais vu un docteur” (Henri Bouet). En parlant d’eux et de leurs remèdes, cette dernière disait : “Je prends pas de leurs *pou-tingues!*”

### Rémoulaire, estamaire, cadiéraire...

On voit le *rémoulaire* (rémouleur) chaque mois. Au début du siècle il se déplace à pied, plus tard à vélo. Il tire une meule qui lui sert à aiguiser les couteaux et les ciseaux. “L’*estamaire* (le rétameur) passait de temps en temps, il bouchait avec de l’étain les trous des casseroles, *pétaçait* (rapiécçait) les cruches, en changeait le fond s’il le fallait” (mon père). Un *cadiéraire* et un *parapluejaire* passent de temps à autre également. Le premier rempaille les *cadières* (les chaises) et en vend des neuves, le second répare les parapluies. Chacun s’annonce : *ca-di-é-rai-re-ca-di-é-rai-re*, chante à tue-tête le rempailleur de chaises.

Un *matelassaire* se montre une fois par an, il refait les matelas. Il vient un vitrier de Sommières. “Celui qui casse un carreau *tape* (bouche) le trou avec un carton et quelques clous en attendant sa venue, *bélèou* (peut-être) dans un mois” (Lucie). Le vitrier porte un grand cadre accroché sur le dos, dans lequel il range les vitres. “Au vitrier! Au vitrier!” crie-t-il pour s’annoncer.

“On ramone les cheminées, du haut en bas” est le chant traditionnel annonçant l’arrivée au village des ramoneurs, avec la note tenue longtemps sur “haut”, et les autres notes, très brèves, sur “t-en-bas”.

Tout cela crée de l’animation à une époque où les distractions sont rares.



## POUR UN BON MAÇON...

(Les maçons, le beau en maçonnerie)

### On avait pas trop confiance

Les bâtiments en pierres de taille sont très rares. Aucun ancien n'a vu construire au village une maison avec ce matériau. La pierre de taille est rarement utilisée, même pour construire les angles des bâtiments. "On les faisait avec des pierres de tout-venant qu'on trouvait aux alentours du village" (Raoul Bessac). Coutume qui explique l'adage : "*Per un bon maçon toti li pèiras fan canton*", pour un bon maçon toutes les pierres peuvent servir de pierres d'angle.

La tradition des maisons en pierres de tout-venant est remise en question par l'arrivée des agglomérés en béton, pleins puis creux, fabriqués industriellement. Les seconds permettent de réduire fortement le prix du gros-œuvre, ils s'imposent à la fin des années 50. "On les a utilisés que petit à petit, on avait pas trop confiance" (Raoul Bessac).

### Un crépi, ça fait plus fini

Pendant longtemps, ceux qui en ont les moyens font crépir les façades de leur maison. Le crépi améliore l'étanchéité des façades et "fait plus fini". Mais, surtout, le crépi est signe de la richesse du propriétaire. "La preuve en est qu'aux Aires, de nombreuses façades nord et est – façades qui ne donnent pas sur la rue – ne sont pas crépies, alors que les façades principales le sont. Or, les façades nord et est sont les plus exposées aux intempéries" (Raoulet Bessac).

En 1966 encore, alors que la réfection du crépi d'une vaste demeure révèle une façade de pierres de taille bien appareillées, un peu dans le style



du château voisin, les propriétaires n'y accordent aucune attention. "On jointoyait pas, c'était pas l'habitude." La mode du décroûtage et du jointolement des pierres, réalisation d'un joint en creux qui en épouse méticuleusement les formes, est relativement récente. La première façade reprise ainsi l'a été en 1967, à la demande de monsieur Thèmes, restaurateur nîmois qui vient d'acheter une maison au village.

La mode du décroûtage et du rejointolement apparaît à une époque où, pour des raisons strictement économiques, les agglomérés creux deviennent le matériau dominant dans la construction des villas. Or ce matériau est aussi perméable qu'une éponge, il est impératif de crépir. En décroûtant ses murs, le propriétaire d'une maison en pierres exprime sa distinction.

### **Un plafond bien lisse, ça fait moderne**

Jusque dans les années 50, les gens font plâtrer les poutres apparentes, afin de leur donner une forme rectangulaire bien nette. Pour que le plâtre tienne, les maçons entaillent les poutres à la hache et plantent quelques clous. Dans d'autres maisons, pour faciliter le chauffage, on abaisse les plafonds, masquant ainsi les poutres. Cette opération permet aussi d'obtenir une surface parfaite, bien plate et lisse, comme dans les villas, "ça faisait moderne!" La tendance s'inverse au début des années 60. Des clients, comme Alexandre Teissier, avocat à Nîmes, demandent alors aux maçons de casser les plafonds abaissés auparavant et de décroûter les poutres. La mode est au rustique.

Il en est de même pour les cheminées. "Entre 1945 et 1965 on a démolli des cheminées *en pagaille*" (Antoine Massia). Les propriétaires ne laissent souvent subsister dans le plafond qu'un trou permettant le passage du tuyau du fourneau ou, par la suite, du poêle à mazout. Quand ils épargnent la hotte, ils la font mettre d'équerre. Les anciennes hottes, *bombues* (ventruées), ne sont plus de mise, elles font ringard. La mode revalorise les cheminées en pierres. Construites souvent dans des maisons neuves, celles-ci ne sont pas fonctionnelles, elles sont décoratives. Qu'elles tirent ou non n'a pas grande importance. Au cours des années 70, la construction de cheminées en pierre prend un nouvel essor mais, "là, il fallait qu'elles tirent". Il s'agit alors d'économiser un fuel devenu très cher. Les soucis écologiques de quelques-uns renforcent le phénomène. Alexandre Teissier, une fois encore, joue le rôle de précurseur. Dès 1963 il installe dans sa salle de séjour une cheminée en pierres récupérée dans une ancienne maison d'un village voisin.

## **Les tuiles neuves dessus, pour que ça se voie**

Pour les anciens, le beau toit est fait de tuiles neuves, uniformes, roses ou rouges, preuve que le propriétaire a les moyens. Cela pousse les maçons qui réparent une toiture à mettre les tuiles neuves dessus, “pour que ça se voie”, explique Raoulet Bessac. Cela n’est pas sans inconvénient sur le plan technique, car les tuiles du dessous garantissent l’étanchéité bien plus que celles du dessus. En bonne logique il faudrait faire l’inverse, ce qui correspond à la pratique actuelle, mais pour une tout autre raison.

Au milieu des années 60, lors de la réfection des toitures du Château, d’Alexandre Teissier et de monsieur Thème, les tuiles neuves sont mises dessous et les anciennes tuiles sont récupérées et mises dessus. Il ne peut s’agir d’un souci d’économie.

Paradoxalement, les toitures les plus anciennes du village, couvertes de mousse, sont grisâtres, bien loin des toitures évoquées. Ces dernières sont en effet très colorées, présentant une alternance de tuiles beige foncé, beige clair, paille, rose, parfois même rouge. Elles semblent plutôt inspirées de certains tableaux de Cézanne. A la différence que la diversité colorée des toitures que peignaient le maître était le produit non d’une stratégie délibérée mais celui du remaniement multiséculaire des toitures avec des tuiles d’origines différentes.

Le goût nouveau conduit à l’utilisation sur le dessus de tuiles claires, en particulier de tuiles blanches qui, mêlées aux autres, font mieux ressortir l’ensemble. L’évolution du statut de ces tuiles mérite une petite parenthèse. Les tuiles blanches étaient obtenues quand la température de cuisson dépassait accidentellement la température prévue. Elles étaient vendues comme deuxième choix. Lorsque les maçons les utilisaient, c’était pour réduire le prix de revient, et ils prenaient la précaution de les glisser dessous. Désormais, chez un nombre croissant de clients, la moindre tuile blanche est ostensiblement posée dessus.

## **Le maçon est le médecin de famille du bâti**

La mode, venue de la ville, se diffuse par le canal des quelques familles “bourgeoises”. Le maçon l’introduit à sa manière dans le milieu paysan. Très vite Raoulet Bessac prend pour habitude de discuter avec les clients pour les dissuader de casser des cheminées ou de plafonner des pièces aux poutres apparentes, il les incite à couvrir leur villa avec des tuiles anciennes ou des

tuiles neuves imitant l'ancien : "Le maçon est le médecin de famille du bâti."

Ce même Raoulet, aujourd'hui assistant technique à la Chambre des Métiers, m'informe de la toute nouvelle conception du beau. Selon les Services des Bâtiments de France, il ne faut rejointoyer "que ce qui mérite de l'être", les façades en pierres taillées. Verrons-nous recrépir des murs laborieusement décroûtés?



TROISIÈME PARTIE

ÇA N'EMPÊCHE  
PAS LES FEMMES  
DE ROUNDINER

(L'ÉQUIPEMENT DU VILLAGE  
ET DES FOYERS)



# LE PAYS DE LA SOIF

(L'eau)

## L'eau du pluloïn

Pour ses besoins courants la population utilise des puits, parfois des citernes, situés dans le village, mais leur eau n'est pas bonne à boire, comme on dit à l'époque. L'eau "pour boire", il faut aller la chercher au Puits-Loin qui, comme son nom l'indique, se trouve à quelque distance du village. Mais le pompage des eaux du Puits-loïn ne suffit pas aux besoins et, l'été, lors des années de grande sécheresse, le conseil municipal doit se résoudre à effectuer un rationnement. Aussi, dans les villages voisins, évoque-t-on parfois "Montpezat! Le pays de la soif!"

Un projet de constitution d'un syndicat intercommunal se concrétise. La station de pompage est prévue à Lecques, une des communes concernées, jouxtant le Vidourle. Le château d'eau du village est construit sur l'aire de Laffont, emplacement le plus favorable, qui borde, au sud, la cour de Maurice Bouet. Les frères Laffont cèdent une parcelle de terrain sans difficulté, ils sont même ravis à l'idée de voir édifier une immense tour empêchant Maurice Bouet de jouir d'un magnifique point de vue sur le pic Saint-Loup. Il faut dire que Maurice est le petit-fils de Léopold Jourdan, l'ennemi juré de leur père.

## Pour s'aparer du cagnard

Les tranchées sont creusées à une profondeur de un mètre trente environ par des ouvriers équipés de pics, pelles et marteaux-piqueurs, avec parfois l'assistance d'une pelle-mécanique.



C'est en 1954, je suis enfant et c'est la première fois que je vois actionner des marteaux-piqueurs, ce qui m'impressionne fortement. Je suis *estabourdi* (stupéfié) de voir ces ouvriers travailler l'après-midi, en plein été, "à la rage de la chaleur". Certains, comme Ricardo, se mettent torse nu et gardent souvent une bouteille de bière à portée de la main. Les paysans n'ont pas de pareilles habitudes. "Ils tiennent pas à *s'escaluder*", à étouffer de chaleur sous le soleil, et, à deux ou trois heures de l'après-midi, "ils *pénéquè-jent*", ils font la sieste. Lorsqu'ils reprennent le travail, vers quatre ou cinq heures, heure du soleil, "ils enfilent une chemise pour *s'aparer du cagnard* (se protéger du soleil)". Ils se désaltèrent avec de l'eau, aromatisée parfois "d'un fond" d'absinthe, d'anthésite ou de vin. La bière ne se boit qu'au café. Or, non seulement les ouvriers du chantier survivent, mais encore ils déploient une énergie considérable armés de leurs marteaux-piqueurs. Assurément ce sont des êtres différents. A bien réfléchir, leurs habitudes sont très voisines de celles des maçons. Mais, à l'époque, je n'ai guère l'occasion d'observer ces derniers, alors que l'immense chantier d'adduction d'eau mobilise l'attention des enfants du village durant des semaines.

### Bachàs et blaguettes

Comment la population vit-elle ce chantier? On s'inquiète bien un peu de ce que les marteaux-piqueurs "risquent de *désabranler* (ébranler) les maisons", mais contrairement à l'habitude le projet suscite assez peu de critiques. Il faut dire que cela s'est fait sans problème dans d'autres villages, et puis, l'eau dans les maisons, cela représente vraiment un progrès!

L'abandon des diverses fontaines et abreuvoirs, ainsi que du Puits-Loin – devenu puits du "pluloïn" –, modifie certains aspects de la vie au village. Les femmes et les enfants, traditionnellement chargés de charrier l'eau, en sont désormais dispensés. Il est pénible assurément de transporter des cruches d'eau, les jours de pluie ou l'hiver par fort mistral, parfois sur un long trajet, et de les monter, éventuellement à l'étage. D'autant plus que, par grand froid, les gens doivent rester "plantés" à attendre que le feu allumé sous le robinet finisse par dégeler la canalisation. Mais en contrepartie cette tâche constituait pour les femmes une opportunité de rencontre, donc de *blaguettes*, de petite discussion. Pour les *enfantets*, c'était l'occasion d'accompagner les grandes personnes en se rendant utiles dès le moment où ils pouvaient porter la cruche vide. Les plus grands, quant à eux, rencontraient des amis et s'amusaient. "Les enfants aiment de *pastouiller* l'eau. On finissait par faire des *bachàs* (flaques boueuses) et les grandes personnes nous *escarabillaient*" (Lucie).

# C'ÉTAIT COMME UN SOLEIL

(L'électricité)

## Un trace d'éclairage

“Au début du siècle, dans les maisons, on s'éclairait dans la pièce principale avec des lampes à pétrole ou, parfois, des lampes à acétylène. Mais au tout début du siècle, l'hiver, pour reprendre ou faire d'autres menus travaux, les femmes se contentaient d'un *lum a coeta* suspendu au coin de la cheminée” (Marie-Jeanne). Cette lumière à queue est une petite lampe à huile. Il n'existe aucun système d'éclairage des rues. “Les nuits sans lune on y voyait rien, c'était obscur comme la *pègue* (poix)” (Lucie). Le conseil municipal fait installer douze réverbères. Ces lanternes fonctionnent au pétrole. Elles produisent une faible lueur. Elles éclairent d'autant moins la rue que, pour des raisons d'économie, elles sont très éloignées les unes des autres. “Entre deux lampes, il y avait une *estirade*” (mon père).

En 1912, le village est doté de l'électricité, mais l'éclairage des rues restait “bien maigre”. Il y a peu de réverbères, et d'une faible puissance. La lueur n'arrive pas à terre. On voyait seulement “une *trace* de lampe (une lampe malingre) qui brillait de loin en loin, à chaque tournant.”

Le changement s'effectue également à l'intérieur des maisons. La plupart des installations électriques se limitent à une ampoule et une prise, dans la pièce principale, la cuisine. “Au début on avait même pas fait installer une prise, et on prenait les lampes qui consommaient le moins, des vingt-cinq bougies, peut-être moins encore” (Henri Bouet). “Et même quand on avait l'électricité, au début, le soir on utilisait le *lum a coeta* pour économiser” (Robert Bancel).



Et pourtant l'arrivée de l'électricité est vécue comme un événement. Etienne Marioge s'en souvient avec nostalgie : "Tu tournais un bouton et c'était comme un soleil. *Te regalavas.*" Tu te régalaïs. Quel progrès par rapport aux traditionnelles lampes à pétrole! "*Aquò fumava coma una renardièra.*" Elles fumaient comme un terrier de renard.

### Totjorn bordonejava

Le premier achat des familles est généralement celui du fer à repasser. Mais cela n'empêche pas, par mesure d'économie, de se servir des vieux fers qu'il faut chauffer sur la plaque du fourneau. Certains achètent des postes radio à galène, comme monsieur le curé Barral. Etienne Marioge se souvient des soirées passées chez lui avec ses amis : "On cherchait avec un fil, sur la galène. *Totjorn bordonejava*", ça bourdonnait toujours. "Monsieur Barral nous disait : Vous verrez, un jour il y aura des images. On y croyait pas trop."

A partir de la fin des années 50, la population s'équipe peu à peu en "télévisions", machines à laver, "frigidaires" et autres appareils. Les critiques ne se font pas attendre : les machines à laver *escagassent* (abîment) le linge, la télévision empêche les enfants de faire leurs devoirs, avec le mixeur on ne fait pas de la purée mais de la colle, la soupe n'a pas le même goût que celle passée au moulin à légumes.

Les premiers propriétaires de postes de télévision sont "le Château", puis le café, pour des raisons professionnelles, et des *pélos* comme Aimé Martin ou Etienne Bouet. Mais d'autres, bien moins riches, en achètent également, en particulier Fernando Della Gagliardone. C'est un ouvrier maçon, immigré italien de surcroît, et père de famille nombreuse! "Avec cinq enfants, il aura payé son poste grâce aux allocations familiales!" En fait, n'étant pas propriétaire, Fernando n'a pas le souci d'économiser pour acheter des terres! Il peut *dégavailler*, gaspiller. Pour être juste il faut ajouter qu'il est très habile et améliore ses fins de mois en effectuant divers travaux de bricolage pour les gens, en particulier la réparation des pendules, qu'avec son accent il dénomme pendoule. Mais si Fernando achète, parmi les premiers, une télévision, c'est d'abord pour "dire merde à tout le monde".

Milasse Trintignan racontait qu'un jour Blanchette, un peu sourde, venant chez eux voir la télévision, s'informe du programme. Du haut des escaliers on lui crie :



— Y a Zitronne!

— *Si trona, m'en vau a mon ostal*, s'il tonne je rentre chez moi!

Comme pour la TSE, l'arrivée de la télévision est l'occasion de regroupements d'amis en soirée ou le dimanche. Les enfants sont les premiers concernés. Leur grande préoccupation est de pouvoir suivre les aventures de Rintintin, Cochise et Geronimo le jeudi, jour de repos des écoliers, et d'assister au film du dimanche après-midi. Au début ils sont accueillis au café, moyennant l'achat de quelques bonbons à l'entracte. Cette opportunité n'ayant pas duré, il ne leur reste plus qu'à se faire inviter. Tous les amis d'un des cinq enfants Chaze se *ramassent* dans leur maison où l'on voit parfois quinze ou vingt personnes s'entasser face au poste. Les parents compatissent, peut-être avec un brin d'ironie, pour ces familles qui reçoivent toute une *ninèille* (nuée d'enfants) : "Ils ont une belle *passarille*", ils ont une belle patience. D'autant plus que les soirs de matches de foot ou autre événement, les hommes *se ramassent* à leur tour.

## ILS SE RÉCHAUFFAIENT EN JANGLANT

(Le chauffage)

### Celui qui est devant se rachine

Même en plein hiver, le seul moyen de chauffage est la cheminée, située dans la pièce qui sert de cuisine et de salle à manger. Il arrive souvent que les cheminées ne tirent pas bien ; il faut alors laisser la porte de la pièce entrouverte. “Notre cheminée tirait si mal qu’on avait fini par carrément enlever la porte” (Lucie). Dans ces conditions, chauffer une pièce n’est pas chose aisée. D’autant que la chaleur des cheminées se diffuse mal. “Quand il fait bien froid, celui qui est devant la cheminée se *rachine* le nez mais a le dos gelé” (Marie-Jeanne). “Enfants, on se réchauffait en jouant à la marelle dans le couloir. On traçait la marelle à la craie, sur le ciment” (Lucie). Et les adultes ? “Ils se réchauffaient en *janglant!*” Ils se réchauffaient en gémissant, en tremblant de froid.

Les fourneaux apparaissent dans les années 20. Ils permettent de mieux se chauffer. Les femmes les utilisent aussi pour cuisiner. Mais les grand-mères ne les apprécient pas toujours. “Angeline, Germaine ou Isabelle en veulent pas pour faire la *biace* (cuisiner), elles préféreraient leur potager.” Le potager est une sorte de banquette dans laquelle s’encastrent une ou deux grilles sur lesquelles sont déposées les braises. Les plats, posés dessus, mijotent *doucemanette*.

Les hommes ne sont pas tous enchantés de l’arrivée des fourneaux, cela représente pour eux un travail supplémentaire. Alors que la cheminée est alimentée par des *calos*, gros morceaux de bois, le fourneau exige des bûches équarries d’une longueur de vingt à trente centimètres maximum. La solution consisterait à utiliser du charbon, mais cela revient cher.

## L'hiver on s'acatait sous les couvertures

“Chez la plupart des gens on chauffait que la cuisine. En plein hiver les autres pièces étaient des glacières. Même si tu t’habillais comme une *arne* (mite), tu avais froid” (Marie-Jeanne). “Quand il faisait bien froid l’eau se gelait dans les *dourques*”, le cruches (Lucie). Dans les chambres, l’urine contenue dans les *colins* (pots de chambre) ou dans les seaux hygiéniques gèle également. “L’hiver on *s’acatait* sous les couvertures” (Lucie), comme le paysan qui *acate* les plans nouvellement greffés en les couvrant d’un tas de terre pour les protéger du gel.

La plupart des gens prennent une bouillotte ou une brique. Celles-ci sont “enveloppées dans une *peille*”, un chiffon, afin de ne pas se brûler. “L’avantage de la bouillotte c’est qu’elle tient la chaleur toute la nuit, et elle risque pas de *rabiner* les draps”, accident qui se produit parfois avec une brique. Pour éviter tout risque, il faut donc s’assurer que cette dernière n’est pas trop chaude. “Le plus simple est d’*escoupir* (de cracher) dessus, si la salive s’évapore trop vite, c’est signe qu’il faut attendre un peu qu’elle refroidisse.” Certains emploient des fers à repasser, selon le même principe que la brique. Là aussi il faut prendre garde qu’ils ne soient pas trop chauds, et ne pas hésiter à cracher.

## Arresta de brasucar

Vers le milieu des années 50, toutes les maisons sont équipées de fourneaux. Comble du modernisme apparaît alors le poêle à mazout, qui réduit la corvée d’alimentation en combustible et s’avère moins salissant que le fourneau à charbon. Dans les maisons où le fourneau a disparu, la femme “fait sa *biace*” sur une cuisinière à gaz.

Les feux de cheminée ne sont pas abandonnés totalement. A la maison, on en fait un de temps à autre dans la petite cheminée de la chambre de mon grand-père, pour tempérer la pièce les soirs d’hiver. Il est alors très âgé et passe sa soirée là, assis sur sa chaise, devant le feu. A l’aide du *brasuquet* (tisonnier) ou des mouchettes, il déplace inlassablement des morceaux de bois, parfois sans motif apparent. “*Arresta de brasucar*”, dit parfois ma grand-mère, sur un ton agacé. Arrête de *brasuquer*.



# JE LE FERAI PÉTER, ROATTA!

(Les moyens de locomotion)

## En prenant les courches

“Mon grand-père Victor allait à pied jusqu’à Vergèze, pour planter des vignes. Vergèze est à environ treize kilomètres de Montpezat, en prenant les *courches* (raccourcis) à travers bois. Mon arrière-grand-mère Julie faisait régulièrement le trajet de Montpezat à Nîmes, où elle avait des amis, ce qui représente dix-sept kilomètres” (Jean-Claude Bessac).

La marche à pied est une façon très courante de se déplacer. C’est à pied que les catholiques accomplissent leur pèlerinage à Prime-Combe. De la même manière, les enfants protestants se rendent au catéchisme à Combas ou à Vic-le-Fesq. Marianne va vendre de la viande à Saint-Côme, Bernarde à Combas. Tous ces villages sont distants de trois à sept kilomètres en coupant à travers bois, et même un peu plus pour Notre-Dame de Prime-Combe. Tous les jours les enfants habitant les mas viennent à pied à l’école du village. C’est à pied que les hommes rejoignent leur lieu de travail lorsque la présence du cheval n’est pas nécessaire, et même dans ce cas la plupart d’entre eux marchent aux côtés de la bête. Toutefois il existe d’autres moyens de locomotion.

## La diligence de Pierrou

La diligence constitue un moyen de transport communément utilisé. Pierre Cruveiller, dit Pierrou, exerce le métier de “voiturier”. Il fait le trajet jusqu’à Nîmes trois fois par semaine, les lundis, jeudis et samedis. “Le lundi était le jour de la Bourse des vins, des alcools et des céréales. Le jeudi était le jour de vacances des écoliers, c’était l’occasion de les emmener en ville pour

les habiller, ou de les faire sortir s'ils étaient pensionnaires dans un collège en ville" (Lucie).

Mon père, né en 1917, n'a eu l'occasion de prendre la diligence qu'une seule fois, pour se rendre à Nîmes, à l'époque c'était la diligence d'Espanet, qui venait de Souvignargues. En effet, très vite, le car remplace la diligence. "La compétition entre le car et la diligence a duré quelque temps car Espanet voulait pas plier boutique." Emile Trintignan racontait que pour "faire tomber" Roatta, le propriétaire du car, Espanet était allé jusqu'à assurer gratuitement l'aller-retour sur Nîmes. Il disait : "*Lo farai petar, Roatta! Lo farai petar!*" Je le ferai péter, Roatta. Mais c'est lui qui a pété. Le car met alors trois fois moins de temps que la diligence pour aller à Nîmes, il représente le progrès, la concurrence s'avère trop inégale. La véritable concurrence se joue plutôt entre les compagnies de car. A la fin des années 20, deux cars passent au village.

### **Tout le monde la badait**

A la même époque on voit peu d'automobiles dans le village. Les premières sont celles de Majorel, qui habite alors Nîmes mais vient souvent au village, et de Lubin Peloux. "Je me souviens de l'automobile de mon cousin Majorel, j'y suis monté pour la première fois en 1918. C'était une De Dion Bouton, avec une lanterne qui brillait comme un miroir. Les deux sièges de devant faisaient face à ceux de derrière. La direction était en plein milieu, c'était une sorte de manche à balai" (René Marseille). Lubin Peloux possède une Amilcar à trois roues. "Les enfants allaient à côté de chez lui, sur les aires, pour le voir partir. On avait l'impression que la voiture roulait à une vitesse folle. Elle faisait peut-être du vingt à l'heure" (Lucie). Peloux et Majorel sont peu fortunés, mais le premier a la passion du bricolage, et le second est mécanicien aux chemins de fer, leurs voitures sont des véhicules d'occasion.

A peu près à la même époque le baron de Vignet se déplace dans une Renault d'une tout autre allure, sa longueur laisse tout le monde béat d'admiration : "Tout le monde la *badait*" (Lucie).

Un peu plus tard apparaissent des automobiles neuves, achetées par des familles aisées.

"Henri Viel, qui était commerçant, faisait aussi un peu taxi." Parfois, le dimanche, durant l'été, il part en promenade au Grau-du-Roi et, moyen-

nant une contribution modeste, emmène ceux qui le désirent. C'est ainsi qu'un jour il emmène Véline Bouet à la mer, avec Milou, son mari. En arrivant sur la plage elle s'inquiète de savoir où est l'emplacement pour les femmes et celui pour les hommes. Véline n'a jamais vu la mer. De retour au village elle raconte son voyage : "Quand j'ai vu cette grande étendue d'eau, j'ai demandé ce que c'était. On m'a dit que c'était la mer. Il y avait des points blancs, tout au loin. On m'a dit que c'étaient des bateaux." Les Bouet sont des *pélos* mais ils sont très économes et comme bien d'autres, ils voyagent peu. Il faut dire aussi que, "de leur temps, on allait pas à la mer pour le plaisir. Y allaient surtout ceux qui avaient une maladie à soigner".

Tout comme les chars-à-bancs, les automobiles sont conduites par les hommes. Paule Jourdan et Fernande Stobiac font exception, la première ayant obtenu son permis en 1925, avant même d'être mariée.

### **Il escarabille le chauffeur qui fourvieu pas suffisamment**

Dans les années 50, beaucoup de gens empruntent le car pour aller à Nîmes. Ils s'y rendent de préférence le lundi après-midi, et ce jour-là le car est bondé. Il en est de même pour le car du dimanche soir qui transporte depuis Quissac les pensionnaires rejoignant leur lycée ainsi que les personnes qui vont assister à un spectacle à Nîmes. Certaines fois, faute de place, le fils Rédal fait grimper des jeunes sur la galerie.

Au cours des années 60, les contraintes de l'internat s'assouplissent et le car de ramassage passe le lundi matin. Il est déjà bourré avant d'arriver au village. Ceux de Montpezat trouvent rarement une place assise. "Bien souvent on devait *s'esquicher* (s'entasser) dans l'allée centrale", encombrée de valises et de sacs. Il arrive même que tout le monde ne puisse pas entrer dans le car. Alors Rédal ferme les portières et effectue sur la place une série de manœuvres en donnant de grands coups d'accélérateurs afin que tous ceux qui se tiennent debout dans l'allée centrale soient projetés vers le fond du car. De gré ou de force des places finissent par se libérer.

Les pensionnaires regagnent leur foyer le samedi après-midi. Rédal a eu le temps de boire apéritifs et pousse-café. Il se trouve souvent au mieux de sa forme et part en trombe, pressé de s'arrêter dans les bistrot des villages qu'il dessert, occasion pour lui de se faire offrir un pastis. Cela prend du temps. Rédal rattrape son retard en *traçant* (fonçant), il n'hésite pas à doubler voitures et camions en plein tournant, ou "à rouler sur la *ribe*", le bas-côté. Au passage "il *escarabille* le chauffeur qui *fourvieu* pas suffisamment",



il engueule le chauffeur qui ne se met pas suffisamment de côté. Pour tous les jeunes passagers, Rédal est un as du volant. Et encore nous, ceux de Montpezat, perdons-nous l'essentiel, car viendront s'ajouter les pastis d'autres villages. Il faudra attendre le lundi matin pour que nos copains de Quissac nous racontent l'épopée. Les familles ne s'inquiètent pas spécialement, "il a jamais eu d'accidents".

## ON LES ENTENDAIT CASCAILLER

(Le lavage du linge)

### La bugade

“Avant que les bassins soient construits, la plupart des femmes lavaient leur linge au bord du ruisseau des Massagues” (Julien Perrier). Il n’y a pas si longtemps encore on voyait au bord du ruisseau les pierres sur lesquelles le linge était battu à l’aide d’un *bacèl*. Les *bacèls* étaient fabriqués avec du bois de saule que des hommes un peu bricoleurs “sciaient avec un *resset* (petite scie) puis *capusaient* (dégrossissaient) à la hache.”

Au début du siècle un lavoir est édifié au bas du village sur un terrain cédé par le baron. Cela n’empêche pas les femmes de *roundiner* (ronchonner) car le bâtiment se trouve assez loin du village, et descendre puis remonter la colline avec un faix de linge est particulièrement éprouvant.

Le lavage du linge s’effectue habituellement au savon mais, une fois par mois environ on fait la *bugade*. Le linge est d’abord lavé aux cendres à la maison, puis on le descend aux bassins pour le rincer. “Certains payaient une *bugadière* (laveuse) qui aidait à faire la *bugade* puis prenait le faix de linge sous le bras dans une corbeille, et allait le rincer aux bassins. Elle était payée à tant la corbeille.” C’était pas une petite corvée car la corbeille, souvent bien bourrée, pesait terriblement. Lorsque Isabelle Bouet effectuait un gros travail, elle disait : “*Quanta bugada!*” Quelle *bugade!*

Le lavoir comporte trois bassins. Celui du milieu sert au rinçage du linge, les deux autres au lavage. Afin de ne pas trop encrasser l’eau, le linge le plus sale, comme les chaussettes ou les serviettes hygiéniques, est mis à tremper près de l’écoulement. Certaines femmes, “un peu *fargates* (mal-

propres)” ou même *fargatasses* (vraiment malpropres), ne prennent pas le soin de faire tremper leurs serviettes chez elles, et l’eau du bassin se teinte de rouge. “Quand il y avait beaucoup de monde, la saleté mêlée au savon formait une crème de plus d’un doigt d’épaisseur à la surface du bassin. On la faisait partir en poussant avec une barre ou à la main” (Lucie).

### Les langues de pétas

Les bassins sont un lieu réservé aux femmes, les enfants y sont mal reçus. “Lorsqu’on tentait de s’approcher, les femmes nous faisaient *sirguer*”, filer. Il faut dire qu’aux bassins, les langues de *pétas* s’en donnent à cœur joie : “Une telle est une *dégavailleuse* (gaspilleuse)... et son homme, il pense qu’à *campéjer* (courir)...” Un *pétas*, c’est un rapiéçage.

Le commérage est un divertissement. Dans une société fermée, c’est aussi l’expression d’un fort contrôle social, d’autant plus lourd que l’individu est prisonnier de sa naissance. S’il arrive à un gamin de voler alors que son arrière-grand-père avait la réputation d’être peu délicat, cela ne surprend pas, “il a de qui tenir”, “il semble son grand”. Si un jour, un enfant rechigne devant le travail et qu’il s’est trouvé un fainéant, un jour, dans sa famille, il ressort que “c’est de famille”.

Les femmes *s’escacalassent* (rient très fort), *s’espoussent* (s’engueulent), discutent à voix haute, les conversations vont bon train. Les bassins jouant le rôle de chambre d’écho, leurs éclats de voix portent très loin. “Des Platanes on les entendait *cascailler*.” Lorsque le paysan laboure dans un terrain pierreux ou très sec, le soc de la charrue émet des sons métalliques, on dit que *ça cascaille*.

Vers le milieu des années 50, l’eau courante arrive dans les maisons. “Beaucoup ont installé un petit bassin en béton dans leur cour ou dans une buanderie.” Puis, l’équipement en machines à laver le linge porte le coup de grâce aux bassins. Dans les années 70, on n’y voit plus que quelques immigrées de fraîche date.



# ON SE LAVAIT DE TEMPS EN TEMPS

(La toilette)

## Parfois ils se savonnaient

“Au début du siècle il y avait pas de salles de bain. On se lavait dans un coin de la cuisine, avec du savon et de l’eau versée dans une cuvette.” L’hiver, la cuisine est la seule pièce chauffée.

On pourrait croire qu’au sein de la cuisine le meilleur endroit pour se laver se situe près de l’évier, mais l’avantage n’est pas si évident. En l’absence d’eau courante, les éviers ne sont pas équipés de robinet, et “dans beaucoup de maisons, les éviers donnent dehors par un *traoucas*”, un grand trou en guise d’écoulement. Le courant d’air s’y engouffre. “L’hiver, le froid te pèle.” Il est plus confortable de s’installer près de la cheminée.

“S’ils décidaient de se laver au retour du travail, les hommes se passaient un peu d’eau à la figure, aux bras, aux mains. *De fès que i a se savonavan*”, parfois ils se savonnaient. L’été il leur arrivait de se laver les pieds. “Même au retour du sulfatage ou du soufrage, beaucoup d’hommes étaient vite lavés.” Les femmes se lavent peu, elles aussi. Davantage que les hommes tout de même, à cause des règles et des rapports sexuels. Mais, habituellement, “on se lavait le bout du nez”. Faire sa toilette “en grand” tous les jours aurait été signe de *dégavaillage* (dépense inutile), de perte de temps voire d’étrangeté.

## Les bains rituels

Seule exception à la règle, dans les établissements catholiques de Sommières ou de Nîmes, où se retrouvent quelques enfants du village : la veille de la communion solennelle, on doit se laver “en grand” et soigneusement.

Au pensionnat Maintenon, les filles prennent un bain. A Saint-Stanislas, les garçons ont droit à une douche.

Si les parents de Marie Robert font installer une douche chez eux aux environs de 1930, c'est pour obéir à la prescription du médecin, qui considère que ce serait un moyen de lutter contre une dépression nerveuse dont souffre leur fille.

L'habitude de se laver régulièrement et complètement n'apparaît qu'après la guerre et peut-être seulement dans les années 50. La première douche "pour se laver" est installée en 1943. La première baignoire est probablement celle de M. et Mme Lesage, le couple d'instituteurs. Au début des années 50, ils installent un tub. Ne bénéficiant pas de l'eau courante, ils doivent péniblement monter des cruches d'eau à l'étage.

Beaucoup de familles ne s'équipent qu'à partir de la fin des années 50, suite à l'installation de l'eau courante. Mais, s'il y a une salle de bain, elle ne comprend qu'un lavabo avec un robinet d'eau chaude alimenté par un chauffe-eau à gaz ; d'ailleurs elle est dénommée cabinet de toilette. La salle de bain avec baignoire, douche, bidet, peu répandue, est signe de standing. Raoulet Bessac, ancien maçon, s'en souvient : "Le chic de l'époque, c'était la salle de bain faïencée. Comme le ciment-colle existait pas encore, il fallait placer les faïences à la chaux. Un bon maçon en faisait deux mètres carrés par jour. Cela revenait extrêmement cher. Au plus tu faïençais, au plus tu étais riche!"

### Les pèsouls

On se lave les cheveux de loin en loin. "C'était pas tout le monde qui se lavait les *pèous* pour aller chez le coiffeur", se souvient un ancien coiffeur pour hommes. Les femmes n'ont même pas à se préoccuper de cela, puisqu'à l'époque elles ne se font jamais couper les cheveux. "Elles se lavaient la tête très rarement. Parfois elles se la lavaient pas de toute la vie, ce qui les empêchait pas d'avoir de beaux cheveux, comme Alfonsine Marseille" (Marie-Jeanne).

Un jour, mes tantes ont eu l'idée de laver la tête de leur grand-mère qui, quelque temps après, a perdu la vue. Cette dernière était convaincue de tenir là l'explication de sa cécité.

"Les changements d'habitudes ont commencé du moment où les femmes se sont fait couper les cheveux, et pour ça ont dû aller chez les coiffeurs en

ville.” Mais les gens n’abusent pas de cette pratique. Le lavage fréquent, hebdomadaire pour le moins, est une habitude très récente, tant pour les hommes que pour les femmes.

Un gros problème, c’est celui des *pésouls*, les poux. Tout le monde se fait régulièrement *engrainer*, écopant de graines de poux. “Celui qui était vraiment *engrainé* devait utiliser de la sébadille ou de l’onguent gris.” La sébadille était une poudre noire, à délayer dans de l’eau ou de l’huile. L’onguent gris était “un genre de graisse grise qu’on *empéguait* (collait) dans les cheveux” (Marceau Blanc). L’application se fait le soir. Une fois le produit passé, le dessus de la tête est enserré dans un foulard ou une cagnotte, pour empêcher les poux de s’enfuir. Le produit agit lentement. “Pendant une partie de la nuit, on sentait ces bêtes qui *bouléguaient*, *bouléguaient* (remuaient, remuaient) avant de se décider à mourir” (mon père). Le lendemain matin il ne reste plus que des *pésouls* morts. Un peigne fin permet de s’en débarrasser. Certains utilisent le pétrole, “il fallait bien serrer le foulard pour pas que les vapeurs te *rabinent* (brûlent) les oreilles”.

“Enfants, on s’est fait *engrainer* une fois et une autre.” Et, si tu étais enfin débarrassé des *pésouls*, c’était jamais pour très longtemps, “il suffisait que tu ailles jouer avec Capion ou que tu te trouves à l’école à côté de Vidal pour que tu en ramènes à nouveau un *moulon* (des quantités).” Les Capion et les Vidal sont des familles d’ouvriers et les mères ont la réputation d’être un peu *fargates*, malpropres.

Vers le milieu des années 30, les poux deviennent plus rares, puis disparaissent quasiment. Pour réapparaître dans les années 70.



## DU CAGADOU AUX TOILETTES

(L'élimination des déchets humains)

### Vai te'n cagar a la vinha

“Dans le temps, on *caguait* où on pouvait.” Expression qui pourrait se traduire en français académique par : il n’y avait pas de pièce réservée à la défécation. En effet, au début du siècle, il n’existe aucun cabinet. Il faut dire qu’alors la plupart des gens travaillent dans les champs, si un besoin leur prend en cours de journée, la place ne manque pas pour le satisfaire. L’expression “*Vai te'n cagar a la vinha*”, va chier à la vigne, en témoigne. Elle est encore couramment utilisée dans les années 50, mais seulement pour signifier que l’on doit aller se faire voir ailleurs.

On peut aussi être pris de besoin chez soi. “S’il y avait une écurie et un *fumier*, ce qui était souvent le cas pour les habitations de propriétaires, on pissait ou *caguait* dans l’écurie ou sur le *fumier*, selon le temps et les moments de la journée.” Si des hommes s’affairent dans la cour ou risquent à tout moment d’arriver, les femmes préfèrent l’écurie. Toutefois, les problèmes de pudeur sont simplifiés du fait qu’elles ne portent ordinairement pas de culotte, ce qui leur permet de prendre rapidement la pause, voire de pisser debout, dans tout lieu un peu à l’écart.

Ceux qui sont pris de besoin la nuit ne sortent pas de leur chambre. “Ils faisaient dans un *colin* (pot de chambre) ou dans un seau que la femme jetait (vidait) sur le fumier, le matin en faisant la chambre.” Si celle-ci se situe à l’étage et si, comme cela arrive souvent, l’une des fenêtre se trouve à l’aplomb du tas de fumier, il est commode de vider directement les *colins* ou les seaux.

## Le pétoulier de Sandret

Lorsque la maison ne comporte pas d'écurie, donc pas de tas de fumier, un problème d'évacuation se pose. Problème rencontré par la plupart des ouvriers agricoles ou par les familles d'artisans. A défaut d'écurie, "la famille peut avoir un *porciou* (étable pour les porcs), utilisé ou pas, où il est possible de faire ses besoins et de vider son *colin*". Mais ce n'est pas toujours le cas. Pour les excréments liquides, il est commun de pisser soit n'importe où, un tant soit peu à l'abri des regards indiscrets, soit dans un *colin* vidé ensuite dans la rue où le liquide s'écoule ou s'infiltré.

Pour les excréments solides, les *estrons*, la solution est plus difficile à trouver. Chacun a son territoire. C'est ainsi qu'un jour, traversant la garenne, mon père et mon grand-père tombent sur un espace rempli d'*estrons* qui ont un air de ressemblance, tous de petite taille. "C'est le *pétoulier* de Sandret", précise mon grand-père. Sandret Marseille habite non loin de là. Un *pétoulier* est le lieu où se trouvent accumulées des *pétoules*, c'est-à-dire des petites crottes arrondies, d'origine animale ou humaine.

Certains ne se compliquent pas la vie pour si peu. "Marianette avait l'habitude de jeter son *colin* par un *fênestron* (petite fenêtre) qui donnait dans une petite cour appartenant à Escuyer. Un jour la grand-mère Escuyer en sort en criant : *Regarda de que m'a fach!* Regarde ce qu'elle m'a fait! Elle s'était fait *cabuceller*." Se faire *cabuceller*, c'est se faire recouvrir d'un *cabucèl*, d'un couvercle, en quelque sorte.

## Les cagadous

Dans les années 20-30, la mode est aux *cagadous*. "C'étaient des *cabistons* (réduits) sans fosse. Le *cagaire* (chieur) posait les pieds sur deux pierres. Par terre on mettait un peu de paille." Dans les maisons abritant un cheval le *cagadou* est d'ailleurs construit près du tas de fumier, ce qui facilite le nettoyage.

Il n'existe pas de cabinets à l'intérieur des maisons. Quand Jérémie Besac construit la sienne, en 1925, il ne prévoit rien de particulier. Pourtant il est entrepreneur de maçonnerie! Au début des années 50, on compte encore très peu de cabinets à l'intérieur des maisons. Les clients du café, par exemple, doivent aller satisfaire leurs besoins au fond de la cour.

L'installation de l'eau courante, en 1957, facilite le changement en permettant l'installation de chasses. La cuvette est alors raccordée à une fosse

septique. Avec l'installation du tout-à-l'égout, au début des années 70, le raccordement devient encore plus simple et tout le monde finit par s'équiper. Mais un autre élément pousse à s'équiper : les W-C sont désormais perçus comme élément de base du standing. Dans la plupart des familles, on n'ose plus envoyer un invité, pressé par des besoins naturels, se soulager dans l'inconfort d'un *cagadou*.

Parallèlement, et tout comme à la ville, le siège s'impose, au détriment du cabinet à la turque. "Plus besoin de *s'acoucouner*", de s'accroupir. Le cabinet devient souvent une pièce comme les autres, tapissée, décorée, voire chauffée. Dans les familles qui ont de l'éducation, on dit même les toilettes.

L'évolution, qui se fait au nom du confort, peut sembler paradoxale. Alors que la vue des excréments ou, pire, leur contact, tend à répugner de façon croissante, les gens défèquent dans une plus grande proximité des espaces de vie intime. Auparavant la défécation s'effectuait dans les champs, dans l'écurie, sur les tas de fumier, dans des *porciours*, dans des *cagadous* au fond de la cour, maintenant elle s'effectue dans la proximité immédiate de la cuisine, de la chambre, de la salle de séjour. Les espaces se rapprochent alors que les bruits accompagnant la défécation, hier largement tolérés – tout comme le pet ou le rot –, sont désormais considérés comme inconvenants, situation qui contraint le *cagaire* à divers compromis sur lesquels il ne paraît pas utile de s'étendre.

Les anciennes pratiques résistent. Dans les années 50 encore, il se trouve quelques personnes âgées qui n'hésitent pas à se débarrasser de leurs excréments en vidant le pot de chambre dans la rue, du haut de leur balcon. "Quand le vent *bouffe* (souffle), le liquide est emporté au loin, et tous ceux qui passent par là risquent de recevoir des *régiscles* (éclaboussures)." Mon père est nostalgique à sa manière. Il m'assure ne pouvoir déféquer dans la joie que le matin, dans son cabinet du fond de la cour, la porte grande ouverte sur la campagne environnante baignée par le soleil levant.

### **Le papier hygiénique, c'est pas assez large**

Vers 1960, pour se torcher, on utilise encore couramment du papier journal, parfois du papier hygiénique beige, en rouleau, qui irrite à peine moins. Le papier journal est gratuit pour les abonnés à un quotidien, ceux-ci l'utilisent donc de préférence, réservant le papier en rouleau aux invités. D'autres raisons que le souci d'économie peuvent conduire à exclure le



papier hygiénique. “Les cousinettes aimaient pas le papier hygiénique. Elles trouvaient que c’était pas assez large et préféraient le papier journal ou le papier de boucherie.” Les cousinettes sont deux sœurs, vieille filles, cousines de la Raoul Jourdan, mon informateur.

Lorsque arrivent les fosses septiques, puis le tout-à-l’égout, le papier journal devient inutilisable, il obstrue les conduits. En outre, les utilisateurs sont devenus plus délicats, leurs fesses réclament plus de douceur que celles des cousinettes.

## QUATRIÈME PARTIE

### C'ÉTAIT PAS TOUS DES AÏSSABLES

(LES JEUNES, L'ÉCOLE, LA FÊTE)





# TU IRAS FOÏRE

(L'école, le patois)

## De ce temps, les enfants restaient à la terre

Dans les années 1910-1920, un garçon sur deux environ obtient son certificat d'études, les autres quittent l'école sans diplôme. Celui-ci ne présente d'ailleurs qu'une valeur très symbolique. En effet "de ce temps, les enfants restaient à la terre". Néanmoins, à l'âge de dix ans environ, quelques-uns sont envoyés en sixième à Nîmes, le plus souvent au collège Saint-Stanislas, pour les catholiques, ou au lycée national, devenu lycée Daudet, pour les protestants. La plupart de ces enfants sont issus de familles de *pélos* ou de propriétaires moyens. Si la famille les "tient" au collège ce n'est pas dans l'espoir qu'ils accèdent, plus tard, à tel ou tel emploi. "S'ils étaient mis au collège c'était seulement pour qu'ils reçoivent une meilleure éducation" (Lucie). C'est aussi un peu une question de prestige social.

Certes, à l'époque les études longues reviennent cher, mais surtout les paysans vivent relativement bien du travail de la terre : pour leurs enfants celui-ci représente un avenir qui en vaut un autre. Et, pour un propriétaire, employer son propre fils est plus avantageux qu'engager un ouvrier : tant que le fils n'est pas marié, il coûte peu, et même une fois marié il gagne à peine plus qu'un ouvrier agricole, alors que l'intérêt de la propriété lui tient beaucoup plus à cœur. "C'est l'œil du maître qui nourrit le cheval" (Henri Bouet). D'autres raisons poussent les paysans à garder leurs garçons avec eux. A l'époque il n'existe aucun système de retraite. C'est l'activité des enfants qui assure la sécurité des parents devenus vieux. La mise en ferme des vignes ne constitue pas une bonne solution. "Le fermier est tenté de tirer sur les vignes pour gagner le plus possible, puis à s'en défaire quand

elles valent plus rien. Les propriétés données à la ferme, elles vont *en récaquant*.”

De plus, “à l’époque on se posait pas de question : les enfants de paysans restaient à la terre” (Marceau Blanc). “J’étais le seul garçon de la famille. On comptait sur moi. Pas venir à la propriété, ç’aurait été comme une trahison” (mon père).

### **On envoyait les filles au pensionnat pour la morale...**

Les filles sont encore moins nombreuses que les garçons à poursuivre des études. La plupart d’entre elles, de confession catholique, vont à l’école des sœurs. Nombre d’entre elles n’obtiennent pas le certificat d’étude. Le plus souvent d’ailleurs, elles ne sont même pas présentées à l’examen. Toutefois, vers l’âge de douze ou treize ans, les “filles de bonne famille” sont dirigées vers un collège religieux. Celles appartenant aux familles les plus aisées, ou les plus soucieuses de leur prestige, vont à Nîmes : à la Valsainte ou, encore mieux, à l’institut Fénelon. Les autres se contentent du pensionnat Maintenon à Sommières. Il ne s’agit dans tous les cas que de parfaire leur éducation. “De ce temps-là, toutes celles qui sont allées au pensionnat sont revenues. On cherchait pas à avoir des situations. On envoyait les filles au pensionnat pour l’éducation : la morale, la religion” (Lucie)... Et aussi peut-être pour le prestige social, dans la perspective d’un bon mariage.

### **Beaucoup de mes élèves sont rentrés en sixième**

A partir du début des années 50 un changement radical s’opère. Un nombre significatif d’enfants présentent et réussissent le concours d’entrée en sixième de l’enseignement public, ce qui est très différent de l’entrée en sixième dans un collège privé où aucun niveau n’est requis. Mais la tradition pèse encore de tout son poids. “Beaucoup de mes élèves sont entrés en sixième, mais beaucoup aussi n’y sont pas allés alors qu’ils en avaient les capacités... Notamment des fils de paysans, que le parents préféreraient mettre à la propriété” (monsieur Lesage, instituteur). Toutefois, le mouvement amorcé s’accélère et de plus en plus d’enfants poursuivent leur scolarité. Très vite les filles rejoignent en nombre les garçons. Vers la fin des années 60, on compte une dizaine d’enfants du village qui poursuivent des études supérieures, dans le but d’exercer une activité professionnelle.

L’attitude des parents a changé : face aux problèmes économiques posés par la surproduction de vin, aux perspectives de promotion sociale offertes

par l'école et au développement de la protection sociale, les paysans ne tentent plus de retenir leurs enfants à la propriété. Lorsqu'ils emmènent les garçons à la vigne ce n'est pas pour exécuter les tâches les plus nobles : "Mon père me faisait *gaveller*, il m'a pas appris à *pouder*", il me faisait ramasser les sarments, travail de femme, mais ne m'apprenait pas l'art de tailler. Le travail de la terre est associé à une idée de déchéance : "Si tu es pas capable de réussir à l'école, tu iras *foire!*" Tu iras piocher, fouir!

### Il l'a arrapé par les gaoutes

Pour sanctionner un élève, le maître d'ancien temps ne se prive pas de donner des devoirs supplémentaires ou des lignes. Il utilise aussi les punitions corporelles. Elles ne sont pas réservées aux *aissables*, les turbulents, ou aux *closques*, les fortes têtes, mais font partie des méthodes pédagogiques de base. "Monsieur David avait une longue *ginguèle* (tige) qu'il utilisait pour punir ceux qui étaient à sa portée..." L'instituteur le plus célèbre à cet égard est monsieur Aigoïn. "A force de *paoutirer* les oreilles de mon frère Fernand, il a fini par les lui décoller" (Fernande Stobiac). Parfois monsieur Aigoïn exige que l'élève puni se suspende par les mains à l'espagnolette d'une fenêtre, et cela suffisamment longtemps pour que les mains soient terriblement endolories. "Un jour qu'il a surpris Auguste Marioge en train de faire une couillonnade, il l'a *arrapé* par les *gaoutes*, l'a *panlevé* et l'a *brandussé* pendant une heure", se souvient mon père. Il l'a saisi par les joues, l'a soulevé de terre et l'a secoué... pendant un moment qui a paru long à l'observateur.

A l'école des sœurs la répression s'exprime avec la même dureté. "*Avia la man seca*", dit Lucie, évoquant madame Marcelle. Sœur Marcelle a la main sèche, "ses *atous* (gifles) sont comme des coups de bâton". Janette se souvient de son habitude de passer dans les rangs tout en lisant un livre, lorsque les enfants font leurs devoirs. Si quelqu'un écrit une bêtise, elle lui assène sur la tête un violent coup de livre préalablement refermé.

La punition corporelle est alors bien acceptée. "Les enfants punis *s'ama-tent*", ils ne contestent pas le maître, pas plus qu'ils ne se plaignent chez eux. "Si on prenait un *atous* (gifle), on le gardait" (Marceau Blanc). Cette conduite est dictée par la prudence car "les parents donnaient toujours raison à l'instituteur" (Lucienne Dumond) et même n'hésitaient pas à renforcer la sanction. Au catéchisme aussi la fermeté est de mise. "Le catéchisme avec Thomas, c'était plus dur qu'à l'école de monsieur Lesage" (Philippe Stobiac).



## On nous envoyait se faire bacéler

Dans les années 50, les mentalités évoluent peu. Beaucoup d'enseignants continuent à punir dans la grande tradition. "Pour un rien tu prenais une pêche" (Philippe Stobiac). "Quand on faisait des bêtises, la maîtresse nous envoyait nous faire *bacéler* par le maître. Sa classe donnait sur la place, il nous alignait devant le mur et, chacun à son tour, on prenait une paire de baffes" (Jean-Claude Bessac). *Bacéler* se traduit par taper avec vigueur, comme le font les lavandières avec leurs battoirs. Au début des années 60, un instituteur réalise de véritables passages à tabacs des élèves qu'il a "pris en *tisse*" sans susciter un tollé, pourtant "c'étaient pas tous des *aïssables*", des turbulents. Un jour l'un d'entre eux a tellement peur de demander à sortir pour aller aux toilettes qu'il préfère "pisser dans ses *brailles* (pantalons)".

## Je me demande ce qu'on leur apprend

"On fout plus rien à l'école. Les enfants savent plus calculer, font des *mou-lons* (quantités) de fautes. Ils sont toujours fourrés à la piscine!" "Les enfants connaissent plus l'histoire de France, ni la géographie!" "Je me demande ce qu'on leur apprend! *Son toti d'ases*," Ils sont tous des ânes. Il n'y a pas que dans le domaine des connaissances que l'école a failli à son devoir. "Dans le temps les maîtres étaient intransigeants sur la politesse. Il aurait pas fallu passer devant monsieur Aigoïn sans lever la casquette" (Aimé Martin). "Monsieur Aigoïn nous disait : Quand vous rencontrez monsieur le curé ou les religieuses, saluez-les. Si vous allez faire des commissions chez les épiciers, soyez polis" (Henri Bouet). Un monde sépare cette conception de celle de Jean-Joseph Compan qui ne s'offusque pas si un élève rencontré dans la rue ne lui dit pas bonjour. Selon lui "c'est une question de choix personnel".

Jusque dans les années 60 les élèves disposent d'un livre de morale et chaque jour l'instituteur aborde une leçon nouvelle. Le maître de l'ancien temps ne s'intéresse pas seulement à la propreté de l'âme, il est aussi concerné par celle du corps. "Monsieur Aigoïn inspectait régulièrement les mains. On se mettait en rang et on tendait les mains qu'il fallait présenter d'un côté puis de l'autre quand le maître passait. Si elles étaient sales, on recevait un grand coup de règle" (Roland Bancel). Dans les années 50, à l'époque de monsieur Lesage, la propreté est toujours de rigueur. "Il surveillait les mains, les ongles et les oreilles" (Philippe Stobiac).

Certains parents reprochent au maître de ne plus représenter l'autorité, de ne plus se soucier de morale et de politesse. Ils voudraient lui voir jouer

le même rôle qu'à l'époque où il était un personnage dans la communauté villageoise, au sein de laquelle il se distinguait par son savoir et par son mode de vie : il avait des vacances, il voyageait, il portait tous les jours des habits du dimanche. Il jouissait de la considération de tous.

### Il se parlait seulement patois

Les anciens parlaient "patois." Le terme occitan, apparu plus récemment, est plutôt l'apanage d'intellectuels sensibles à la culture locale.

"Ma grand-mère Mariannette est morte en 1913. Elle savait pas parler français, pourtant elle était bouchère et vendait sa marchandise non seulement à Montpezat mais aussi dans les villages environnants" (Fernande Stobiac). "Aux Platanes et au café, il *se parlait* seulement patois." De même à la forge du père Vassier. En dehors de ces lieux de référence, les situations varient. "Avec mes amis, en dehors de l'école, on parlait patois. On parlait aussi patois dans les champs avec mon père ou mon frère. Mais ma mère préférait parler français, alors, à la maison, on parlait français" (Robert Bancel). "J'ai toujours entendu ma mère parler français. Mon père parlait patois avec les hommes, mais à la maison il parlait français" (Lucienne Dumond). "Si ma mère et ma tante me parlaient en français, elles parlaient patois avec mon père ou même entre elles. Au travail, je parlais patois avec mon père. Lorsque les garçons s'adressaient aux filles, ils le faisaient généralement en français ; seulement quelques expressions ou certaines plaisanteries étaient dites en patois" (mon père).

### Le patois est allé en récagant

Si le patois est loin d'être marginal dans les années 20-30, il n'empêche qu'il va *en récagant* (en régressant). Dès avant la guerre de 40, certains jeunes le parlent très mal et le français a droit de cité aux Platanes.

Après la guerre, la prédominance du français devient indiscutable. Monsieur Lesage, instituteur arrivé au village en 1947, ne se souvient pas d'avoir eu à lutter contre l'utilisation du patois par ses élèves, ce qui ne signifie pas pour autant que tout héritage culturel a disparu. "On jurait en patois : le maître, qui comprenait pas, pouvait difficilement punir" (Eric Pelatan). Dans une rédaction, un élève écrit en patois francisé : "Pour faire le vin, on *esquiche* la *raque*." Pour faire le vin on presse le marc. Aucun enfant né après guerre n'est capable de tenir une conversation en patois. Plus aucun parent n'éprouve l'envie de transmettre la langue des ancêtres. "Le patois c'est

foutu”, il faut maîtriser le français si l’on veut faire “un vrai métier”. Quant aux grands-parents, avec leurs conceptions anciennes, ils passent pour des *rancounaires*, des ronchons, personne ne les écoute plus.

Certes, quelques survivances de patois sont encore aujourd’hui décelables chez les jeunes, mais que peut signifier *s’escaluder* pour celui qui, à l’image de ses copains de la ville, associe essentiellement le soleil au bronzage et à la mer et non à la souffrance du travailleur qui étouffe dans ses champs! Que peut signifier “j’en suis aux *canses*”, je fais les bouts de champs, pour quelqu’un qui n’a jamais labouré, *caouquer* pour celui qui n’a jamais vu dépiquer avec un cheval et un rouleau?

### **Tu arrangeras**

Lorsque les anciens que j’interroge se confient, c’est la culture occitane qui imprègne nos échanges. Mais il n’est pas rare, si je prends des notes, si je sors un magnétophone ou plus encore si le conjoint, en particulier la femme, est présent, que l’interlocuteur devienne moins loquace, il est tenté de rechercher les mots “convenables” en français de l’école ou de la télé. Parfois seuls le mot patois ou le terme francitan lui viennent à l’esprit : “c’est pas du français... il faudrait dire autrement... tu arrangeras”. Arranger!



## AU PLUS LE CAILLAOU EST GROS

(Les distractions de la jeunesse)

### C'était rare qu'ils aillent quèrre les gendarmes

S'il est un souvenir que les hommes aiment bien évoquer, c'est celui des soirées passées avec les amis, du temps de leur jeunesse. Le samedi, les jeunes ne peuvent comme aujourd'hui effectuer des "virées" en voiture pour se rendre au cinéma ou ailleurs. "Souvent, on décidait de faire réveillon. A l'époque il y avait beaucoup de *galines* (poules), et des poulaillers partout, alors on se servait." Il ne s'agit pas de voler mais d'*escumer*, de *raouber* ou encore de *chiper*. "Il y avait des *galines* en *pagaille*, ça s'y connaissait pas!" Il y avait des poules en quantité, ça ne se voyait pas! Enfin presque, car le lendemain tout le village est au courant : les femmes apprennent le méfait à la boulangerie, à l'épicerie ou à la sortie de la petite messe. Les hommes l'apprennent dès leur arrivée aux Platanes ou au café.

"Les gens gueulaient mais en général ça allait pas plus loin. C'était rare qu'ils aillent *quèrre* les gendarmes." Ce n'est pas dans les mentalités, de plus, ceux qui le font risquent de le payer cher. Ainsi Félix Imbert ne peut plus pénétrer au café sans que les jeunes poussent le cri du coq. "Il a fini par plus venir, pourtant, avant, il y était tous les soirs" (Robert Bancel).

Le réveillon n'est qu'un maillon d'un rituel qui commence par la capture d'un volatile ou d'un lapin. Comme l'opération présente quelques dangers, elle est source d'excitation. Parfois les jeunes en rajoutent, prenant plaisir à faire "gueuler" les poules qui s'envolent bruyamment dans tous les coins. Se moquer du malheureux propriétaire fait aussi parti du rituel. Un soir de réveillon, une fois consommé "le plus beau *gal* de Pélousset", les jeunes sortent dessiner sur un portail, en plein centre du village, un grand coq

avec un petit chapeau rond sur la tête, les bords retournés, comme celui de Pélousset. Et lorsque, le lendemain, ce dernier passe, tout penaud, on entend glousser : Cacaraca, cacaraca... Se gausser du désarroi de la victime et de l'incongruité des situations fait partie du jeu. A l'époque, les gens se contentent de dire : "Il faut bien que jeunesse se passe." La plupart en plaisantent même, en attendant d'être la victime à leur tour.

L'imagination des jeunes peut aller assez loin : "Un jour de réveillon, on s'est imaginé de plumer un coq sans le tuer. Le coq à moitié plumé a échappé et a sauté au milieu du feu. Sans pouvoir l'attraper!... On a fait une de ces *pantes* (ventrée) de rire!"

Des expéditions d'un autre genre sont également organisées. Au printemps, à la fin du jour ou à la nuit tombée, les jeunes partent en randonnée en direction des arbres fruitiers. Les cerisiers sont particulièrement recherchés. Les fruits sont consommés sur place, sans souci de modération. Là encore, les propriétaires gueulent, mais il est rare que l'affaire aille plus loin : les coupables ne sont pas identifiés tout de suite, et quand ils le sont, la colère est passée. Et puis, tout le monde a fait pareil dans sa jeunesse, "*chipper* des cerises" ce n'est pas voler! Seul interdit véritable : *escagasser* l'arbre en cassant des branches.

### Les tours de cave

"Souvent, le samedi, quand ça nous pétait, on allait chez un ou chez l'autre. On buvait de la cartagène, de la liqueur, on mangeait des grains", grains de raisins ou cerises conservés dans l'alcool (Robert Bancel). Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, les "équipes" de jeunes effectuent régulièrement des "tours de caves". Ceux-ci ont lieu le samedi ou le dimanche, parfois avant, ou éventuellement après un réveillon. "On allait chez les uns et les autres, à tour de rôle. Si on était douze, on passait les douze maisons. Certains avaient une bonne *davalade* (descente), au bout de la dixième maison ils étaient *bandés* et se *rébalaiant*", ils étaient saouls et se traînaient (mon père).

### Les couillonnades, le martélet

Les "couillonnades" des jeunes ont lieu essentiellement les soirs de réveillon, en pleine nuit. "De ce temps les gens ramassaient les *gavèls* (sarmets). Ils les mettaient en fagots et faisaient de grand tas : les *cavalets*." Les fagots sont rangés debout, serrés les uns contre les autres, sur plusieurs

niveaux. Celui de Bancel est énorme. “Un soir de réveillon on a *chipé* (pris) le wagonnet de Germain Clément et, entre tous, on a entrepris de le hisser sur le tas, les roues en l’air.” La liste des couillonades est longue. Henri Vassier, grand spécialiste en la matière, raconte qu’avec ses amis, il a peint en vert la chèvre de Maurice Marseille. Une autre fois, ils ont bouché avec des fagots la rue du Four.

Le grand classique du genre c’est le *martélet*. Le jeu consiste à accrocher à la porte de la victime un bout de fil de fer, ou une courte corde, terminé par un *caillaou* (pierre), un deuxième fil, très long, attaché à la pierre permet d’actionner le mécanisme à distance. En tirant puis relâchant le second fil “on peut faire *bomber* (taper) le *caillaou* contre la porte”. Le but est de réveiller les gens, généralement en pleine nuit. Le jeu est d’autant plus excitant que la victime “se met à *bader* (à gueuler) et, mieux encore, se lève et te *campèje* (poursuit) dans les rues du village en hurlant : Vous allez voir si je vous *agante* (attrape)!”

“ Au plus *la caillasse* (le caillou) est grosse, au plus tu fais du boucan. Si tu accroches un putain de *caillaou* on dirait que tu vas démolir la maison.” Les jeunes sont incités à accrocher une pierre plus grosse si la victime, refusant de coopérer, ne réagit pas. La probabilité de voir les gens se manifester est d’autant plus forte que, “en bombant, une grosse pierre *escagasse* (abîme) la porte”.

Le courage des exécutants s’exprime de manière inversement proportionnelle à la longueur du fil utilisé pour actionner le *martélet*. Le courage réside aussi dans le fait d’aller accrocher le *caillaou*, car “celui qui entend *bou-siguer* (trafiquer) à sa porte” peut se douter de quelque chose et se lever prestement. L’acte héroïque consiste à aller raccrocher la pierre si elle tombe : “Le type peut être *rescondu* (caché) derrière sa porte, et attendre le bon moment pour t’*aganter*.”

### Penja Marquet !

Vers 1930, des jeunes s’en prennent tous les samedis soirs à Marquet, un vieux garçon sans famille, ouvrier chez Pelatanas. “Ils arrêtaient pas de l’*atis-ser* (provoquer).” Marquet a un faible pour la boisson. “Il *s’empèguait* (s’enivrait) régulièrement. Il venait au café le samedi soir et repartait chez lui en *trantaillant* (titubant).” Les jeunes se moquent de lui en criant : “*Penja Marquet!*” Il penche, Marquet!



Malheureusement pour Marquet, ils n'en restent pas toujours là. Parfois l'envie leur prend d'aller chercher des *banastes* (corbeilles) hautes et cylindriques qui servent à l'épicier pour transporter les salades. "Pendant qu'un d'entre nous l'occupait, les autres lui passaient la *banaste* par-dessus et le coinçaient dedans."

Une fois, Marquet était ivre mort. "On l'a foutu dans une *bariote* (brouette) qu'on a vidée dans le poulailler de son patron. Le matin, quand il a *espéli*, il était *clafi* de merdes de *galines*", quand il a éclos, il était couvert de merdes de poule. "Personne trouvait à dire."

### Le passage au conseil

La nuit du "passage au conseil", tout est permis, ou presque. Les jeunes font la *gande*, ils parcourent le village en chantant, tapant aux portes, déménageant tout ce qui leur tombe sous la main. Celui qui, par mégarde, laisse quelque chose dehors, charrette ou pot de fleur, la retrouve dans les endroits les plus invraisemblables, "si deux familles étaient fâchées, tout ce qu'on trouvait chez un, on le mettait dans la cour de l'autre".

Passage au conseil et "virée" au bordel semblent intimement liés. Dans les années 30, les jeunes conscrits se rendent chez les putes. Ils y vont, non pas le jour du passage au conseil, où ils sont souvent "trop occupés et surtout trop *embugués* (imprègnés)", mais le lendemain ou dans les jours qui suivent. Si pour quelques-uns la fréquentation des putes n'est pas nouvelle, pour beaucoup c'est l'occasion de se faire dépuceler. La tradition n'est cependant pas aussi forte que ce que certains témoignages le donnent à penser. Si pour les jeunes conscrits des années 30 les putes semblent une étape obligée, il n'en est rien pour leurs aînés des années 1910-1920. Ces derniers ne dédaignent pas d'aller "chez les putes" mais bon nombre d'entre eux n'ont pas attendu cette occasion pour le faire : "De notre temps le passage au conseil avait lieu à dix-neuf ans, on allait pas *espérer* jusque-là."

### La fête de la jeunesse

Le 1<sup>er</sup> mai, c'est la fête de la jeunesse. L'idée d'une fête du travail n'apparaît que très tard, après la guerre de 40.

"La veille du 1<sup>er</sup> mai, ceux de la classe et tous leurs amis disaient : *anam plantar lo mai*, on va planter le mai. On se retrouvait sur le coup de dix heures du soir pour aller couper une *pivole* et la planter sur la place" (Marceau Blanc). Ils vont couper un peuplier qu'ils transportent jusque sur la

place du village. “Arrivés là, on la nettoyait, on coupait toutes les branches pour laisser qu’un plumet au bout, Puis, avec des cordes, on la plantait, souvent en bordure d’un mur pour pouvoir la fixer plus facilement” (Henri Bouet). “On prenait la *pivole* la plus haute qu’on trouvait.” L’arbre est porté sur *l’esquine* (le dos) ! “On te foutait un de ces *tibages*.” Mais plus l’arbre est long, plus le prestige sera grand.

Les garçons récupèrent les branches coupées et vont les accrocher à la porte ou à la fenêtre des jeunes filles. Henri Bouet se souvient qu’il avait choisi la plus belle branche pour Marguerite dont il était amoureux. Le matin Célestine, la mère de Marguerite, remarquant la branche, s’exclame : “*Aurai l’arribada de ma cabra*”, j’aurai la ration pour ma chèvre.

Durant leur périple nocturne, les garçons, munis de pinceaux et de lait de chaux, dessinent les lettres V L J, Vive La Jeunesse, sur la porte des filles. Au passage, ils barbouillent un peu partout dans le village.

“Le lendemain, le propriétaire chez qui le mai a été coupé *rouscaillait*”, rouspétait. Les jeunes ne s’en soucient pas. Ils se préoccupent plutôt du bal qu’ils organisent pour l’occasion.

### La fin d’une tradition

Une intense vie sociale rassemble les garçons d’alors. De nombreux rituels soudent les groupes, au moment de la préparation et de l’exécution, et à bien plus long terme, lors de l’évocation des souvenirs. Ces coutumes disparaissent dans les années 60, précisément à l’époque où l’on assiste à la fin de la société paysanne.

Les activités étaient menées essentiellement sur la base de la classe d’âge, magnifiée par le Passage au conseil. Pour désigner ceux qui passaient au conseil la même année, on disait d’ailleurs “ceux de la classe”, et entre eux les jeunes s’interpellaient en disant “salut, la classe”. Les activités actuelles se font désormais en petits groupes de copains, pas nécessairement du village d’ailleurs.

Désormais, le samedi soir, les jeunes, motorisés et munis d’argent, sortent “en boîte” les week-ends d’hiver, et fréquentent les fêtes votives tout au long de l’été. Auparavant, les jeunes passaient la plus grande partie de leur temps au village : “*Nos amusaviam come poviam*”, on s’amusait comme on pouvait.

# POURQUOI VOUS RESTEZ PLANTÉES LÀ!

(La fête, le bal)

## Les abats

“La fête était tenue par des jeunes, les *abats*” (Robert Bancel). Les *abats*, les abbés, sont des garçons de dix-sept ou dix-huit ans, ceux de la classe qui va passer au conseil dans l’année. On les reconnaît sur les photos, ils arborent une cocarde et tiennent une canne décorée de rubans. Les *abats* se font aider par les filles de leur classe et tous les jeunes qui le veulent. Le travail ne manque pas, il faut trouver un orchestre, organiser les courses de taureaux, dresser l’estrade pour les musiciens, couper du buis pour décorer, suspendre des lanternes vénitiennes. Ils organisent également des jeux comme la course à pied, le mât de cocagne ou les quilles.

## Tu veux danser ou venir à l’Église?

Tout le village se retrouve au bal. Toutefois, les filles catholiques, enrôlées dans les Enfants de Marie, ne doivent pas danser. Interdit contre lequel s’insurge Fernande Stobiac. “Tu veux danser ou venir à l’Église?” tonne le cure Boissière, un jour de confesse. “Si tu préfères danser, tu n’auras pas l’absolution.” Fernande a dix-sept ans, elle préfère danser.

La plupart des parents sont respectueux de la parole du curé, il n’est pas question que leurs filles dansent. Elles sont d’ailleurs surveillées de près par les sœurs, qui leur font l’école et le catéchisme, et vers qui l’information remonte sans délais.

Dans un village fondamentalement catholique, les garçons en sont réduits à danser avec les rares protestantes et filles de catholiques républicains, ou

encore les filles étrangères au village, venues pour un soir ou invitées dans une famille le temps de la fête. Certes les étrangères sont souvent catholiques elles-mêmes, mais dans les villages voisins les coutumes ne sont pas toujours aussi strictes. Et des filles qui ne dansent pas dans leur propre village s'autorisent à le faire au dehors.

### **Il aurait plutôt fait un caucaïre qu'un dançaire**

La fête dure trois ou quatre jours. Le bal commence l'après-midi, vers quatre heures, "en pleine *sourellade*", sous un fort soleil, ce qui n'empêche pas les hommes de rester en veste ou les filles de garder leurs bas, conformément aux usages. "On se *grasillait*", comme des saucisses sur un grill.

Après-souper, le bal reprend, pour se terminer à onze heures ou minuit. Les musiciens se couchent relativement tôt. Ils peuvent ainsi mener de pair une activité professionnelle.

Un musicien qui joue mal est un *estamaïre*, un rétameur, ou une *raspe*, une rape. Un danseur peut *trouiller* ou *caouquer*. *Trouiller* c'est avoir la grâce de celui qui foule les raisins, *caouquer*, le style du cheval qui tire un rouleau sur l'aire de dépiquage. On se moque un peu : "*Auriá puslèu fach un caucaïre qu'un dançaire*", il aurait plutôt fait un cheval pour dépiquer (Paul Pelatan).

### **Même si c'étaient des raspes**

"Pour la fête du village, chacun était *tibé* (tendu), souvent on étrennait des vêtements à cette occasion." Dans les années 50 encore, la fête du village représente un événement. "Le soir tout le monde se *ramasse* au bal", et la place est pleine de monde. "Avant il était difficile de se déplacer et on se contentait de ce qu'on avait. On *tréfoulissait* en attendant la fête. Quand elle arrivait, on était content. Même si l'orchestre c'était des *raspes*, on s'amusait quand même."

Au cours des années 60-70, des changements s'opèrent. Les jeunes portent fréquemment le jean de tous les jours, voire le short et les baskets. La fête n'est plus l'affaire d'une classe d'âge, le prix des orchestres en vogue devient tel que l'organisation se transforme en une véritable entreprise financière chapeautée par des adultes. Et la fête n'est plus la fête "du" village ! Les danses, essentiellement modernes, excluent les adultes. Avec les sonos d'aujourd'hui, "on se fait *ensourder*". De nombreux adultes restent chez eux. Quant aux jeunes, si l'orchestre ne leur plaît pas, ils prennent leurs mobylettes ou leurs automobiles et partent ailleurs.



## Le pastaga

Durant les fêtes d'ancien temps, les repas sont bien arrosés, mais il ne convient pas de se montrer au bal en état d'ébriété. "Si ça se reproduisait on disait : *es un ivronha!*", c'est un ivrogne (Marceau Blanc). D'ailleurs, les jeunes n'effectuent pas de tours de cave au moment de la fête, et ils ne consomment pas beaucoup d'alcool au café.

Le changement s'opère dans les années 50, époque où s'instaure le culte du *pastaga!* De nombreux garçons d'alors passent une grande partie de la fête à *chimer*, tournée après tournée.

Aujourd'hui le culte du pastis demeure. Les jeunes du villages son unanimes : "Il y a pas de fête sans pastis." Cette affirmation recouvre deux idées : hors l'état d'ébriété il n'y a pas d'amusement possible, le budget d'une fête ne peut s'équilibrer que par l'apport des recettes associées à la vente du pastis. "Quand les jeunes arrivent dans une fête, ils demandent d'abord s'il y a du pastis. S'il y en a pas, ils disent : puisque c'est comme ça, on s'en va" (Laurent Stobiac).

Les anciens ne sont pas tendres à l'égard des jeunes qui passent la fête à boire du pastis : "Pendant la fête, tu vois des *moulons* de jeunes, *aconassis*, *tanqués* au comptoir", des tas de jeunes, abrutis, coincés au comptoir. "*Aquò me vira li sangs*", ça me tourne les sangs. Pourtant, si critiques, à l'égard des pratiques actuelles de la jeunesse, ils ne consommaient pas moins d'alcool au cours de leurs réveillons et tours de caves hebdomadaires mais, à l'occasion des fêtes, ils *festégeaient!*

# LES BUÒUS

(Les taureaux)

## Le rond

“Chez nous il y a pas de fêtes sans *buòus*.” *Buòu* (taureau) est un des termes occitans qui s’est le mieux maintenu dans le langage courant.

Les courses se déroulent sur les aires ou sur la place. Dans ce cas, la construction du *bouvaou* (toril) est simplifiée par l’utilisation de l’étroite rue du Four, les *abats* ont d’ailleurs ménagé des trous dans les murs des bâtiments voisins, château et mairie, et il suffit d’y “enfiler” des barres.

Le “rond”, c’est-à-dire l’arène, est réalisé le matin de la course avec des charrettes serrées les unes derrière les autres. “Les espaces vides sont *tapés* (bouchés) avec des planches et des ridelles que chacun apporte en menant sa charrette” (mon père). Ce travail n’incombe pas aux *abats*, il est pris en charge par les paysans eux-mêmes. Cette coutume ne doit pas être interprétée comme une expression de solidarité. En prenant la responsabilité du rond, les paysans ont toute latitude pour placer où ils le désirent la charrette où s’installeront famille et invités. Les premiers arrivés choisissent leur emplacement vers le milieu du rond. D’autres endroits tels les angles sont moins recherchés. Du coup il n’est pas rare que plusieurs côtés soient entrepris en même temps. “On se rejoignait comme on pouvait!”

Les termes angles, côtés, milieu du rond, peuvent paraître étranges. En réalité le rond est de forme rectangulaire!

La quête des meilleures places n’est pas impérative. Certains désirent avant tout s’installer à côté d’amis, d’autres cherchent à éviter la proximité de *facharèls*, ceux qui se fâchent pour un oui, pour un non.

Tout le village ou presque assiste aux courses de *buòus*. “C’était une des rares attractions de l’année.”

Les familles des ouvriers agricoles ont leur place sur la charrette du patron. Mais il n’existe pas de règle stricte et chacun peut toujours s’installer sur n’importe quelle charrette, il doit simplement prendre la précaution de ne pas utiliser les chaises ou les bancs du propriétaire.

Les règles d’hospitalité imposent de laisser une place aux *estrangers*, étrangers au village. “S’il le fallait on *s’esquichait!*” (Lucie). On se serrait.

### Les beca-grums

“Les courses de *buòus* étaient gratuites. Pour les financer et pour payer l’orchestre, les *abats* faisaient le tour du village. Chacun donnait ce qu’il voulait” (Robert Bancel). En général une seule course a lieu, le dimanche, toutefois, s’il reste de l’argent en caisse, une autre peut être organisée le lendemain.

Au sens strict *buòu* signifie bœuf. En effet, la plupart des mâles proposés par les manadiers sont castrés. Toutefois, dans la réalité, course de *buòus* peut aussi bien signifier course de vaches. D’ailleurs, “les *abats* commandaient généralement au manadier une course avec quatre *buòus* et deux vaches”.

Les bêtes courent cornes nues et portent une cocarde pour tout attribut. Les primes montent jusqu’à cinq, voire dix francs, à une époque où un ouvrier agricole gagne environ treize francs par jour. Deux ou trois raseteurs participent à la course. On les appelle les *beca-grums*, becque-grains, ramasse-miettes. “C’était pas la fleur qui faisait ça, mais souvent des *noïs*”, des gitans.

L’observation des photos de l’époque peut semer la confusion : sur la piste se déploie parfois une profusion de tenues blanches, laissant penser que Montpezat possède une arène de première catégorie fréquentée par de nombreux raseteurs. Il s’agit en fait de garçons ou d’hommes du village ou des environs, en tenue “du dimanche” : pantalon blanc et chemise blanche. Ayant “*tombé* la veste”, ils ont tout à fait l’allure de raseteurs d’aujourd’hui. Les quelques hommes vêtus d’un pantalon sombre et que l’on pourrait prendre pour des villageois s’amusant à raser sont en réalité les raseteurs. Ces derniers portent un pantalon bleu, semblable à celui des paysans au travail. Un détail ne trompe pas : la plupart des hommes en tenue blanche sont coiffés d’un canotier, coiffure alors à la mode, les vrais raseteurs, eux, portent une casquette, bleue ou blanche.

## Ils s'approchent pas trop des buòus

Tout le monde peut raseter, à condition de “pas avoir la pète”. Quelques jeunes du village s’y risquent. “Ils passaient pour s’amuser et cherchaient généralement pas à enlever la cocarde.” Ils ne sont d’ailleurs pas munis de crochet.

“En piste chacun faisait ce qu’il voulait, même si des raseteurs étaient engagés” (Robert Bancel). On voit parfois un homme d’un village voisin, dont la spécialité est “de tenir devant lui une *saque* (un sac) remplie de paille” ; son numéro consiste à tenir le choc lorsque la bête *bourre*, charge. Certains font la même chose en s’abritant derrière un ballot de paille. D’autres avancent vers le taureau en roulant un demi-muid vide. Lorsque le *buòu* charge, ils doivent faire pivoter le tonneau “pour que la bête risque pas de se *débaner*”, de se casser une *bane*, une corne. Les *abats* peuvent également mettre une *pastière* vide au milieu de la piste, les jeunes sautent dedans à l’approche du taureau.

La plupart des hommes du village, jeunes ou vieux, ne s’approchent pas trop des *buòus*, “ils craignent de se faire *enréguer*”, de se faire poursuivre. Mais ils ne restent pas assis sur la charrette pour autant, ils se tiennent en bordure du rond. C’est le minimum que doivent accomplir les garçons s’ils ne veulent pas être considérés comme des “péteux” (pétochards). Bien entendu ils se mettent en sécurité, à bonne hauteur, dès que le *buòu* arrive, “quitte à *davalier* (descendre) dès qu’il est passé”.

## Le buòu à la corde

Une fois par an, à l’époque de la fête ou *après vendanges* (après les vendanges), un comité achète à un manadier un *buòu* pour le faire courir à la corde. “Le *buòu* est *embarré* (enfermé) dans une remise.” Les jeunes le font courir dans les rues du village deux fois par jour, le matin vers onze heures et le soir avant souper. “Pour pas qu’il *s’escape* (s’échappe)”, on lui attachait une longue corde attachée à la base des cornes. Les jeunes poursuivent le *buòu*, les plus courageux le rasètent lorsqu’il s’arrête sur la place ou sur un espace approprié.

Les gens se pressent aux fenêtres, sur les balcons, les murs de clôtures, les escaliers. Beaucoup descendent dans la rue, même quelques filles, des enfants et des *papets*, ceux qui ont la *fè di buòus*, la foi.

L’animation est au rendez-vous même si le *buòu* n’est pas en vue, car il peut surgir à tout moment. Sur les balcons les discussions vont bon train :



“Regarde le *papet* où il est! Toujours au plus épais! Si le *buòu* arrive il pourra pas se lever de devant!” “Te *carcine* (t’inquiète) pas pour lui, il est plus *escarabillé* (dégourdi) que toi.” “Regarde-moi cette *flamberge*, tu crois pas qu’elle ferait mieux de rester dans la cour!” Une *flamberge* est une femme qui se laisse aller, qui ne tient pas correctement son intérieur.

Dès que le *buòu* arrive, on s’accroche à un mur, on se précipite derrière un arbre, on *engouli* un portail ou la porte d’une maison. Les derniers à rentrer expriment d’autant plus leur courage, ou leur distraction, qu’ils risquent de trouver l’accès *barré* (fermé) par les personnes qui, à l’intérieur, veulent rester à l’abri. Ceux qui tiennent la corde ne manifestent pas un empressement particulier à retenir l’animal, “pour eux, c’est une bonne occasion de rigolade”.

Il arrive fréquemment que les jeunes fassent entrer le taureau dans une cour ou une remise, ils l’ont même fait rentrer dans le jardin du presbytère ou fait grimper au premier étage, dans la salle du café. “Pour pas être emmerdés, tu as des gens qui *peilaient* leurs portes et *tanquaient* leurs portails”, fermaient leurs portes à clé et coinçaient leurs portails.

### **Au bout de deux semaines, il se réballe**

Divers jeux sont improvisés dès le moment où le taureau manifeste des signes de fatigue. “Il nous arrivait de mettre un harnais et un collier au *buòu* et de l’atteler à une charrette” (Robert Bancel). “Il arrivait que les jeunes *arrapent* (attrapent) le *buòu* et qu’un d’entre eux lui monte sur l’*esquine*.” Celui qui grimpe sur le dos a peu de probabilité de se faire *embaner*, il risque plutôt de se rompre les os en tombant. Les jeunes installent parfois sur l’*esquine* du *buòu* quelqu’un qui n’en a pas envie, il en est généralement quitte pour la peur. Cela est encore arrivé à une pauvre fille, vers 1960.

Le *buòu* s’épuise peu à peu. Au bout de deux semaines, il se *réballe* (traîne), même si on le fait sortir moins souvent et moins longtemps. Il ne reste plus qu’à le tuer.

Tous ceux qui ont cotisé pour l’achat du *buòu*, pour le moins toutes les familles du village comportant un garçon ou un homme relativement jeune, ont droit à une part de viande. Moyennant le paiement d’un complément, on peut également participer au banquet dit Banquet du taureau ou Banquet de la vache, selon les cas. Les jeunes garçons et les hommes s’y retrouvent très nombreux.

## CINQUIÈME PARTIE

# ELLES ÉTAIENT LÀ POUR ESCOURNIFLER (LES CATHOLIQUES)



## NOUS VOULONS DIEU

(L'importance du catholicisme au début du siècle)

### **Ouvrez, au nom de la loi ouvrez !**

Le début du siècle est marqué par des querelles religieuses. Les Inventaires débutent en février 1906. Cet événement demeure présent à l'esprit de tous les anciens qui, pourtant, ne l'ont pas vécu pour la plupart. Il a été si souvent commenté dans les familles que beaucoup l'évoquent avec une grande implication et donnent de nombreuses précisions. Il faut dire que "ça a bardé au village".

Avant le jour prévu pour les Inventaires, les catholiques, méfiants, décident de vider l'église de l'essentiel des objets du culte et de bloquer la porte de l'intérieur. Le prêtre n'y célèbre plus que quelques cérémonies, les obsèques en particulier ; à cette occasion les fidèles passent par le presbytère. Diverses familles cachent chez elles chandeliers, statues et autres objets du culte. Le Saint Sacrement est transporté au Château où la messe est célébrée désormais.

Lorsque l'employé chargé de dresser l'inventaire arrive, accompagné de gendarmes, il trouve les portes closes et s'en retourne. Pour pénétrer dans l'église, les représentants de l'Etat doivent employer la force. Les soldats sont très nombreux : trente, cinquante, peut-être plus. "Il y en avait *de partout*. Quelques-uns, les chefs, étaient à cheval. Ils ont bloqué la rue principale pour que ceux des Aires (les quartiers hauts) puissent pas venir jusqu'à l'église", raconte Henri Bouet, né en 1900. Beaucoup de monde se trouve déjà rassemblé sur la place, devant l'église ; des hommes, des femmes, des enfants, qui conspuent la troupe, chantent des cantiques. "Des soldats pleuraient".



Marguerite Cantier, née en 1890, s'en souvenait encore à la fin de sa vie lorsque, recroquevillée dans son fauteuil, les yeux illuminés par la ferveur, elle m'a chanté les premières paroles d'un des cantiques :

Nous voulons Dieu,  
C'est notre maître,  
Nous voulons Dieu,  
C'est notre Roi...

“Je vois encore Célestine Trintignan accrochée à la bride d'un cheval”, racontait fréquemment Emma Maurin, qui, comme d'autres protestantes, assistait à l'événement. Le cavalier dégage son cheval qui fait un écart et la renverse. Pelatanas, furieux, tire le cavalier par la jambe et le jette à terre.

“J'entends encore les sommations du chef d'escadron : Ouvrez, au nom de la loi, ouvrez!” (Fernande Stobiac).

Les fidèles enfermés dans l'église refusent d'obtempérer. Devant leur résistance, ordre est donné aux soldats d'enfoncer la porte.

### On tapissait avec des draps blancs

Dans beaucoup de villages les processions sont interdites par des municipalités anticléricales. “Dans le coin on trouvait des processions de la Fête-Dieu qu'à Fons et Montpezat”, villages foncièrement catholiques. Les plus célèbres se déroulent pour la Fête-Dieu. A cette occasion, au village, plusieurs reposoirs sont édifiés. Les fidèles s'y rendent en cortège après les vêpres.

Les rues empruntées par la procession sont décorées. “On tapissait avec des draps blancs. Nous mettions nos plus beaux draps ; moi, j'y piquais des roses” (Marie Robert). Chaque famille “tapisse” devant sa maison lorsque celle-ci se trouve sur le trajet de la procession. Le long des rues, les catholiques déposent également des branches de *réparières* (asperges sauvages) coupées dans la garenne ou encore du buis ou du genêt.

C'est une grande fête. Ce jour-là, exceptionnellement, les filles se font friser les cheveux ; la veille, les cheveux sont mouillés avec de l'eau sucrée puis enroulés sur des papillotes de papier journal. La procession part de l'église, et effectue un trajet dans le village qui la conduit aux différents reposoirs. “A chaque station, au moment où le curé présentait le Saint-Sacrement, l'enfant de chœur sonnait la clochette et les petits *escampaient* (jetaient) des pétales de fleurs qu'ils avaient dans une corbeille pendue à leur cou. Alors, des jeunes qui se tenaient *rescondus* (cachés) tiraient des coups de

fusil en l'air. Ils s'amusaient bien, mais parfois des *péquélets* (petits enfants), effrayés par le bruit, bramaient" (Lucie).

Dans l'ordre de la procession, viennent en tête trois enfants de chœur, celui du milieu portant la croix. Les autres, de chaque côté, mènent une file. Les jeunes enfants les suivent, puis les aspirantes, fillettes de l'école libre qui n'ont pas encore fait leur communion. L'une d'entre elles tient une petite bannière de Jeanne d'Arc. Puis, portant la bannière de la Vierge, viennent leurs aînées, les Enfants de Marie. Celles qui ont fait leur communion dans l'année revêtent leur robe de communicante, les autres se couvrent simplement de leur voile. Derrière marchent les femmes. En fin de cortège se trouvent les hommes, quatre d'entre eux portant le dais sous lequel avance le prêtre tenant le Saint Sacrement, escorté de deux enfants de chœur munis de lanternes. Un membre de la société de Secours mutuel porte son drapeau, à l'effigie de Jeanne d'Arc. Un autre homme porte la bannière du Sacré-Cœur. Puis arrivent les autres enfants de chœur, le curé de la paroisse et les curés des *pays* alentours.

## ON SE RÉGALAIT, ON ÉTAIT HEUREUX

(La religion lors des fêtes et dans la vie quotidienne)

### C'était à qui aurait le plus beau reposoir

La Fête-Dieu est l'occasion d'une intense mobilisation de la population. "Entre les quartiers, c'était un peu à celui qui aurait le plus beau reposoir." Chacun apporte ce qu'il a de plus beau, tapis, prie-Dieu, candélabre. "On se mettait à la construction du reposoir de suite après dîner. On se dépêchait de manger." Il n'y a pas de limite d'âge. "Je me souviens de ces vieilles qui en pleine *soureillade* (au plus fort du soleil) allaient dans la garenne couper des branches de buis pour les mettre le long des murs", dit ma tante Lucie en évoquant Isabelle Bouet et Célestine Trintignan.

L'affluence est considérable. Pratiquement tous les catholiques, donc la plupart des habitants du village, y participent, "même ceux qui, parfois, manquaient la messe". Beaucoup invitent la famille. Chez Milou et Rosa Persin, par exemple, viennent Agnès et Léon Trouillas, de Sommières; Tirsia et "Marie de Trintou", de Combas, vont chez Nourrit; les Tempiers, de Moulézan, chez Rouvière... Plusieurs cartes postales témoignent de l'importance et de la magnificence de cette fête.

### On promenait les reliques dans le village

Si la procession de la Fête-Dieu est la plus prestigieuse, elle est loin d'être la seule occasion de grand rassemblement. Pour glorifier saint Sébastien, patron de la paroisse, a lieu une grande procession. "On promenait ses reliques dans le village en chantant : Célébrons, de saint Sébastien, le glorieux martyr." Procession également pour le 15 août; à cette occasion les fidèles "promènent" la Vierge, dont la statue est portée par les Enfants de Marie.

Les grandes fêtes, souvent somptueuses, les processions, représentent des moments privilégiés. “On se régalaît, on était heureux” (Janette). Les anciens évoquent avec émotion les messes chantées. “C’était impressionnant, surtout pour les grandes fêtes. Les gens y croyaient. Quand ils chantaient, ils chantaient de tout leur cœur” (Magdeleine Compan). “Le curé Astruc aimait surtout chanter, il démarrait avec sa voix qui faisait trembler l’Eglise, puis le cœur des hommes et celui des femmes se répondaient. Pour Noël, il organisait des messes à cinq voix.”

Plaisir multiplié lors des grands rassemblements de toutes les paroisses du coin, à l’occasion des pèlerinages à Notre-Dame de Prime-Combe.

### Les enfantets

La religion donne un rôle à chacun : enfants de chœur, marguiliers, sacristines, choristes, catéchistes. Le son de la cloche rythme la vie du croyant, de l’angélus du matin à celui du soir.

Dès son plus jeune âge, l’enfant est associé à la fête. Lors de la Fête-Dieu, c’est lui qui jette des pétales de fleurs sur les reposoirs. A sa première communion, chaque communiant est accompagné, pas à pas, par un *enfantet*, vêtu d’une aube blanche et muni d’ailes, qui symbolise l’ange gardien. A l’occasion des mariages, un *péquélet* tient la *couette* (queue) de la mariée.

Le jour de la fête des Rameaux, “les enfants qui ont la chance d’avoir des rameaux garnis *tréfoullissent* : à la fin de la cérémonie ils vont pouvoir *se barder*”, s’en mettre plein la panse. Les autres enfants sont contents aussi car les parents “donnaient quatre sous pour acheter un œuf en chocolat ou d’autres *lipétiges*”.

### Lo premier sona

Plus tard, au moment de sa première communion, l’enfant reçoit, en plus des cadeaux traditionnels, missel ou chapelet, des cadeaux profanes, sa première montre, ses premiers boutons de manchette, sa première chaîne. Le garçon revêt souvent pour la première fois un costume, la fille est habillée en mariée, elle rêve au jour de ses noces.

Les enfants deviennent naturellement enfants de chœur, rôle investi de multiples responsabilités, service de la messe, organisation des cérémonies. Source de prestige : faire la quête à la grand messe, porter la croix ou l’encensoir lors des processions.



Les Rogations se déroulent durant les trois jours précédant l'Ascension "pour attirer sur les champs la bénédiction du Ciel". Chaque jour, de bon matin, le curé et les paroissiens se dirigent en procession vers l'une des trois croix dressées aux environs du village. De retour au village les enfants se préparent pour aller à l'école. Pour eux, aller en procession au petit jour, "c'était une fête, même si parfois ça faisait tirer pour se lever matin".

Un des meilleurs souvenirs est celui du Jeudi Saint, jour où les cloches sont condamnées : "Pour annoncer la messe on faisait trois fois le tour du village avec des claquettes et des crécelles. A chaque tour on se régalait de faire du bruit et de crier : *Lo premier sona*, puis *Lo segond sona*, et enfin *Lo darnier sona*."

Un autre souvenir reste gravé dans les mémoires, celui des soirs de la Sainte-Jeanne-d'Arc. "Beaucoup de catholiques dressaient un petit autel dans une de leurs fenêtres" (Lucie). Ils disposent des bougies et ajoutent parfois des oriflammes ou des lanternes vénitiennes. "Le soir venu, on illuminait le village : chacun allumait ses bougies et ses lanternes. C'était saisissant parce qu'à l'époque le village était obscur comme la *pègue*", sombre comme la poix. "Les gens faisaient le tour du village pour voir les fenêtres d'un ou de l'autre." Pour les jeunes, cette sortie nocturne est une occasion exceptionnelle de s'amuser : "Les garçons faisaient péter des bombes" et surtout "même les filles les plus tenues avaient la permission de sortir".

## Il fallait faire manger les hommes

Cette intense sociabilité s'inscrit dans une société paysanne. Les processions de rogations ou d'autres cérémonies, comme les cendres, se déroulent de bon matin, "pour qu'ensuite les hommes aient le temps de faire leur *batude*", leur journée de travail (Marie Robert). De même, le Samedi Saint, jour de confesse pour les hommes, les derniers confessés rentrent chez eux très tard non parce qu'ils s'étendent sur leurs péchés accumulés depuis la date, parfois lointaine, de leur dernière confession, mais parce qu'il est inconcevable d'aller à confesse avant d'avoir fait sa *batude*. Dans le cadre de l'Adoration perpétuelle, une fois par an, la tradition veut que, tout au long de la journée, une ou plusieurs personnes demeurent en adoration face au Saint Sacrement. Un relais s'effectue, assez mal toutefois à l'heure du repas : "Il fallait faire manger les hommes."

La pratique religieuse s'inscrit aussi dans un contexte de contrôle social. Il est d'usage que les hommes communient au moins une fois l'an, le

dimanche de Pâques, lors de la messe du matin qui leur est réservée. “Beaucoup voulaient pas que les femmes les voient, mais il arrivait que deux ou trois d’entre elles trouvent moyen d’assister à la cérémonie, disant qu’elles devaient préparer la *biace* (le repas), qu’elles se trouveraient occupées à l’heure de la grand-messe. En fait elles étaient là pour *escournifler*”, pour mettre leur nez (Lucie). Autre exemple, le jour des morts, au lendemain de Toussaint, “les familles, surtout les femmes, prenaient un moment pour aller au cimetière se recueillir sur la tombe de leur morts”. Nombre d’entre elles font ensuite le tour du cimetière pour se recueillir sur la tombe de familles parentes ou sur celles d’amis défunts. Mais, “*tanben* elles aimaient bien d’aller faire un *espinchoun* sur les tombes des autres, pour voir comment elles étaient tenues”.

## C'EST LE PLUS COUILLON QUI PORTE LA BANNIÈRE

(Croyances magiques, déclin de la religion,  
fin des rituels anciens)

### Sainte Marthe, sainte Hélène, sainte Marie-Madeleine, priez pour nous

Le jour des Rameaux, les participants se munissent d'une branche de laurier ou parfois de buis ou d'olivier. "Au retour de la cérémonie, les gens accrochaient quelques brins du rameau béni dans la maison, pour la protéger de tout mal. Certains en déposaient un brin sur la tombe de famille" (Lucie). "Mon mari oubliait jamais de mettre une branchette de rameau béni dans sa caisse quand il allait greffer" (Marie Roque). Et surtout la plupart des familles de paysans en portaient quelques feuilles dans leurs vignes. "*Volètz pas qu'agan de bòni recòltas a Monpezat, pòrtan totjorn un laurier benit dins chasca vinha!*", s'exclame un jour un habitant d'un village voisin. Vous voulez pas qu'ils aient de bonnes récoltes à Montpezat, ils portent toujours un laurier béni dans chacune de leurs vignes!

"Chaque famille tenait à faire bénir une ou deux chandelles." Le 2 février, jour de la Chandeleur, le prêtre bénit les *candèlas*. Si aucun membre de la famille ne peut se rendre à la cérémonie, des voisins ou des amis sont chargés de la représenter. Les cierges sont allumés lors de la veillée d'une personne "bien fatiguée" ou d'un mort. Certains les allument pour demander la protection divine lorsqu'un danger menace. "Sainte Marthe, sainte Hélène, sainte Marie-Madeleine, priez pour nous. Faites que la foudre ne tombe pas sur nous", implore-t-on les jours de gros orage, lorsqu'il *trone* (tonne) et que les éclairs parcourent le ciel. D'autres, comme ma grand-mère Julia, allument un cierge béni et prient.

## Bouteillette et bouteillasse

Nombre de gens conservent des images saintes dans leur maison. Ils portent sur eux des médailles destinées à les protéger, par exemple celle de la Vierge miraculeuse qui préserve des accidents. Ces médailles sont rapportées de Lourdes ou d'autres lieux de pèlerinages, et offertes aux proches. Certains font boire de l'eau de Lourdes aux malades, dans l'espoir de faciliter leur guérison.

Le Samedi Saint se déroule une longue cérémonie au cours de laquelle est accompli le rituel de la bénédiction de l'eau destinée aux baptêmes et à l'alimentation des bénitiers. A l'issue de la cérémonie, chaque famille remplit une *bouteillette* pour son usage personnel. Lors du décès d'un des membres de la famille, l'eau est versée dans un récipient où chacun, au moment de la visite, trempe un brin de laurier afin d'asperger le corps ou le cercueil. Certains sont gros consommateurs, ils versent même de l'eau bénite dans leur maison. "Tu l'as vue, avec sa *bouteillasse*, si tout le monde faisait pareil il y aurait pas assez d'eau bénite pour tout le monde."

Ceux qui font construire une maison demandent au curé de la bénir, une fois les travaux terminés. La tradition exige également qu'une croix soit tracée au pinceau au-dessus de la porte d'entrée quand on "blanchit" à la chaux une ou plusieurs pièces de la maison. Certains catholiques, surtout les femmes, se signent chaque fois qu'ils passent devant l'une des croix du village. La plupart des gens, les hommes comme les femmes, tracent une croix sur le pain avant de l'entamer. Jérémie Bessac, sur la demande de la mairie, avait dû démonter la croix qui anciennement trônait au milieu de la place. "Que Jérémie ait démolit la croix tourmentait Zoé, sa femme, qui craignait que ça lui porte malheur" (Lucie).

## L'ange-gardien te protège

Henri Bouet, dans sa jeunesse, "s'oublie" souvent le matin. "Mon sommeil était si profond que j'entendais pas la sonnerie du réveil. Un prêtre m'a conseillé de dire trois Notre Père et trois Je vous salue aux Ames du Purgatoire, avant de m'endormir, les fois où je voulais me réveiller. Depuis j'ai même plus besoin de mettre le réveil, même si je dois me lever à trois heures."

"L'ange-gardien te protège et t'empêche de mal faire." Sur les images religieuses, il figure aux côtés de la personne protégée, sous la forme d'un



ange. Mes tantes l'invoquent, ainsi que saint Joseph, Marie et d'autres saints, dans leur prière du soir. "Ange gardien, éclairez-moi de vos lumières, réglez mes actions et défendez-moi contre les ennemis de mon salut." Marie Robert aime bien se recommander à saint Joseph, comme sa mère, avant elle, le faisait en l'appelant son intendant. Celui qui a perdu quelque chose invoque saint Antoine, sur un mode chanté-parlé : "Saint Antoine de Padoue, vous qui faites trouver tout, faites-moi trouver ce que je cherche, et je vous donnerai dix sous." Tarif fonction de l'enjeu, de la générosité du donateur, et qui évolue selon le coût de la vie.

La pratique religieuse donne la certitude d'accéder au Paradis, après un séjour plus ou moins long au Purgatoire, du moins pour celui qui se repent de ses mauvaises actions et s'efforce de faire le bien. Afin d'améliorer ses chances de salut, ou celles d'autrui, chacun peut gagner des indulgences par la confession, la communion, les pèlerinages, parfois même en récitant des prières pour les morts ou pour le Souverain Pontife, ou en faisant dire des messes spéciales. "Le jour des morts chaque visite au cimetière au cours de laquelle on disait cinq Pater et cinq Ave valait une indulgence plénière applicable aux morts de la famille" (Lucie).

## Vai plan

Certes tous les paroissiens ne vivent pas la religion de la même manière. La croyance en l'efficacité de certains rituels n'est pas partagée par tous. Quelques-uns, des hommes la plupart, sont convaincus que la foudre, comme la grêle, tombe là où elle doit tomber, et que les prières n'y peuvent rien. Et si toutes les familles reviennent des Rameaux avec une branche de laurier bénit, il arrive que certaines ménagères, comme Marguerite Stobiac, en utilisent les feuilles pour assaisonner le lapin en civet. Aux yeux des fidèles profondément attachés aux rituels, une telle pratique confine au sacrilège. Alors que je demandais si tout le monde disait sa prière quotidienne, quelqu'un m'a répondu : "*Vai plan!*" Doucement.

Certains se rendent aux cérémonies sous la pression familiale, notamment celle des femmes, représentantes de l'ordre moral, mais aussi "pour faire *comme le monde*", pour ne pas être remarqués ou encore "parce qu'il y avait pas plus à faire". Cela ne signifie pas qu'ils ne croient pas en Dieu. Ils peuvent même tenir très fort à "faire leurs Pâques" et à respecter scrupuleusement l'abstinence le vendredi ou être convaincus qu'ils se damneraient s'ils entraient à l'église sans se signer. Ils peuvent considérer comme absolument

nécessaire de porter un brin de laurier bénit dans chacune de leur vigne. Sept ou huit hommes seulement, baptisés catholiques, ne mettent jamais leurs pieds à l'Eglise, tous des républicains convaincus. Seulement deux d'entre eux ont refusé le prêtre au moment de mourir. "On sait jamais." Il faut aussi tenir compte de la pression des familles. A l'époque, "ne pas être enterré à l'Eglise" constitue un profond déshonneur pour la famille, et un péché très grave conduisant à coup sûr en enfer. C'est pourquoi, à leur mort, les deux réfractaires se sont vu imposer par les familles un minimum de cérémonial religieux, "pour pas qu'ils soient enterrés comme des bêtes".

### **Il ramassait tout le village**

Vers 1924, peu avant que le curé Barral, malade, ne quitte le village, le curé Astruc, qui exerce alors à Crespian et vient de temps à autre lui rendre visite, déclare : "Si je deviens curé de la paroisse, je donnerai mon salon pour qu'on puisse agrandir l'église" (Lucie). Étant donné la disposition des lieux, cela semble assez irréaliste. L'anecdote montre néanmoins l'importance de l'affluence aux offices, supérieure même à la capacité d'accueil de l'église, en tout cas lors des grandes fêtes. "Ces jours-là, il fallait s'esquicher, ceux qui venaient pas se comptaient sur les doigts de la main" (Lucie).

"Aujourd'hui y a plus *dégun* à l'Eglise." Le vaste édifice est pratiquement désert, excepté lors de cérémonies exceptionnelles comme les mariages ou les enterrements, qui drainent une assistance de non-pratiquants et souvent même de non-catholiques. Le grand déclin date des années 60. A cette époque, le dimanche matin, les garçons sont de plus en plus nombreux à se rendre au café plutôt qu'à la messe : "D'entendre le curé, d'écouter chanter les vieilles, on en avait un *sadou*." Dès la fin de cette décennie, l'assistance à la messe du dimanche devient très clairsemée. On trouve de moins en moins d'enfants de chœur et il arrive fréquemment que le curé célèbre seul la messe. Les processions subissent également une baisse d'affluence, elles finissent par disparaître, la dernière, celle de la Fête-Dieu, cesse en 1965, faute d'une assistance suffisante. Seules quelques *trafiches*, gros clous plantés dans les murs, auxquelles on accrochaient les draps, subsistent aujourd'hui.

### **C'étaient toujours les mêmes**

Bien avant cette époque déjà, diverses pratiques cessent et certaines institutions disparaissent. Ainsi de la coutume de tracer au pinceau une croix au-dessus de la porte d'entrée des maisons. Sur une photographie datant de

1906, aucune croix n'est visible sur les façades des maisons du quartier des Platanes, alors que tous les habitants sont très pratiquants. Les illuminations à l'occasion de la fête de Jeanne d'Arc cessent vers la fin des années 20. "Ancien temps, c'est un grand honneur de porter le dais. Pour les processions, c'étaient ceux qui portaient le dais qui se trouvaient les plus près du Sacré-Cœur" (Marie Robert). Du temps de mon père, vers 1935-38, les jeunes gens ne se battent pas pour porter le dais ou une quelconque bannière à l'occasion des processions. C'est plutôt une corvée pour eux, et ils accusent le coup quand Adeline, le nouveau garde-champêtre, déclare : "Dans mon pays, c'est le plus couillon qui porte la bannière." Déjà, "un peu avant 1945, plus aucune fille voulait être sacristine" (Aimée Mazan), et le reposoir dressé sur la place, jadis si impressionnant, "devient franchement *aganit*", rabougri. Seules quelques personnes "dévouées" s'occupent de l'église. Depuis 1945-46, il n'y a plus de sacristain pour sonner les cloches, cette tâche fait désormais partie des attributions du curé. L'école des sœurs ferme ses portes en 1945, sans que la population se mobilise pour son maintien, au point que personne ne semble avoir gardé de souvenirs précis de cet événement.

### Le curé Astruc

Certains catholiques du village considèrent que le curé Astruc, curé de la paroisse de 1926 à 1950, porte une lourde responsabilité dans cette *réca-gade*.

Marius Bouet fait partie de ceux-là. Il est adjoint au maire et a le verbe haut. Lorsque le curé Astruc arrive au village, Marius tient l'harmonium des tribunes, dirige le chœur des hommes et entonne les principaux morceaux. "C'était un grand gouvernant et le curé avait guère son mot à dire" (Lucie). Astruc manifeste vite son irritation. Le chant est sa passion, aussi veut-il reléguer Marius Bouet dans un rôle secondaire. Une lutte s'engage, par harmonium interposé. Marius Bouet utilise deux énormes livres posés sur un lutrin, à côté de l'harmonium, dans les tribunes, "sur les portées les notes étaient carrées, c'était du plein-chant" (mon père). D'anciens enfants de chœur se souviennent avoir vu Astruc allumer le feu avec des pages de ces livres. "D'autres pages se sont retrouvées chez le cordonnier, pour *plier* (emballer) les souliers de ses clients" (Lucie).

A l'époque d'Astruc, le catéchisme dure vingt minutes tout au plus. "Il nous posait à tour de rôle des questions dans l'ordre du livre. On savait sur

quelle question on allait tomber. Il suffisait d'apprendre la réponse en vitesse, au dernier moment" (Philippe Stobiac). Astruc choque certains parents de filles catholiques qui, conformément à la tradition, n'entrent pas dans le bal lors de la fête votive : "Pourquoi vous restez plantées-là. Je vous empêche pas de danser!" Il se dit même que le jour où le taureau à la corde est rentré dans le jardin du presbytère, "il s'y était mis, avec les jeunes, pour tirer la corde". Et, lorsque quelqu'un vient le quérir pour administrer l'extrême-onction à Léonce Marseille, Astruc, affairé parmi ses choristes, répond : "Il attendra bien que j'aie fini ma répétition." Un jour, il évoque même la possibilité de supprimer les vêpres. Célestine Trintignan, piquée au vif, lui répond : "*Avètz pas qu'a pas pus dire la messa e tot serà recaptat.*" Vous avez qu'à plus dire la messe et tout sera *récaté*, bien en ordre.

### C'est allé en récagant

Astruc était un "original". Les curés qui lui succèdent, plus classiques, ramènent la plupart des paroissiens dans le droit chemin de l'Eglise. Mais ce succès n'est que provisoire. Un grand basculement s'effectue à la fin des années 50 et au début des années 60, précisément à l'époque où arrivent télévision, tracteurs, où se généralisent les automobiles. Epoque où il devient clair que la plupart des enfants de paysans n'iront pas *foïre*, où rester à la terre est synonyme d'incapacité à faire autre chose, à avoir un métier. "L'Eglise, comme la vigne et tout le reste, c'est allé en *récagant*." Epoque où s'instaure la mode du rustique.

La religion, "c'est foutu" mais elle demeure présente dans diverses expressions : Tu l'emporteras pas au Paradis, le Bon Dieu t'a puni, c'est du pain bénit, un bénit... Et dans la dénomination de certains lieux : le rocher du diable, le trou du diable, le mas des *capélans*. *Bon Dieu de carrièra, diable d'ostau*, signifie Bon Dieu dans la rue, Diable à la maison. *Se i entend coma un chin a vèspra*, il s'y entend comme un chien aux vêpres. *Fai lo clèr e lo capelan*, désigne celui qui propose un point de vue puis défend le point de vue contraire.





SIXIÈME PARTIE

AQUELIS IGANAUDS  
(LES PROTESTANTS)



## FERME BIEN TA PORTE

(Dépouillement et discrétion, liberté de conscience)

### Les parpaillaous

Les protestants sont désignés par les termes *iganaoud* (huguenot) ou *parpaillaou* (parpaillot).

A l'opposé des catholiques, ceux-ci célèbrent depuis toujours leur culte dans un édifice dépouillé, sans tableaux, ni statues, ni dorures. Seule concession : une plaque de marbre mentionnant les noms des membres de cette communauté morts durant la guerre de 14-18, suivis d'un verset de la bible.

A la différence du curé, le pasteur n'a jamais revêtu de riches ornements lors des cérémonies. "Je les ai toujours vus habillés simplement, d'une robe noire comme celle des avocats" (Emma Martin). De même, les tenues des fidèles ne sont jamais ostentatoires. "Si une catholique avait une jolie robe elle la mettrait pour Pâques ou pour la Fête-Dieu. Nous, les protestantes, on attendait la fête votive pour étrenner une robe" (Odette Bancel). Une exception toutefois, le costume ou la robe, très proches des vêtements de mariés, pour le garçon ou la fille qui fait sa première communion, à l'âge de quatorze ans environ.

Les fêtes ne sont jamais célébrées avec éclat. Il est même inconcevable pour les protestants d'exprimer leur foi par de grandes processions dans le village, par des sonneries de cloches à toute volée, par l'édification d'arcs de triomphe, de reposoirs ou par des illuminations nocturnes. "Quand tu veux prier, ferme bien ta porte, sois dans le secret."

### On peut plus rien pour eux

Les catholiques font dire des messes pour soulager les souffrances des morts qui attendent au Purgatoire, et accélérer leur entrée au Paradis. Ils peu-



vent leur gagner des indulgences. Les protestants ignorent l'idée de Purgatoire, et considèrent qu'"on peut plus rien pour les morts" (Emma Martin). Cette différence de conception entre catholiques et réformés a provoqué chez moi un trouble considérable lorsqu'à l'âge de dix ans j'ai assisté aux funérailles de mon grand-père, unique protestant de la famille. Lors de la cérémonie, le pasteur a demandé à l'assistance de prier pour notre famille, mais à aucun moment pour le disparu. Élevé dans la tradition catholique, j'ai été choqué du manque d'intérêt du célébrant pour l'âme de mon grand-père.

## Le ciel et l'enfer

"Le pasteur nous parlait du ciel, de l'enfer, et même du diable mais sans jamais évoquer des représentations comme celles qu'on trouvait sur les catéchismes des catholiques, avec les grandes flammes, les diables et leurs fourches" (Lucienne Dumond). D'autres s'interrogent : "L'enfer, c'est là où se trouvent les maudits... Mais je me souviens pas que le pasteur en ait parlé" (Odette Bancel). "Enfant, dans certains jeux, mes amis catholiques disaient : croix de bois, croix de fer, si tu meurs tu iras en enfer. D'autres fois ils me disaient : tu iras en enfer. Je comprenais pas ce qu'ils voulaient dire" (Robert Bancel).

Croire en l'existence du ciel ou des anges est question de conviction personnelle. Chacun peut décider ou non de faire maigre le vendredi saint, jour anniversaire de la mort de Jésus. Odette Bancel raconte que le vendredi saint était le seul jour où sa mère disait qu'il ne fallait pas manger de la viande, mais le soir venu il lui arrivait de ne rien avoir de prêt pour son souper :

— *E ben*, fais cuire de la saucisse ou coupe une tranche de jambon, disait mon père.

— Mais c'est vendredi saint !

— Vendredi saint c'était à midi, maintenant c'est passé !

La présence au culte est recommandée mais elle n'est pas obligatoire. "Pour les protestants, manquer le culte veut pas dire qu'on fait mal." Le terme *couque* qualifiait péjorativement les femmes qui étaient toujours fourrées au temple. "*Es encocada per lo temple*", elle est entichée du temple.

Si l'enfant meurt non baptisé, Dieu ne pourra lui en tenir rigueur. "Pour les baptiser on attendait qu'une occasion se présente, comme une rencontre de famille. Parfois, au moment du baptême, l'enfant marchait !" (Odette Bancel).

“La Bible ne dit rien à ce sujet”, avancent les protestants pour expliquer la diversité des conceptions. Cette multiplicité des points de vue se rencontre également chez les pasteurs. Coustoune concluait : *“Es lo plan de ben faire. Quan serem morts, s’anam amondaut, serem ben contents. Et si i a pas ren, tant pièg.”* Il faut faire le bien. Quand on sera mort, si on va là-haut, on sera bien content. Et s’il n’y a rien, tant pis.

## SIAS BEN UNA IGANAUDA

(Les antagonismes religieux au début du siècle)

### Les gòrjas nègras

Des catholiques étaient venus de Haute-Loire faire les vendanges dans la région. Ils se trouvaient pour la première fois en contact avec des *iganaouds*. Oh surprise ! Les prêtres leur avaient assuré que ces derniers avaient la *gòrja nègra*, la gorge noire. “Certains curés leur avaient même raconté que les protestants avaient un œil au milieu du front” (Robert Bancel).

Quand on parle avec des protestants, même les moins impliqués, on en vient nécessairement à évoquer des fragments de l’histoire du protestantisme. Pour demeurer protestant au travers des multiples persécutions, il fallait témoigner d’un certain caractère. On en retrouve la trace dans le langage. “*Siás ben una iganauda*”, tu es bien une huguenote, disaient des catholiques à Odette Bancel lorsqu’ils lui reprochaient son entêtement. “*Ai butat sus una tèsta d’iganaud*”, j’ai tapé sur une tête de huguenot, disait le paysan dont la pioche, rencontrant une pierre, ne s’enfonçait pas dans le sol.

### L’école du Diable

Du fait de la division entre catholiques et protestants, il existe deux cimetières et deux écoles au village, au début du siècle.

L’ancien cimetière, adossé à l’église, est réservé aux catholiques. Les protestants n’y ont pas accès, ils ensevelissent leurs morts sur leurs terres. “Beaucoup de protestants sont enterrés sous le village”, en contrebas, dans la bande de terre qui longe les remparts. Le nouveau cimetière, aménagé en 1867, accueille les protestants, toutefois la séparation entre les deux com-

munautés est clairement marquée par une haute muraille et deux portes d'entrée distinctes.

La division religieuse existe également au niveau de l'école. L'école de sœurs accueille les filles catholiques, l'école laïque rassemble tous les garçons, auxquels s'ajoutent les filles de protestants. Étant donné la faiblesse numérique de cette communauté, ces dernières ne se retrouvent souvent que deux ou trois par classe. En raison de ce découpage, les filles d'une même génération, élevées séparément, sont poussées à former des groupes distincts. De plus, les sœurs veillent à ce qu'il n'y ait pas transgression de l'ordre établi et que les filles de leur école ne fréquentent pas celles de "l'école du diable", comme la désignent certains catholiques. "A l'école des sœurs, la maîtresse nous défendait de regarder ceux de l'autre école. On devait même pas leur dire bonjour" (Magdeleine Compan). "Les filles de l'école des sœurs avaient pas le droit de jouer avec moi, parce que j'étais protestante" (Odette Bancel). "Si parfois on jouait toutes ensemble sur la place, catholiques et protestantes, à l'approche d'une sœur, les filles de l'école catholique partaient se *rescondre* (se cacher) dans le cimetière voisin, pour pas être grondées" (Lucienne Dumond).

### I a pa qu'a ié copar la tèsta

L'antagonisme religieux marque la vie quotidienne. Au début du siècle, des catholiques exaltés s'adressent à des enfants protestants : "Quand tu passes devant le temple, tu entends pas le diable qui remue ses chaînes?" Ou bien, à propos du temple lui-même : "C'est la maison du diable! Tu as pas peur quand tu passes devant?" Aimé Martin se souvient avoir entendu, vers 1910, un meneur catholique s'exclamer à la sortie de la messe : "*Aque-lis iganauds, i a pa qu'a ié copar la tèsta, a toti.*" Ces protestants, il n'y a qu'à leur couper la tête, à tous. De même, lors d'un mariage entre catholiques, vers 1926, "la mariée a invité tous les jeunes catholiques du village, elle a dit qu'elle voulait pas les protestants" (Lucie). L'exclusion se fait dans les deux sens : Emma et Marcel Maurin, protestants, fréquentaient des familles catholiques du village, et "certains des leurs leur en faisaient le reproche" (Lucie).

### Coustoune et Célestine

L'intolérance ne règne pas de façon absolue. Dans les années 20, Coustoune, protestante, et Célestine, catholique, très amies, se promettent qu'à



la mort de l'une d'elles, l'autre se rendra à son chevet pour dire une prière. A la même époque, le curé Barral rend visite quotidiennement au "père" Dumond, protestant, atteint d'une grave maladie ; à la demande du docteur Serre de Saint-Mamert, il lui fait des pointes de feu. Ce même curé entretient d'ailleurs de très bonnes relations avec nombre de protestants. D'une manière générale aucun homme ne signale de différends entre garçons des deux confessions, et cela aussi loin que l'on remonte dans le temps. Il faut dire que les garçons fréquentent tous la même école. Même les filles, arrivées à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, donc relativement éloignées de l'influence des religieuses, s'affranchissent de tout sectarisme et se retrouvent dans des bandes de jeunes, catholiques et protestants confondus. De mémoire d'anciens, à quelque époque que ce soit, lors de la mort d'un des siens, toute la communauté villageoise se trouve réunie pour présenter les condoléances ou pour assister aux funérailles.

"Enfant, raconte Lucienne Dumond, avec mes amies, on allait voir les processions des catholiques. On se cachait un peu, par respect." Odette Bancel évoque sa jeunesse : "Le jour de la Fête-Dieu, j'allais avec mes amies catholiques ramasser des fleurs qu'on mettait dans les corbeilles des enfants pour qu'ils les jettent sur les reposoirs. '*Prenètz aquèli ròsas*', prenez ces roses, disait mon père en montrant le rosier. Pendant la procession, on regardait discrètement en se cachant derrière les rideaux."

Bien entendu, les protestants comprennent difficilement les rituels catholiques. "Il serait jamais venu à l'idée d'un protestant même profondément croyant de se signer en passant devant une croix", ou de tracer une croix sur le pain afin de le bénir avant de l'entamer. "*Pòu pas faire de mau*", ça peut pas faire du mal, assurait le père Bancel, avec un brin d'ironie.

# J'AURAIS PAS REGARDÉ UN PROTESTANT

(Persistance de la différence religieuse,  
le cas particulier du mariage)

## Regarde-moi ces simagrées

La différence religieuse est encore marquée dans les années 50. Lors de conflits entre jeunes, il arrive par exemple que des protestants qualifient les catholiques de papistes, à l'inverse ces derniers les traitent d'*iganaouds*. A cette époque, nous, enfants catholiques, avions encore le sentiment que les autres, les protestants, étaient différents. *Iganaoud* était un des rares mots occitans que nous connaissions.

Du côté des protestants, le cas d'Anny Souvignargues, bien qu'extrême, reste significatif : "J'avais quinze ans quand je suis venue habiter chez ma grand-mère, en 1964. Elle voulait absolument que je me fasse avec Annelise Tufféry, parce qu'elle était protestante, bien qu'elle ait trois ans de moins que moi. Je préférais aller avec les filles de mon âge, mais toutes étaient catholiques. Certes Gilberte Meix avait des antécédents protestants, mais ça suffisait pas."

"Les cierges bénits, le laurier béni... je comprends pas ça!", dit Inès Blanc. "Du point de vue protestant, c'était de la superstition", explique Anny Souvignargues. "Regarde-moi ces simagrées, disait ma grand-mère qui considérait avec mépris les rituels catholiques et le faste des cérémonies."

## Entre eux, ils se soutiennent

Les protestants sont bien moins sollicités que les catholiques pour des activités qui s'inscrivent dans le cadre de la religion, ce qui donne l'impression d'une vie sociale moins intense. C'est compter sans les multiples

relations qui unissent les protestants entre eux : relations d'amitié, d'entraide, de solidarité. Certains catholiques affirment : "Les *iganaouds*, ils risquent pas de se dénigrer ! Entre eux ils se soutiennent." "Entre eux il y a plus de soutien que chez les catholiques : quand Louis Martin et sa famille sont arrivés, vers 1960, ils ont été tout de suite accueillis par les protestants."

### Tu auras du mal pour te marier

C'est à l'occasion des mariages que les différences religieuses sont les plus tenaces. Certes, lorsque les parents empêchent une riche héritière d'épouser un ouvrier agricole, on peut se demander si l'argument de la différence de religion ne recouvre pas un calcul plus matérialiste. Le doute n'est plus permis lorsque les deux situations sont comparables, et que seule la différence confessionnelle les sépare. Les exemples ne manquent pas qui montrent que la religion demeure un obstacle redoutable. Certains jeunes se résolvent même à quitter le village afin de pouvoir se marier à leur convenance.

Les mariages mixtes sont très rares. Ma grand-mère est la seule catholique de sa génération à avoir fait ce choix parmi les trente filles que l'on peut recenser sur une photo de l'école des Sœurs. La transgression de cet interdit peut être douloureusement vécue : "Zoé Bessac était persuadée que son fils René, au moment de rentrer dans le temple pour épouser une protestante, lui avait lancé un regard, comme s'il était perdu" (Lucie).

Noémie, la femme d'Olivou, disait à Tinette avec qui elle entretenait des liens d'amitié : "*S'èrem de la mèma religion, fariam de maridatges ! Mai de que vòls...*" Si on était de la même religion, on en ferait des mariages ! Mais qu'est-ce que tu veux...

Aline Blanc explique : "Quand j'étais fille, j'aurais pas regardé un protestant de peur que mes parents disent quelque chose. Il me serait même pas venu à l'idée de vouloir en épouser un." Il en est de même pour les garçons. "Dans ma jeunesse, au début des années 40, j'imaginai même pas l'éventualité d'épouser une protestante" (Albert Bouet). Différence encore très perceptible aux environs de 1950. "Dans certains jeux, il fallait donner des fiancées aux participants. Si, par exemple, on cherchait une fiancée pour un garçon catholique et que quelqu'un propose une protestante, tu étais sûr d'entendre : c'est pas possible, elle est protestante" (Raoulet Bessac).

Jeunes catholiques et protestants peuvent sortir ensemble, se retrouver, mais le mariage demeure tabou. "Il s'agissait pas qu'une fille catholique se

fasse *campéjer* (poursuivre) par un protestant.” De même, pas question qu’une protestante “mette à cuire” l’idée d’épouser un catholique dont elle est entichée. Les petits catholiques lisent dans leur catéchisme que la différence de religions est un “empêchement au mariage”.

Désormais le mariage mixte est un événement ordinaire. La différence d’appartenance confessionnelle est éventuellement mentionnée par les plus âgés, “comme ça, pour le dire”. Seules quelques grand-mères ou arrière-grand-mères peuvent encore s’en offusquer. Commentant un mariage mixte réalisé vers 1960, un membre d’une “grande famille catholique” affirmait : “Jamais une de mes filles épousera un protestant !” Une vingtaine d’années plus tard, deux d’entre elles se risquent à le faire sans que cela provoque de scandale dans la famille.





SEPTIÈME PARTIE

ON SE FOUGNAIT  
(LA POLITIQUE)



# FINE A DANSÉ AU BAL DES RÉPUBLICAINS

(Les antagonismes politiques)

## Ils les ont levées de l'école des sœurs

En règle générale seules quelques filles, les filles de protestants, fréquentent l'école laïque. Or, sur une photo de classe prise en 1905 ou 1906, l'institutrice, madame Arnaud, pose au sein d'un groupe important de filles, effectif étrangement renforcé d'ailleurs par la présence d'un *péquélet* (petit) et d'une personne portant un bébé dans les bras. Ma tante Lucie reconnaît Hélène et Titine Albigès, Magdeleine et Paule Compan, Augusta, Madeleine et Marguerite Jean, Olga et Fernande Stobiac, ainsi qu'Yvonne Vassier ; toutes catholiques. Elle se souvient alors qu'à l'époque des luttes relatives à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, "leurs parents, catholiques républicains, les ont levées de l'école des sœurs pour les mettre à l'école laïque".

De mémoire d'ancien, l'école laïque n'a jamais compté autant de filles ! En fait une dizaine de filles figurant dessus étaient alors trop âgées pour aller à l'école. S'agissait-il de faire une simple photo souvenir ou plutôt, dans le feu de la lutte politique et anticléricale, de bien marquer l'attachement des familles concernées à l'école laïque ? La forte implication des républicains de l'époque ajoutée aux convictions républicaines de la famille Arnaud renforcent la deuxième hypothèse. Dans ce contexte, on comprend mieux la présence du *péquélet* et du bébé. "*Avián ramassat tot lo monde*", ils avaient ramassé tout le monde.

## Couleur politique

Catholiques, protestants, rouges, blancs, républicains, royalistes... sont des termes couramment utilisés dans les discussions relatives aux luttes poli-



tiques du début du siècle. Au village tous les protestants sont républicains, au point que ces mots sont quasiment synonymes. Les uns, les plus fortunés, sont radicaux, les autres, “plus rouges”, sont socialistes. La plupart des catholiques sont blancs, mais on trouve quelques socialistes et, parmi eux certains sont prompts à qualifier les pratiquants les plus assidus de *capélanaires* ou à les accuser de *capélanéjer*.

Les luttes politiques se prolongent jusque dans l'église. “Mon grand-père Carrière a été écarté de la chorale à cause de ses opinions républicaines. Il aimait beaucoup chanter et ça lui faisait de la peine” (Marie Robert). “Mon père, qui était choriste, a dû abandonner. Certains blancs lui ont dit qu'il était pas digne de faire partie du chœur. Lui qui manquait jamais la messe, a plus mis les pieds à l'église” (Magdeleine Compan).

### Crebaràs de fam

Les blancs forment environ les deux tiers du corps électoral. Leurs chefs contrôlent le conseil municipal et n'admettent aucun compromis avec les républicains qui, du coup, ne sont jamais représentés.

Les différences de convictions politiques imprègnent la vie quotidienne. Au début du siècle, blancs et républicains possèdent chacun leur café, leur boulangerie, leur forge.

“Le dimanche, Rouvière, régisseur du marquis à la Baraque, montait en char à banc les ouvriers à la messe, puis leur payait à boire au café Bournier, le café des blancs. Une fois Rouvière parti, certains s'empressaient d'aller chez le grand Léon, avec les républicains” (Paul Lafoux).

Ferdinand Stobiac tient un des cafés et l'unique boulangerie. Fernande, sa fille, raconte qu'avant la guerre de 14, un meneur des blancs vient le trouver et lui demande de soutenir son candidat : “*Se lo fas pas, pas pus res de nos vendrà a ta bolanjariá e crebaràs de fam.*” Si tu le fais pas, plus personne parmi nous viendra à ta boulangerie et tu crèveras de faim. Ferdinand, “qui était pas souple, l'a sorti d'un coup de poing”. Les blancs ont fait venir un second boulanger, Peloux. Ce conflit fait perdre à Stobiac non seulement des clients à la boulangerie, mais encore au café. “Les quelques blancs pas trop mordus qui venaient de temps en temps à son café y sont plus retournés, au moins pendant quelque temps.”

En dehors du forgeron des Baraques, ouvrier du Baron, deux forgerons exercent ce métier au village. Vassier est installé dans les quartiers bas, dans

un lieu que les anciens appellent encore la Forge. Trouillas est installé sur la place. “J’ai entendu dire que Vassier était républicain et qu’allaient chez lui plutôt ceux de son parti. Trouillas, pour ainsi dire, ferrait que les chevaux des blancs” (Robert Bancel).

L’Etat ne délivrant qu’un emploi de receveur-buraliste par village, il n’existe qu’un seul bureau de tabac. Cet emploi est l’enjeu d’une lutte fortement politisée. Une lettre presse même un responsable républicain pour que cet emploi ne soit pas octroyé à Léon Perrier, membre d’une famille “réactionnaire”. L’unique menuiserie n’est pas épargnée : “Suite aux querelles de l’époque des inventaires, certains blancs se servaient plus du tout à la menuiserie de mon père. Ils allaient chercher le menuisier de Saint-Mamert, même pour faire des cercueils”, se souvient Magdeleine, fille d’Emilien Compan.

### **Ils faisaient venir une musique**

“J’ai entendu raconter que, le 14 juillet, les républicains se réunissaient dans la remise de mon grand-père. Ils faisaient venir une musique.” (Roland Bancel). Aucun parmi les anciens n’a connu ce bal mais, raconte Marie Robert “je tiens de ma tante Delphine qu’une fois, *Sandret* Compan, un républicain, l’a prise par la taille et l’a fait danser à leur bal, pour dire : Fine a dansé au bal des républicains”.

Le 14 juillet est la fête des républicains. Certains même installent des drapeaux aux fenêtres. Le grand-père Bancel se fait un devoir d’étrenner un chapeau neuf pour narguer les blancs. “Il allait bien se montrer aux Platanes, pour marquer le coup” (Roland Bancel).

Le conseil municipal ne voit pas les choses d’un très bon œil. Déjà, en 1880, le préfet avait dû le contraindre à “pavoiser le jour et illuminer la nuit les édifices publics”, ce qui pousse le baron de Vignet à protester. On lit sur le cahier des délibérations : “Prendre pour des réjouissances publiques un jour qui rappelle la trahison à la foi..., la désertion des soldats..., l’assassinat, le triomphe de bandes féroces et hideuses qui exposent des têtes en haut d’une pique, est un acte d’immoralité politique...”

Vingt ans plus tard, l’état d’esprit n’a pas changé et, pendant que les républicains font la fête, les blancs vont travailler comme si de rien n’était. Ils se rattrapent le lendemain en fêtant la Saint-Henri. A cette occasion ils participent à un repas dans leur café.

## Après la guerre, les deux partis se carcagnent plus

La rivalité ne s'impose toutefois pas à chaque instant de la vie du village. La boulangerie de Peloux, boulangerie des blancs, est proche de chez les Bancel qui, bien que bons républicains, s'y rendent à l'occasion. D'autres républicains se servent également chez Peloux, dont ils préfèrent le pain, mais ils s'arrangent pour s'y rendre sans trop se faire remarquer. "S'ils habitaient les Aires, ils *engoulaient* le *passadou* (empruntaient furtivement le passage) qui se prenait au début de la remise de Roland Bancel." De là ils débouchent dans le couloir de la maison de Félix Imbert, à l'étage de laquelle est installé le magasin. Cette stratégie leur évite de traverser la place et, en particulier, de passer devant la boulangerie Stobiac. A l'inverse, Gaston Ferrier, bien que blanc, se sert souvent chez Stobiac, boulanger des républicains. "On a été longtemps voisins...", dit-il pour s'expliquer.

De même pour les cafés. "Les jeunes fréquentaient n'importe quel café, ils regardaient pas la politique." En fait, mis à part les "mordus", les habitants du village n'affichent leurs antagonismes qu'en période électorale, "chacun alors allait au café de sa couleur, pour pouvoir parler plus librement".

Avec le temps, les antagonismes s'émoussent. Peloux quitte Montpezat vers 1914, dès lors tout le monde achète le pain chez Stobiac. Le café des blancs ferme vers 1919, personne ne veut prendre la relève, et "peu à peu, tout le monde se ramasse chez Stobiac". Trouillas ayant cessé son activité, il ne reste plus que la forge de Vassier : "Les jours de pluie il y avait plein de monde, on regardait pas la politique."

Et surtout, ici comme ailleurs la guerre a soudé la population ; Montpezat compte 18 morts pour moins de cinq cents habitants. "Après la guerre les deux partis *se carcagnent* plus", ils ne se chamaillent plus. Tous les hommes se retrouvent sur la place pour le repas du 11 novembre, jour de l'armistice.

Chacun conserve ses idées, mais cela ne donne pas lieu à des affrontements. Ainsi, ma tante Lucie et Andréa Bécamel, filles de républicains, étaient bien amies avec Marie-Louise Marseille, fille de blancs. Toutefois, "à certaines occasions comme les élections ou le 14 juillet, on se *fougnait*", on s'évitait. "Andréa nous chantait : Le quatorze juillet, le peuple est en fête, on ne voit partout que fleurs et drapeaux. Pendant quelques jours, on se fréquentait plus, puis ça passait" (Lucie).

## Le monument aux morts

Les blancs ne forment pas pour autant un ensemble homogène. En 1919, la division éclate dans le conseil municipal avec, d'un côté, Julien Crespy, et de l'autre, Louis Robert. Il était entendu, semble-t-il, avant les élections, que Louis Robert serait le maire. En définitive, c'est Julien Crespy qui l'emporte. L'une des décisions prises par la municipalité Crespy concerne le lieu d'implantation du "monument aux morts de la guerre de 14-18". Louis Robert incline pour l'ancien cimetière, derrière l'église. Selon Julien Crespy, il convient de choisir un endroit plus central, afin de mieux rendre hommage aux morts. Il propose la *placette* située à côté de la mairie de l'époque. A en croire le cahier des délibérations c'est la première idée qui est retenue. Dans la réalité, le monument est bien construit sur la *placette*. Il se trouve quasiment en face de la maison de Louis Robert, et occupe un espace que celui-ci, un peu à l'étroit du fait de son activité de charroies, avait coutume d'utiliser pour garer ses charrettes.

## Ils ont rien dit

Les grands conflits ouvriers de l'entre-deux-guerres ne concernent guère le village. En 1936, alors qu'une forte tension règne en France, il ne se passe rien, à tel point que le Front populaire n'évoque pas grand chose pour la plupart des gens. A part quelques ouvriers maçons, tous les ouvriers sont des ouvriers agricoles, et "ils ont rien dit".

Pourtant, avec l'arrivée de Valentin Marcatand, en 1926, l'esprit militant reprend de la vigueur : "Il a mis de l'entrain chez les républicains" (Roland Bancel). Marcatand est correspondant du POPULAIRE, journal de la SFIO, il se dépense sans compter. Néanmoins, lors des élections municipales, les républicains ont de la peine à constituer une liste entière : ils sont peu nombreux et "certains qui avaient de la famille des deux côtés voulaient pas trop se faire voir". Aucun républicain ne siège au conseil municipal avant la Libération.

Le 15 août 1944, un "Comité de Résistance et de Libération" investit la mairie. Une page du Cahier des délibérations du conseil municipal, magnifiquement calligraphiée en lettres énormes, annonce la "Libération de la commune de Montpezat", ainsi que le nom des membres du comité. Tous sont socialistes ou communistes. Le souvenir de cette époque troublée est encore très douloureux dans la mémoire de beaucoup de familles, et les passions ne sont pas étouffées. La pudeur interdit que l'on s'y attarde. Il suf-



fit d'évoquer l'emprisonnement de plusieurs personnes, dans la plus grande incertitude quant à leur sort, l'exécution de deux d'entre elles ayant appartenu à la milice, et l'intervention des gendarmes venus signifier à d'autres une citation à comparaître devant la cour de justice du Gard pour s'être "rendus coupables du crime d'indignité nationale en miliciens".

"Après la guerre, la droite était à plat", situation qui permet à la gauche, bien que minoritaire, de conserver la mairie, alors qu'elle ne peut s'imposer à la cave coopérative. Cela jusqu'en 1959, où la droite, "qui a pris du poil de la bête", s'empare du pouvoir municipal, qu'elle conserve aussi longtemps que le village demeure un village de paysans.

## HUITIÈME PARTIE

### CE SONT DES DÉGAVAILLEURS (LA POPULATION, L'ESPACE)



## LES AIRES, LE POS

(L'extension du village : enjeux politiques et sociaux)

### Les aires

Malgré les crises très graves qui affectent ponctuellement le marché des vins, la prospérité est réelle. Cela conduit les paysans à entretenir plus de chevaux, à stocker plus de fourrage et de vin, et les pousse à quitter le vieux village pour s'installer plus au large. Un quartier naît aux abords des Platanes. Il se prolonge en direction de Nîmes par des constructions qui, au fur et à mesure de l'éloignement, deviennent éparses. L'espace séparant certaines d'entre elles est utilisé comme aire pour le dépiquage du blé. Ce quartier s'appelle naturellement le quartier des Aires.

Puis, durant des décennies, la structure géographique du village ne change guère. Pendant longtemps il n'existe que deux quartiers : le quartier bas composé de l'ancien village médiéval, et le quartier des Aires, dit les Aires ou encore quartier haut.

### Les quartiers hauts contre les quartiers bas

La division géographique recouvre une division sociale. La plupart des *pélos* habitent le quartier haut. Dans le quartier bas vivent généralement de tout petits propriétaires installés à l'étroit, la plupart des ouvriers agricoles logés dans les anciennes maisons de leurs patrons et des ouvriers maçons.

Cette différence sociale a toujours été perçue par la population, mais aussi loin que remontent les souvenirs des anciens, elle ne semble jamais avoir affecté les relations sociales. Il arrive pourtant que se manifestent brutalement des rivalités entre communautés qui jusqu'alors vivaient en bonne intelligence. Au village, vers la fin des années 50, se déclenche un conflit



entre quartier haut et quartiers bas, dû semble-t-il au hasard de la constitution de bandes de jeunes. Certes il s'agit de jeux d'enfants, de batailles menées essentiellement à coups d'invectives, mais aussi à coups de *caillaous* (pierres). Durant plusieurs semaines l'hostilité règne. Des batailles rangées éclatent régulièrement à la sortie de l'école. La composition des camps est socialement marquée. On assiste bien à une lutte de classes !

Après deux semaines de combats et quelques *boussignoles* (bosses), la guerre se termine, mais la distinction entre les quartiers se maintient encore durant plusieurs années. Elle se manifeste par exemple lors de la composition des équipes de football ou de pétanque. C'est souvent le match des quartiers hauts contre les quartiers bas.

## Le POS

La population du village ne se renouvelle guère jusque dans les années 60, les départs sont peu nombreux, les arrivées constituent de véritables événements. A partir de cette date les nouvelles constructions sont en plein essor, essentiellement destinées à des personnes travaillant à Nîmes qui préfèrent vivre à la campagne. La population augmente d'un quart entre 1968 et 1982, et les villas se multiplient. Devant l'afflux, la municipalité, à l'image des mairies d'autres villages, met en œuvre un Plan d'occupation des sols, source d'un conflit qui marque le début des années 80.

Le clivage se situe entre partisans de la liberté de construire et partisans d'un POS limité à une zone restreinte, où la mairie possède la plupart des terrains. Les arguments habituels concernant les coûts de l'urbanisation anarchique, l'enjeu esthétique, la liberté individuelle, sont avancés. Les agriculteurs retraités qui possèdent encore des terres, ainsi que les paysans sans successeurs, ont intérêt à la première solution : ils peuvent gagner beaucoup d'argent en vendant leurs terres comme terrains à bâtir. A l'époque ils sont majoritaires au village, logiquement ils devraient l'emporter. Or la victoire revient aux partisans d'un POS restrictif, composés de membres des classes moyennes et intellectuelles qui, soit n'ont pas de terrains à vendre, soit disposent de terrains par héritage mais considèrent que leur cadre de vie souffrirait trop d'une urbanisation anarchique. Bien que minoritaires, ils disposent de représentants particulièrement motivés et capables d'entretenir des relations suivies avec les administrations concernées.

Il faut dire aussi que, parmi les propriétaires des terrains susceptibles d'être vendus, on trouve des gens qui ne désirent pas "voir le village enva-

hi par des *estrangers*”, d’autres qui, ayant construit des villas un peu à l’écart du village, souhaitent maintenir leur isolement, et aussi des chasseurs, qui voient dans toute urbanisation anarchique la réduction de leurs espaces. Nombre de personnes âgées, bien que de condition modeste, bénéficient de retraites et vivent dans une maison qui leur appartient : elles n’ont pas vraiment besoin d’argent et privilégient le lien affectif qui les unit aux terres sur lesquelles elles ont travaillé : “*De que vòs que fague de si sòus ?*”, que veux-tu que je fasse de leur argent ?

### **La réhabilitation des quartiers bas**

Depuis les années 60, dans les classes favorisées tout au moins, la mode est au rustique, signe de tradition et aussi de distinction. Les maisons du quartier bas sont recherchées. Quelques-unes, parfois à moitié *engrunées* (effondrées), sont achetées par des *estrangers*, étrangers au village, et parfois même à la France. D’autres sont reprises par des enfants du *pays* qui, travaillant non loin d’ici, décident d’élire domicile dans le vieux village.

# ILS ONT TOUT CHIAPLÉ

(L'aménagement des espaces publics)

## Le stade De Vignet De Vendeuil

La garenne, parc du Château, s'étend sur deux hectares et demi, à flanc de colline. On y trouve des *èousés* (chênes yeuses), des chênes blancs, des *bélicoquiers* (micocouliers), des buis, ainsi que de nombreux autres arbustes. Elle est soigneusement entretenue, aménagée de sentiers et d'escaliers. Entourée d'une clôture, elle sert de lieu de promenade au baron et à sa famille. Elle est interdite d'accès à la population. "Le garde faisait déguerpir les *droulas* (garçons assez âgés) qui l'utilisaient comme terrain de jeu." Toutefois les sœurs y emmènent souvent les filles lors des patronages du dimanche.

Peu à peu, faute de soins, la clôture *s'escagasse* (s'affaisse) et disparaît. La garenne devient libre d'accès.

Le cahier des délibérations de 1952 informe que "le marquis de Vignet serait désireux de donner la garenne à la commune pour aménager un stade sportif. Après délibération le conseil accepte la donation et décide que ledit stade lorsqu'il sera aménagé portera le nom de celui qui l'a donné à la commune." Il est décidé d'aménager, taillé à flanc de colline, un terrain de ballon et, à la lisière du village, un "plan" destiné aux courses de *budus*.

Un bulldozer est à l'œuvre durant des mois. "Des ouvriers font péter *un moulon* de mines sans pouvoir faire un stade aux dimensions réglementaires." Le terrain s'avère particulièrement inondable : "C'était un *fangàs*." Un borbier. "Pour peu qu'il pleuve tu *t'enfangais* jusqu'aux genoux."

## Un traoucas

Le stade De Vignet est vite abandonné. La nouvelle municipalité, de droite, arrivée au pouvoir en 1959, calcule que viabiliser le stade reviendrait

plus cher que d'en aménager un nouveau. D'où sa décision d'en implanter un ailleurs, dans le quartier des Perrières. Abandonner la garenne dans un triste état de chantier est probablement aussi pour la droite, une façon de manifester son ressentiment à l'égard de la municipalité précédente.

Du fait des chantiers, une grande partie de l'espace boisé se trouve détruit. Le ballet du bulldozer ne déplaît pas à l'époque, il représente le progrès, mais avec le temps les positions deviennent plus critiques. "Quelle *cagade!*" "Ils ont *ablade* la garenne." "Ils ont tout *chiaplé*, et pour faire quoi? un *traoucas!*", dit-on. Quel caca. Ils ont détruit la garenne. Ils ont tout massacré, pour faire quoi? un gros trou.

### Les *passadous*

Le mot *passadou* vient de l'occitan *passador* qui signifie passage. On désigne par ce terme de petits passages, sortes de raccourcis.

Les *passadous* abondent. On en compte au moins sept. "Pour se rendre aux bassins, les femmes de la Calade prenaient les escaliers de la maison de Sandret Marseille" (Marie-Jeanne).

Étant jeune, Lucienne Dumond qui habite à la périphérie du village emprunte fréquemment "un *passadou* qui rejoint le vieux village", il faut traverser un couloir et d'autres dépendances de deux maisons contiguës. Un couloir passant dans la maison de Félix permet de relier le quartier bas à l'extérieur du village, au niveau de la maison de Roland Bancel, dont il faut d'ailleurs traverser une remise.

D'autres *passadous*, d'accès plus périlleux, ne sont empruntés que par les enfants. "On y passait parfois quand on était *campéjés* (poursuivis) les soirs de *martélet*" (Philippe Stobiac).

L'inventaire des *passadous* fait toucher du doigt la conception ancienne en matière de propriété privée. En empruntant les *passadous*, le piéton ne traverse pas des pièces d'habitation, mais il passe souvent par des cours, voire des couloirs. "On passait sans embêter le propriétaire", précisent mes tantes. Il n'empêche que l'on traverse des propriétés privées, ce qui paraît difficilement imaginable aujourd'hui.

De même pour les espaces publics. Quand le bal se déroule sur la *placette*, les installations empiètent sur les cours voisines, non clôturées; celles de Persin, d'Olivou, des Laffonet. Les courses de *buòus* se déroulent souvent sur les aires de Laffont, de Jourdan ou de Bancel. Des terrains de ballons sont



improvisés également sur des terrains privés, ceux de Marin Compan, de Bancel, du Baron. Des parties de boules s'organisent fréquemment dans la cour ombragée des Laffonet.

### **Canta perdrix**

Vers le milieu des années 60, sous l'incitation des services postaux, la commune attribue un nom à chaque rue et espace public. Comme dans beaucoup de villages nous trouvons une place de l'Eglise, une rue du Monument-aux-Morts, une rue du Château. La rue des Ecoles mène aux écoles, celles de Sommières et de Nîmes nous conduisent dans les directions que l'on peut imaginer.

Jean Jourdan, le maire, ouvre la séance du conseil municipal avec une liste toute prête, elle est acceptée sans discussion. Il n'est pas question d'argent, le sujet n'intéresse personne. Nul doute que si un tel projet était présenté aujourd'hui il donnerait lieu à d'âpres discussions. Les noms retenus le seraient probablement par référence à l'histoire locale, la rue de Nîmes deviendrait sans doute rue des Aires ; la rue de Sommières, rue du Moulin d'huile ; la rue des Écoles, rue du Puits loin, et ainsi de suite.

Au début des années 80, lorsque le conseil municipal doit donner un nom au lotissement du POS, il choisit *Cantadu*, nom traditionnel du quartier, issu de l'occitan *canta*, qui signifie pierre, caillasse, et *dur* qui signifie dur. Toutefois lorsque, un peu plus tard, il s'agit de donner un nom à une rue de ce même lotissement, l'appellation traditionnelle *cantaperditz* est traduite par "*canta perdrix*", expression à caractère poétique qui évoque le chant de l'oiseau, et même s'harmonise avec *canta du*. Mais, en toute rigueur occitane perdrix se dit *perdigal* et, au plan étymologique *canta perdrix* provient du latin *canta perdit* qui signifie pierres perdues, champs pierreux stériles, ou éloignés.

## LES ESTRANGERS

(Flux migratoires, antagonismes et intégration)

### Les vagues d'immigration

L'installation, à partir des années 70, d'une population nouvelle composée d'*estrangers* souvent venus de la ville, modifie la physionomie du village. Il ne faut pas croire pour autant que des mouvements migratoires ne s'effectuaient pas antérieurement. Il s'agissait alors essentiellement d'ouvriers agricoles. D'abord des *gavots*, population issue des Cévennes, puis des Italiens et Espagnols. Certains de ces immigrés se sont d'ailleurs installés au village, où ils ont connu une certaine promotion sociale en achetant quelques vignes, voire en épousant la fille d'une propriétaire ou, pour quelques Italiens, en montant une entreprise de maçonnerie.

### Ce sont des dépensiers

Dans les années 50, les différences culturelles se manifestent le jour de la Fête-Dieu. Le reposoir des quartiers bas est de style sud-américain, avec une profusion de grenat et de dorures. En comparaison, les autres, même abondamment fleuris, paraissent austères. "Dans les quartiers bas, c'était *clafi* (plein) d'Italiens et d'Espagnols, ils aiment le rouge." De même, au cimetière, le jour de la Toussaint, les tombes des familles immigrées se caractérisent par une abondance de fleurs, expression d'un manque de goût et même de retenue : "*Me'n diràs tant...*", tu m'en diras tant...

Cette différence se retrouve dans la manière de se vêtir. Ève Andriuzzi, dont le père était originaire d'Italie, se souvient : "Dans ma jeunesse j'étais brimée. Il fallait que je m'exprime ! J'achetais des vêtements avec des couleurs claires et parfois des couleurs vives. A l'époque les filles en portaient

pas. Ma mère me laissait libre d'acheter ce que je voulais mais se privait pas de critiquer : Tu es bien une Italienne, comme ton père."

"Les Espagnols sont des vaniteux, ils foutent tout sur leur cul!", disent couramment les propriétaires qui voient des enfants d'ouvriers espagnols mieux vêtus que leurs propres enfants. "Ce sont des *dégavailleurs* (dépendants), ils viendront jamais riches." On trouve choquant que Fernando, un immigré italien, soit parmi les premiers du village à posséder un poste de télévision. Beaucoup de propriétaires, en tout cas les *pélos*, pourraient aisément acheter la télévision, et "nipper leurs enfants", mais ce n'est pas dans leur mentalité.

### Bobet et Copi

Les immigrés de l'époque n'évoquent pas spontanément de souvenirs d'antagonisme avec la population autochtone. Néanmoins quelques anecdotes finissent par émerger. A la fin des années 40, "deux jeunes se sont *empognés* à propos du tour de France cycliste". Le Français "tient" pour Bobet, l'Italien pour Copi et Bartali. Ou encore : "Dans ma jeunesse, quand j'étais en conflit avec des enfants du village, quelques-uns, pas les plus intelligents, me traitaient de *manja macaroni*" (Roland Bardi). "Mon père était italien. Ma mère lui disait souvent : tu as bien des goûts d'Italien, tu raisonnes comme un Italien... Dans le village certains enfants avec qui je me battais me disaient : Va dans ton pays, sale italienne, mange macaroni..." (Ève Andriuzzi).

Mes souvenirs d'enfant remontent aux années 1955-60. Tous mes amis connaissent alors le terme "*manja macaroni*". De même pour l'expression "Espagnol de merde", suffisamment courante pour que Manuel ait pu l'apprendre avec ses premiers mots de français et l'appliquer à son frère au cours d'une altercation. Enfin, la règle imposant aux enfants de dire bonjour aux personnes qu'ils rencontrent, même celles qu'ils n'aiment guère, ne s'applique pas aux immigrés, en tout cas aux immigrés récents.

"Dans mon enfance j'ai souvent entendu dire dans le village : Les Italiens, c'est tous des voleurs! Les Espagnols sont des vaniteux! Un seul Dieu tu adoreras et des *gavots* tu te méfieras!", explique Jean-Claude Bessac. Selon lui, si les *gavots*, les Italiens, les Espagnols sont accueillis avec méfiance, c'est en grande partie parce qu'on méprise les pauvres! "Par contre la population réserve un bon accueil à des familles favorisées. Par exemple, dans les années 50, quand la famille Pote s'installe au mas d'Eau Rouge, elle est l'objet de

nombreuses sollicitudes, jusqu'à ce que de sombres histoires lui fassent perdre son prestige."

### **L'intégration**

Nombreux ici sont ceux qui comptent un *gavot* parmi leurs ascendants, mais aujourd'hui personne n'aurait l'idée d'évoquer de manière péjorative une telle origine. De même d'ailleurs pour les Italiens, les Espagnols et même les Portugais ou les Pieds-Noirs, arrivés par la suite. Les enfants d'étrangers, nés au village, sont français et se considèrent comme tels, ils sont souvent mariés à des Français et il ne viendrait à l'idée de personne de les traiter *d'étrangers*.





## NEUVIÈME PARTIE

### LE LAIT DE PUTE (L'AMOUR, LE MARIAGE, LA FAMILLE)



## MAINTENANT TOUT LE MONDE SE POUTOUNÈGE

(Surveillance, honneur, pudeur, tabous sexuels)

### Tu avais toujours quelqu'un pour escournifler

Les jeunes gens de sexes opposés ont peu d'occasions de se rencontrer. Les garçons et les filles ne fréquentent pas la même école, les filles catholiques sont même scolarisées à part, à l'école des sœurs. Ces dernières leur font la morale et les surveillent de près, même après la sortie de la classe, et même le dimanche. "Le dimanche après-midi, pour pas que les filles ballottent, après vêpres elles faisaient un patronage" (Marie Robert).

"Celles qui se conduisaient mal se faisaient drôlement *espousser*", secouer au point que le poussière sorte. En cas de récidive, elles pouvaient être exclues des Enfants de Marie, véritable déshonneur. On comprend que les parents se montrent vigilants. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls à veiller. Dans un village "tout se sait", il y a toujours quelqu'un pour *escournifler*, pour fourrer son nez. "Dans mon enfance il y avait toujours quelqu'un pour répéter aux parents, surtout aux parents de la fille : *Diga, sabètz que quauqu'un a vist vòstra pichòta amb lo pichòt de...*" (Marceau Blanc). Dis, tu sais que quelqu'un a vu ta petite avec le petit de...

"À l'époque on se serait pas permis de se promener seul avec une fille sans être fiancés" (Henri Bouet, né en 1900). Et encore les fiancés ne sont-ils pas toujours autorisés à sortir ensemble, les parents s'arrangent généralement pour qu'ils soient accompagnés d'une tierce personne : un frère, une sœur, des amis.

Il en est de même pour les protestantes. Fiancée, et même à quelques jours du mariage, Emma Martin, qui est invitée avec son futur époux à des

noces au village de ce dernier, ne peut s'y rendre seule : "Cela aurait pas été convenable, il a fallu que mon frère m'accompagne."

Les filles sortent peu, et jamais le soir. Toutefois, le dimanche ou les jours de fête, les garçons parviennent à rencontrer des protestantes ainsi que les quelques filles catholiques issues de familles républicaines, qui ne sont pas contraintes de participer au patronage. "On se rendait en groupe aux prés des Baraques."

Malgré tous les interdits, les amoureux qui le désirent vraiment arrivent à se retrouver, quitte à *se rescondre* (se cacher). Ils se cachent dans des remises, ou se rejoignent dans les bois, dans ce cas ils se retrouvent dans les *bartas*, dans les buissons, on dit qu'ils *bartassejent*. Expression encore très en vogue dans les années 60.

### Ils se lipaient pas le mourre comme aujourd'hui

"Pour embrasser une fille, sur la joue, il fallait que tu sois presque fiancé, de même que pour tutoyer une fille il fallait bien la connaître" (Marceau Blanc). "Quand un garçon t'embrassait sur la joue, il semblait que tu commettais un crime, alors que maintenant tout le monde se *poutounèje*... On passait toute notre jeunesse ensemble sans s'embrasser" (Janette).

Ne parlons pas des baisers prolongés sur la bouche. Les jeunes en ont appris l'existence au cinéma, dans les gros plans des films d'amour. "On s'embrassait sur la bouche mais on se *lipait* pas le *mourre* comme maintenant", on se léchait pas le museau (mon père).

"Dans les années 20, une fille vue sur les genoux d'un garçon, comme on le voit tous les jours aujourd'hui, aurait été considérée comme une pute." Ou encore : "Si une fille acceptait que tu lui touches les cuisses, c'est que tu étais engagé." Bien entendu il existe des exceptions, mais très rares car la fille insuffisamment réservée est vite qualifiée de *caoudasse* (très chaude) et déshonorée.

La fille catholique enceinte ne peut pas être mariée à l'autel de la Vierge, comme tous les enfants de Marie, "c'était un grand déshonneur." Bien entendu elle ne peut revêtir la robe blanche. Quand le docteur Serre vient accoucher une fille non mariée – mais qui doit l'être sous peu –, il emprunte un *passadou* pour éviter de se faire remarquer.

### Normes de pudeur, tabous sexuels

Lorsque les filles du pensionnat Maintenon prennent leur bain rituel, à la veille de leur première communion, elles doivent garder leur chemise de

nuit, il n'est pas question d'exposer sa nudité. Il n'est pas convenable non plus durant la sommaire toilette habituelle de s'attarder sur certaines parties du corps.

Dans les années 30, la toilette prend de l'importance, mais les tabous d'ordre sexuel persistent. "A la Valsainte, les sœurs donnaient pour consigne aux filles de pas se laver plus bas que le cou et plus haut que les jambes." Consigne maintenue pendant les règles. "A l'Institut d'Alzon, on faisait tous les soirs notre toilette intime. Toutes les semaines on prenait un bain, il fallait garder notre chemise. Une sœur restait pour nous aider... En fait pour nous surveiller."

Cette inquiétude à l'égard du sexe existe aussi dans les collèges catholiques de garçons. "Au collège Saint-Stanislas, un curé, pas le plus dégourdi, allait jusqu'à nous dire qu'aux cabinets on devait éviter tout contact avec le sexe. Il conseillait de s'aider d'un bout de la chemise pour qu'il y ait pas de contact entre le sexe et les doigts."

Plus tard, le couple ne peut manquer d'être affecté par cette éducation. "Jamais je me serais mise nue devant mon mari."

## **Pudeur**

Quelle surprise aujourd'hui d'apprendre que sous ses longues jupes, une femme ne porte pas de culotte! Pourtant c'était la tenue ordinaire de nos grand-mères ou arrière-grand-mères qui, au début du siècle, n'en mettaient que dans les grandes occasions, principalement lorsqu'elles allaient en ville. L'absence de culotte est fonctionnelle. A une époque où il n'y a pas de W.C., ni même de *cagadou*, cela permet de faire ses besoins avec une certaine aisance, en particulier de "pisser en restant debout". Il suffit d'écartier suffisamment les jambes, de se pencher un peu en avant, et de tenir écartés jupes et jupons.

Ce qui choquait les anciens, c'était qu'une femme puisse offrir à la vue de tous ses chevilles ou pire, la naissance de ses *bouttels*, mollets.



## TU AS QU'À REPARTIR AVEC TA PETITE CORBEILLE

(Stratégies matrimoniales)

### Te farai maridar

Les contacts sont peu nombreux entre garçons et filles d'un même village, ils le sont bien moins encore entre garçons et filles de villages différents. Par la force des choses, "on se mariait entre *pays*". Toutefois les mariages entre enfants de pays voisins ne sont pas rares. Ils s'avèrent nécessaires chez les protestants, trop peu nombreux au village.

"A l'occasion, les parents, les cousins, les amis de la famille interviennent pour arranger un mariage." Certaines personnes le font par goût ou du fait de leur métier qui les met davantage en contact avec la population des alentours. Le médecin de famille, ou encore le notaire, joue assez fréquemment ce rôle. "Le père lui disait : *Digatz* (dites), ma fille a vingt-quatre ans... Vous pourriez pas lui présenter quelqu'un?" De la même manière, un cousin ou un ami de la famille peut s'engager à aider une fille en âge de prendre époux : "*Te farai maridar*." Je te ferai marier. Alors il organise une entrevue. Par exemple, le cousin emmène la fille à Nîmes, lieu de rencontre avec le garçon, sur le Boulevard ou dans les jardins de la Fontaine. Bien entendu le couple ne reste pas seul.

Pour *assortir* les conjoints, le marieur doit tenir compte de la religion. Il doit aussi prendre en considération la situation économique des familles respectives. Cette activité n'est pas rémunérée, mais "un service en vaut un autre". Parfois le marieur est tenté de faire du zèle pour arranger un beau mariage à l'un de ses proches, on dira alors que l'autre "s'est laissé entortiller".

Le curé intervient à l'occasion. Henri Bouet raconte qu'au moment de sa demande en mariage, la mère Marguerite, sa future épouse, est veuve. Sa propriété est "donnée à la ferme", ce qui n'est pas la meilleure façon de la mettre en valeur. Marguerite reçoit plusieurs demandes dont celle d'un homme de la ville. "Marguerite, il te faut un paysan."

La pratique des mariages "arrangés" était courante, il n'y a pas de honte à en passer par là. "Personne y trouvait à dire" (Lucienne Dumond). Ceux qui aujourd'hui évoquent le sujet n'éprouvent aucun sentiment de honte ou de pudeur. Le marieur qui a bien assorti un couple peut à juste titre en tirer une certaine fierté. L'essentiel est que le couple soit bien assorti : "L'amour, ça vient après."

### On mariait pas les enfants, mais les propriétés

Pour les familles qui ont "du bien", le mariage se traite comme une affaire. Tel *pélo* ne consent au mariage de son fils que si la belle famille dote l'épouse d'une bonne vigne. Tel autre exige que la belle-fille apporte une importante somme d'argent. "*Li pèiras van ai clapàs!*" Les pierres vont aux *clapas*, sur les tas de pierres. "Parfois les parents se saignaient aux quatre veines pour que leur enfant puisse faire un bon mariage."

"Il s'agissait pas qu'une fille bien se fasse *campéjer* par un fils de domestique." *Campéjer* signifie poursuivre, au sens où le chien poursuit un gibier. "Si un fils de propriétaire était amoureux d'une fille qui n'avait rien, sa famille lui disait : "Qu'est-ce qu'elle a? *Te portarà son cuou e si dents*" (Marceau Blanc). Elle t'apportera son cul et ses dents. La fille *gancée de leste* (enrubannée léger) ne peut guère espérer épouser un fils de bon propriétaire.

La fille "qui fait un bon coup" risque toujours de le payer amèrement. L'une d'entre elles, arrivée avec seulement un modeste trousseau dans une corbeille, s'entend dire par sa belle-mère à chaque dispute : "Si tu n'es pas contente, tu as qu'à repartir avec ta petite corbeille."

Si un garçon veut épouser "une fille qui a de la galette", il doit souvent accepter une femme plus âgée, une fille qui n'a pas trouvé de parti à sa convenance, ou une veuve. Sinon les risques sont accrus d'être considéré "comme la dernière roue de la charrette" par la belle-famille. Toutefois la dot ne suffit pas. Il convient de tenir compte des "espérances". La fille d'un riche propriétaire, bien dotée mais affligée de cinq ou six frères et sœurs, est moins convoitée que la fille unique d'un propriétaire moins riche. "On mariait pas des enfants, mais des propriétés", conclut Janette.

Ces impératifs limitent les possibilités de choix pour les enfants de propriétaires. En outre, les occasions de rencontres entre filles et garçons étant rares au village, et plus encore au dehors, les marieurs s'avèrent nécessaires.

### **Paul et Marguerite**

Il ne faudrait pas en déduire que l'amour, au sens moderne du mot, n'existe pas. Germaine Jourdan et Léon Rouvière, dès leur plus jeune âge, échappent à la vigilance de leurs parents pour se retrouver. "Ils venaient se *rescondre* (cacher) dans notre remise" (Lucie).

Un témoignage particulièrement émouvant se situe aux environs de 1920. Il s'agit de Paul Trintignan et Marguerite Jean, la fille du grand Léon. Paul et un grand et charmant garçon issu de famille riche. Marguerite, tuberculeuse, appartient à une famille très modeste. De plus, les premiers sont blancs et les seconds républicains, tous très engagés politiquement. Les jeunes tiennent bon, contre vents et marées. Le mariage est enfin célébré. "Marguerite racontait que le jour de la cérémonie elle était si mal qu'à certains moments elle voyait plus le prêtre" (Lucie). Elle meurt peu de temps après. Paul la suit dans la tombe, atteint à son tour de tuberculose.

### **On en a parlé dans tout le canton**

Enfant, à la fin des années 50, j'apprends un jour qu'une femme divorcée vient rendre visite à des amis dans le village. Une divorcée ! A quoi donc ressemble-t-elle ? Mes amis se posent la même question. A notre grande surprise rien ne la distingue des autres femmes.

De mémoire d'anciens, le premier divorce connu entre gens du village date de 1937. Pendant longtemps encore, le divorce reste un événement honteux dont les familles ne parlent pas volontiers, mais qui alimente abondamment les conversations. Les divorces des années 60-70 sont encore vivement commentés dans le village.

### **Un salaire, ça vaut mieux que des hectares de vigne**

Les stratégies matrimoniales, le statut de la femme et de l'homme au sein de la famille, subissent également l'influence du changement social.

Les paysans sont de moins en moins nombreux, ce qui diminue les opportunités de mariages "de propriétés". D'ailleurs, dans l'état actuel des choses, un jeune paysan a plus intérêt à épouser une fille issue d'une famil-

le modeste assurée d'un emploi salarié qu'une fille de paysan. Tout le monde est d'accord là-dessus : "Un salaire, ça vaut mieux que des hectares de vigne."

L'indépendance croissante de la femme se manifeste non seulement à l'égard de son mari mais encore à l'égard de sa belle-famille. Dans le temps, les quelques vignes dont dispose éventuellement le jeune paysan sont loin de lui suffire, et il doit travailler comme domestique chez son père. De ce fait, son épouse se trouve en situation de dépendance à l'égard de sa belle-mère, même si le ménage vit dans une maison à part. Pour peu que la belle-mère soit un "dragon", c'est l'enfer. "Tu élèves pas bien tes enfants. C'est pas comme ça qu'il faut faire ton ménage. Tu dépenses trop... J'en pleurais." Sauf à avoir un fort caractère, "la belle-fille *calait* (se taisait) devant sa belle-mère".

Le même mouvement conduit à l'émancipation des fils à l'égard de la tutelle parentale, et des gendres à l'égard de celle de la belle-famille. Un fils doit rendre des comptes à ses parents lors du choix du conjoint, en réalité, selon les parents il doit rendre des comptes en permanence. Le gendre dans la situation d'un "domestique" sur la propriété des beaux-parents se trouve dans une position encore plus inconfortable, très dure à supporter pour peu que ces derniers soient autoritaires : il doit se contenter de travailler et de se taire, cela jusqu'au moment où l'âge des beaux-parents et leur affaiblissement le mettent éventuellement en position de force. C'est dire toutes les haines accumulées. Aujourd'hui il n'est plus question pour la plupart des enfants de reprendre la propriété familiale, et encore moins pour les gendres de travailler les terres des beaux-parents.

## JE TE LE FERAI TÉTER UN PEU

(L'enfant)

### Il te faut manger pour deux

“Quand j'étais enceinte on me disait : mange, il te faut manger” (Lydie Bancel). A l'époque, il n'est pas question de surveiller sa ligne. L'entourage s'inquiète pour la femme enceinte qui ne montre pas un gros appétit : “Il te faut manger pour deux.” Cependant s'il est convenu que la femme enceinte doit manger plus, on ne conçoit pas pour autant qu'elle doive travailler moins. Beaucoup de femmes continuent même à travailler dans les champs jusqu'au dernier moment. “*Farà lo pichòt en gavelant*”, elle fera l'enfant en ramassant des sarments. De ce fait les fausses couches ne sont pas rares.

En entendant de la bouche des anciens que leurs parents donnaient naissance à huit ou dix enfants, on imagine que les familles nombreuses abondent dans ce temps-là. Or le recensement de 1901 nous apprend que sur 142 foyers, 82 comptent seulement une, deux ou trois personnes. Seuls 21 foyers sont composés de plus de 6 personnes.

Pour comprendre le faible effectif des foyers, il importe de savoir que la mortalité est considérable, tout particulièrement la mortalité infantile. Milou racontait que, de son temps, c'est-à-dire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, “on enterrait plus d'enfants que de vieux”. Henri Bouet perd tous ses frères et sœurs, morts à la naissance ou en bas âge dans les années 1880-1900, à l'exception de son frère François. Il a entendu dire qu'à l'époque un “carré du cimetière” était réservé aux enfants. Malgré une extraordinaire maîtrise des liens de parenté qui leur permet de situer des dizaines de personnes dans l'arbre généalogique de leur famille ou d'autres familles du villages, les anciens sont incapables de dire exactement combien leur père ou leur mère



ont eu de frères et de sœurs, car ils perdent le compte de ceux qui sont morts en bas âge.

Cette forte mortalité infantile n'empêche pas certains "vieux" de parvenir à un âge très avancé, comme en témoigne *Marseillette* la Centenaire. *Milou*, le père d'Henri, meurt à 92 ans, Vélina, sa mère, à 88 ans.

### Ça se voit qu'elle a tété du lait de pute

La seule façon de nourrir les enfants consiste à leur donner le sein. Il arrive que la mère ne puisse pas le faire, alors une amie, une voisine, peut la remplacer, dans la mesure où elle a sevré son enfant ou dispose d'assez de lait pour en faire téter deux. A la naissance de Lucien Carrière, Noémie Olivier, qui vient d'avoir Lucile, dit à la mère : "Je te le ferai téter un peu." De même, "la grosse Emma a fait téter Mimi Rouvière en même temps que sa petite".

Dès lors qu'ils tètent le même lait, les enfants deviennent frères ou sœur "de lait", ce qui équivaut souvent à un lien de parenté, surtout si les enfants ont été élevés dans la même maison. La mère nourricière est "mère de lait". Il arrive que des familles ainsi formées maintiennent des relations quasi parentales bien au-delà de la génération concernée.

Souvent il n'y a pas d'autres solutions que de recourir à des nourrices étrangères au village, des professionnelles. "Les nourrices étaient souvent des *gavottes*" (Lucie). Parfois, elles prennent l'enfant chez elles, d'autres fois elles viennent au village vivre dans la famille. Il faut être riche ou faire de gros sacrifices pour accueillir une nourrice chez soi, car on doit la payer assez cher alors qu'en contrepartie elle n'effectue aucun travail, même des petites tâches domestiques. "Au contraire elle se faisait bien soigner pour avoir du bon lait" (Marie-Jeanne).

La nourrice jouit de droits importants ; c'est elle, par exemple, qui décide des vêtements que va mettre le *petitou*. Il est néanmoins une chose interdite pour elle : manger du chou. "Le chou donne un goût particulier au lait, ça fait pleurer les enfants." Les épinards ne sont pas recommandés non plus : ils donnent au lait un goût acide.

"*Se conçois qu'a tetat de lach de puta!*", ça se voit qu'elle a tété du lait de pute, s'exclame un jour *Tinette*, Célestine Trintignan, excédée par les positions politiques de sa fille. Celle-ci a eu pour nourrice une fille-mère!

La dernière nourrice connue au village est celle de Marceau Blanc, né en 1916. Le lait condensé fait son apparition, la mère qui n'a pas assez de lait nourrit l'enfant au biberon.

## LÈVE-TOI DE LÀ

(Division des rôles dans la famille, éducation des enfants)

### Flaquasses et fargates

La vie domestique est caractérisée par une stricte division des rôles entre hommes et femmes. La femme qui n'exécute pas correctement les tâches qui lui sont imparties est une *flaquasse* ou même une *fargate*, une molle, voire une sale.

La femme qui tient à sa réputation et à celle de son époux se doit d'effectuer tout le travail ménager. "J'ai jamais vu ma mère s'asseoir à table, elle servait", dit-on parfois. Ce qui pourrait laisser penser que l'homme est le maître, servi par son épouse. En fait cette situation apparaît plutôt comme un choix de l'intéressée. "Ma mère préférait manger en *faisant sa biace* (en préparant le repas), elle avait l'habitude de *taster* souvent les plats pour surveiller l'assaisonnement et la cuisson. L'heure du repas venue, elle avait plus faim" (Lucie). Ainsi, au moment du repas, elle se trouve disponible pour servir. "Elle préférait ça plutôt que d'avoir à se lever sans cesse pour surveiller la cuisson et faire passer les plats."

Dans d'autres familles, la femme préfère s'installer à table et manger parmi les autres. Mais bien entendu, en aucun cas l'homme ou le garçon ne se lève, lorsque quelqu'un doit se déranger, c'est à la femme ou à la fille de le faire.

### Jan-femna

Pour l'homme, ce serait déchoir que de participer aux travaux ménagers. "L'homme faisait rien dans la maison" (Marceau Blanc). "Je me serais jamais vu faire la cuisine ou la vaisselle" (Robert Bancel). Même "fatiguée" (mala-

de), la femme doit tenir son rôle. “Si elle est bien fatiguée (très malade) et s’il y a pas de fille à la maison, c’est sa mère, sa sœur, ou une autre femme qui vient faire le manger et s’occuper des hommes.”

Quelques hommes, assez rares il est vrai, effectuent certaines tâches féminines. Ils encourent le risque d’apparaître ridicules aux yeux de tous et d’être qualifiés de *flaquas* (de mous), de *Jan-femna* (Jean-femme) ou de *Janet* (Jeannet). “Un homme ou deux allaient chercher le pain. Parfois même ils faisaient les courses si leur femme était empêchée” (Lucie). On atteint là l’extrême limite au-delà de laquelle ils sont considérés comme des *couillonas*. Que dire s’ils lavent le pavé ou font la lessive !

### Homénas, homénet, garçounas

La répartition des rôles entre hommes et femmes se retrouve dans le domaine de l’éducation des enfants. Les filles sont élevées selon le modèle de leur mère et de leur *grand* (grand-mère), les garçons sur celui de leur père et de leur *grand* (grand-père). “Si un garçon avait eu dans l’idée de faire la vaisselle ou la cuisine la mère lui aurait dit : *Lèva-te d’aquí* (lève-toi de là). En le laissant faire la vaisselle ou le ménage elle aurait pensé le diminuer” (Emma Martin). De même les parents auraient “levé de là” une fille désirant s’occuper du cheval ou apprendre à tailler la vigne. De mémoire d’anciens, une seule femme au village a accompli ces tâches masculines, Paule Chabal. “Elle conduisait le cheval, faisait péter le fouet... C’était un *homénas*” (Lucie). Un *homénas*, ce n’est pas seulement un homme, c’est un homme grand et costaud.

Les enfants sont bien conscients de cette différenciation sexuelle. Les enfants qui demandent à participer aux jeux de l’autre sexe se font souvent refouler : “Non, on te joue pas”, on n’est pas d’accord pour jouer avec toi. La fille attirée par les jeux de garçons est qualifiée de *garçounas*, et ses parents s’inquiètent pour son avenir. Traduire *garçounas* par garçonne est trop modéré, un *garçounas* étant un garçon agité, turbulent.

Le témoignage d’Eve Andriuzzi illustre cette situation qui prévalait encore dans les années 1940-50. “Je me déchirais plus que les autres. J’usais plusieurs paires de chaussures par an. L’hiver je me régalaïs de scier du bois, tous les soirs, pendant une heure. Je grimpais sur la toiture pour réparer la girouette. Mes sœurs disaient : Tu trouveras pas à te marier si tu fais comme ça. Dans le village on disait de moi : C’est un *homénas*, c’est un garçon manqué. Les filles de mon âge me disaient : Toi, tu es pas une femme

comme les autres, si tu te maries, tu auras pas d'enfants. Quand le docteur m'a appris que j'étais enceinte, quand il m'a dit : Tu attends un enfant, sur le coup j'ai pas compris : moi, avoir un enfant ? C'est pas possible ! Mais alors je suis comme les autres !”

### **On s'occupait pas des enfants comme aujourd'hui**

“Le père s'occupait pas des enfants” (Lucie). C'est la mère qui les nourrit, les habille, et, dans les familles où on le juge nécessaire, surveille leurs devoirs. Tout le monde en convient, “on s'occupait pas des enfants comme aujourd'hui : les *péquélets* (petits), on les laissait dans leur coin”. Henri Bouet ne se souvient pas d'avoir joué avec ses parents.

“Les parents étaient moins familiers qu'aujourd'hui avec les enfants, précise Emma Martin. On leur parlait peu, seulement pour dire tétée, propre, dodo...” Il en est tout autrement aujourd'hui, les *petitous* (tout petits) sont sollicités en permanence, non seulement par leurs parents, mais aussi par leurs grands-parents, ceux-là mêmes qui s'occupaient peu de leurs propres enfants. Le langage bébé est généralement proscrit. Ainsi, les comportements ont radicalement changé en l'espace d'une génération. Il n'est donc pas étonnant que, comme le remarquent tous les anciens, “les enfants d'aujourd'hui soient plus éveillés”.

### **Elles les billaient**

La même évolution se constate à l'égard du corps. Il n'y a pas si longtemps les mères emmaillotaient leur bébé : elles le serraient dans des langes. “Elles les *billaient* !”, c'est-à-dire elles les serraient fort, comme on *bille* un voyage de foin, en tendant bien les cordes pour qu'il ne vacille pas. “Il fallait bien serrer pour que ce soit dur. Les enfants pouvaient pas plier les jambes. Ils étaient pris comme dans un étau. Avec leurs bandelettes ils étaient comme de petites momies” (Emma Martin). “C'était pour tenir les jambes, qu'elles soient pas arquées, on les tirait pour les tendre avant de langer l'enfant” (Marie-Jeanne). Il paraît même que, “dans un temps, les mères leur langedaient aussi les bras”. L'été, au moment des grosses chaleurs, on leur “donne la jambe”, les jambes sont mises à l'air.

Certaines mères emmaillotent leurs enfants jusqu'à un âge relativement avancé. “*Lo meudaràn jusqu'à tant que marche*”, elles l'emmailloteront jusqu'à ce qu'il marche, disait Malvina Tichet à propos de mon père. Elles, ce sont les femmes de la maison.

Depuis les années 50, les vêtements laissent les jeunes enfants libres de leurs mouvements : “C’est pas étonnant qu’ils soient plus précoces pour marcher et qu’ils aient plus de *pétélegue* (d’impétuosité).”

### **Il était pas question de rébéquer**

“Aujourd’hui il y a plus (il n’y a plus) de respect comme avant”, affirment les anciens. “Avant on croyait ce que disaient les parents. Ils étaient comme des dieux” (Monique Bouet). Les parents d’antan font preuve d’autorité. “On *écoutait* les parents (on obéissait), il était pas question de *rébéquer* ou de *rapoutèguer* lorsque la mère, et surtout le père, faisait une remarque”, pas question de répliquer plus ou moins vivement. “Avant il y avait LE père. Il fallait le respecter. Il y avait une montée d’escalier entre mon père et moi” (Marceau Blanc).

Mais d’un autre côté les enfants jouent en toute liberté dans les pièces communes. Mes tantes s’amuse dans le grand couloir de la maison, n’hésitant pas à tracer sur le sol cimenté, à l’aide d’une pierre ou d’un morceau de charbon, les cases du jeu de marelle. Elles retrouvent souvent le soir les filles Albigès, leurs voisines ; elles jouent dans la cuisine, sautant sur le lit du grand-père qui essaie vainement de se reposer. Maurice Bouet creuse “des *traouquets*” dans le sol de la cuisine pour pouvoir y lancer des billes. Les exigences familiales concernant la propreté ou la tenue à table sont très modestes. Modestes aussi les exigences quant à l’école. “Lui, il était intelligent à l’école”, entend-on dire parfois. La réussite scolaire n’étant pas un enjeu, les échecs ne sont pas douloureusement ressentis. Les parents ne tracassent pas un enfant qui obtient de mauvais résultats.



## DIXIÈME PARTIE

# C'ÉTAIT UN RÉBOUSSIÉ

(LA VIE SOCIALE)

## UNE COUTUME D'ANCIEN TEMPS

(Intensité de la vie sociale : rassemblements aux Platanes, veillées, surnoms)

### Les Platanes

Les Platanes constituent le lieu de rencontre le plus important du village. Les hommes s'y retrouvent volontiers à certains moments de la journée, surtout après le repas de midi. Ils arrivent dès la fin du repas et y demeurent une demi-heure ou trois quarts d'heure, voire plus, selon la saison.

“Au moment des labours, c'est le cheval qui commande”, explique mon père. “Dès le retour du travail, avant de passer à table, l'homme doit *soigner* le cheval (lui donner à boire, à manger...). Son repas terminé, l'homme va à nouveau faire boire le cheval et lui donne une deuxième *arribade*. Pendant que le cheval mange et commence sa digestion, une heure s'écoule sans qu'on puisse rien faire”. Le temps d'aller aux Platanes.

Au moment de la taille, le cheval est inutile, il ne quitte pas l'écurie de toute la journée. Il n'empêche qu'après le repas de midi les hommes vont passer un moment aux Platanes, avant de partir au travail.

La fréquentation des Platanes varie selon les saisons. L'été les hommes s'y rassemblent dès qu'il commence à faire un peu trop chaud dans les champs, à partir de dix ou onze heures. A l'exception de quelques jeunes, on ne voit personne après le repas de midi, à cause de la sacro-sainte sieste. Mais beaucoup d'hommes s'y retrouvent le soir, au retour du travail, et surtout “après souper”.

### On les entendait bader

Aux Platanes, les hommes échangent les nouvelles, discutent du travail, du matériel récent, du dernier traitement contre le mildiou, des nouveaux

plants ou des décisions du conseil de la cave coopérative. On y parle du temps qu'il fait, hors de toute formule de politesse. On y rigole bien aussi, en échangeant des plaisanteries d'hommes que les enfants ne doivent pas entendre, mais qu'on leur laisse écouter.

Le commérage n'est pas l'apanage des femmes. Certains hommes méritent d'être taxés, eux aussi, de *langues de pétaș*. Celui qui taille deux fois moins de "souches" que la moyenne dans sa "demie" est un *félobre* (fainéant), celui qui en taille le double est à coup sûr un *fatinier*, un *sabraou* (peu soigneux). Celui qui travaille peu et vit petitement est "pas trop intentionné" et celui qui travaille dur pour acheter de nouvelles terres un "affamé".

Les hommes "se foutent" des femmes qui passent, commentant leur *dégaïne*, leur coiffure, leur façon de s'habiller ou leur vie sentimentale. Ils parlent aussi de politique ou de chasse, conversations animées au cours desquelles on *s'espousse* (s'engueule) bien souvent. "On les entendait *bader* (crier) de l'autre côté du village." "*Eran totjorn li mèmăs*", c'était toujours les mêmes. "Ceux qui partaient au quart de tour, tu en as qui se régalaient de les *atisser* (titiller)."

Quelques coups de poings sont parfois échangés mais les protagonistes en restent là ou sont vite séparés.

Aux heures rituelles, les banquettes des Platanes sont toujours bien garnies. Mais certains n'y vont qu'irrégulièrement, préférant se rassembler entre voisins. D'autres restent chez eux, ce sont les *boucaș*, les gros boucs, et les *reboussiés*, ceux qui aiment agir à rebours des autres.

### Ils finissaient par te foutre la pète

Les gens se rassemblent aussi, l'hiver, à l'occasion des veillées. "Dans le temps, l'hiver, les gens se retrouvaient les uns chez les autres, le soir après souper. Ils finissaient de souper vers sept heures et restaient ensemble jusqu'à neuf ou dix heures. Un peu plus longtemps les veilles de dimanche ou de fête" (Lucie). Mon grand-père rend souvent visite à Etienne Bouet, ils s'installent tous deux les pieds face à la cheminée. En cours de soirée, Etienne dit à sa femme : "Si tu nous portais un vin chaud." Maurice, leur fils, se trouve là et fait ses devoirs. Les soirs de tirage de la loterie nationale, mon grand-père est accompagné de ses filles qui viennent écouter la radio. Mes tantes s'en souviennent : "On se mettait à plusieurs, entre amis, pour acheter un billet."

La coutume des veillées semble encore très répandue dans l'entre-deux-guerres. Presque tous les soirs d'hiver, les Martin reçoivent mademoiselle Reynaud, l'institutrice, et sa mère, leurs voisines : "On s'installait tous devant le feu." Une fois par semaine les Rouvière retrouvent les Maurin. Les Lafoux veillent très souvent chez les Laffont. Marceau Blanc, Fernand Blanc, Pierre Blanc, et Henri Dubois se réunissent régulièrement pour la belote chez l'un ou chez l'autre, "les femmes suivaient, elles s'installaient près de la cheminée et tricotaient" (Marceau Blanc). Dans d'autres cas la femme, et les enfants, restent à la maison. Mon grand-père partait le plus souvent veiller seul.

Les gens ne veillent pas toujours chez les mêmes amis. Quand les premières radios apparaissent, ils se déplacent plus volontiers chez ceux qui en possèdent.

Ces soirées sont le théâtre de récits où réalité et épouvante font bon ménage. On commente inlassablement l'histoire de l'empoisonneuse de Saint-Gilles ou celle des assassins de l'auberge de Peyrebelle... "Ils finissaient par te foutre la *pète*" (mon père). Pour peu que, sous le feu de l'excitation, on en vienne à parler des fantômes et des esprits, les enfants sont terrorisés au moment de regagner la maison dans la nuit.

### **C'était pas comme celles de l'ancien temps**

Les anciens ont le sentiment que les veillées qu'ils ont vécues, "c'était pas comme celles de l'ancien temps". "Les veillées, c'était du temps de mes parents, avec les voisins; ma mère en parlait", dit Aline Blanc. Ma tante Lucie précise, en parlant des soirées qu'elle passait chez des amis de la famille : "C'était pas des veillées, on allait *chez un*, chez l'autre... Les veillées, c'était par exemple quand se réunissait toute la Calade : les Albigès, les Bessac, les Marseille, les Domergue, tous les voisins et amis. C'était bien avant 1914." Elle n'a pas connu cette coutume, mais son père ou sa mère l'évoquait parfois. Et pourtant, la dimension des cuisines de nombreuses vieilles maisons ne permettait certainement pas l'accueil de cinq ou six familles du voisinage.

### **C'était pour économiser la lampe**

"Si les voisins se retrouvaient, du temps de ma grand-mère, c'était pour économiser la lampe", dit Henri Bouet. La grand-mère d'Henri et ses voisines tricotaient des fichus qu'elles vendaient quelques sous à des marchands

de Sommières ou de Nîmes. L'huile coûtait cher et la lueur d'une lampe, bien que faible, éclairait suffisamment pour que plusieurs personnes puissent travailler. Mes tantes se souviennent : "Quand Germaine avant de se coucher voulait se mettre des crochets à friser les cheveux, elle devait le faire dans le noir ; sa tante Jourdanette avec qui elle vivait voulait pas que la bougie brûle trop longtemps" (Marie-Jeanne).

Il s'agissait aussi d'économiser le bois. Avec l'accroissement général du niveau de vie les veillées du siècle passé perdent leur fonction économique : il est de moins en moins nécessaire d'économiser la chandelle et d'aller se chauffer à tour de rôle chez les voisins. Si on veille encore c'est par plaisir.

### **Le Rancounaire, le Débassaire, le Calos...**

Les anciens utilisent volontiers des *esquinoms* dans les anecdotes relatives au temps de leur jeunesse, surnoms qui donnent l'impression d'une vie sociale particulièrement intense. Pour la seule Calade au début du siècle, ruelle qui comptait une dizaine d'habitations, la liste est longue : Ficelle, le Rancounaire, le Débassaire, le Calos et sa femme Marseillette, Marseillou, Camba dé bos, Titine, Jourdanette, Henriette la frisée, Panoune, Ribiéroune, Joséphine de Léopold.

Dans les années 30 et après la guerre, les surnoms ne sont guère utilisés qu'au sein du groupe de proches ou d'amis, et durant une période limitée. Peu de garçons conservent leur surnom toute leur vie : Socrate, Charlot, Latote..., "les surnoms c'était surtout une coutume d'ancien temps".

En fait, même au début du siècle, tout le monde n'est pas désigné par un surnom, loin de là. On n'en trouve souvent qu'un ou deux par famille, parfois aucun. Dans ce domaine aussi les anciens considèrent qu'il faut remonter "plus avant", c'était du temps de leurs parents. Déjà Rosa Imbert, née vingt ou trente ans avant eux, prétendait qu'"ancien temps c'était pas pareil : tout le monde avait un surnom". Ancien temps, pour elle, c'est bien avant 1900.

Souvent, dans les conversations, la référence aux surnoms se manifeste comme expression d'une chaleur humaine particulière qui existait avant. Toutefois le surnom peut n'être que le produit d'une nécessité pratique. Ajoutés aux diminutifs, ils permettent de différencier Marinette (Marie Trintignan), Marie d'Albin (la femme d'Albin) et Marie des Aires (celle qui possède une remise aux Aires). De même, ils permettent de distinguer les



enfants de leurs parents ou grands-parents puisque, dans certaines familles, la coutume veut que les prénoms se transmettent. Enfin, certains surnoms n'expriment pas une cordialité intense : *le bossudet, le faller, la mécheuse, la fargate* signifient le petit bossu, le boiteux, la mécheuse<sup>1</sup>, la sale.

(1) De mecha : morve qui coule du nez. En bon français : la morveuse (!)

# ON NOUS DISAIT QU'ON SEMBLAIT DES COCOTTES

(Le contrôle social de l'apparence)

## Cocagne pour les jambes!

Pour être belles, les filles doivent conserver le teint clair. “*Cocagne* (facile) pour les jambes, elles étaient protégées par de longues jupes et des bas noirs, hiver comme été!” (Lucie). Pour le reste, il fallait “*s’aparer* (se protéger) du soleil”.

“Les foins et le dépiquage se faisaient au mois d’août, en pleine *sou-reillade* (sous un fort soleil).” Afin de protéger leur visage, les filles portent des capelines nouées sous le cou. Pour préserver leurs bras, les plus coquettes “enfilent de longues manches qui descendent jusqu’aux poignets”. Les photos de courses de *buòus* montrent souvent des femmes sous leurs parapluies, alors que le soleil resplendit.

La femme est libre de porter capelines et longues manches. En revanche elle doit en toutes circonstances supporter les bas noirs imposés par la pudeur, la bienséance en tout cas. Une seule femme osait l’été, sortir jambes nues, Louise Vignal. “C’était choquant.” Les robes de l’époque découvraient à peine la cheville! “Les gens disent que je suis une flamberge, mais j’économise”, commentait-elle. Mariée à un ouvrier agricole, mère de nombreux enfants, chaque sou comptait.

Dans les années 20, apparaissent à Montpezat les bas “en couleur”. Ces bas étaient en fait “teintés couleur chair”. La première fois qu’on en a vu, portés par une femme de la ville lors d’un mariage, les gens ont été surpris : “*Ben*, tu sais, ça fait pas beau, ça fait pas habillé! On dirait qu’elle a les jambes nues” (Marie-Jeanne).

## On l'appelait la garçonne

Les femmes portent des jupes ou des robes qui leur arrivent à hauteur des chevilles, mais celles des jeunes filles laissent les mollets découverts. Dans les années 20, Paule Jourdan et Marie Robert font beaucoup parler d'elles parce qu'elles suivent la mode de la ville et portent des robes ou des jupes "courtes". Ces vêtements arrivent à hauteur du genou. "Au village c'était le cri du jour, tout le monde commentait leur *dégaine*" (Lucie).

Autre grand scandale de l'époque, la coupe de cheveux. La coutume exige alors que les femmes aient les cheveux longs. Les plus jeunes les tressent, les autres les enroulent en chignon. Les jeunes filles peuvent exceptionnellement faire couper leurs cheveux au niveau du lobe de l'oreille, pour qu'ils repoussent mieux. "On disait que, comme ça, ils devenaient plus jolis" (Lucie). La mode des cheveux courts apparaît pendant la guerre de 14. "La première fille qu'on voit avec des cheveux courts est pas du village. Elle y vient de temps en temps, chez sa sœur, madame Reynaud, l'institutrice. On l'appelle la garçonne." Des filles du village finissent par l'imiter. Paule Jourdan et Fernande Stobiac, alors âgées de dix-sept ou dix-huit ans, décident de profiter d'une sortie à Nîmes pour se faire couper les cheveux. Leurs parents sont plus libéraux que beaucoup d'autres, "il n'empêche qu'au retour ça a bardé" (Fernande). "Dans le village on nous disait qu'on semblait des cocottes, qu'on était des dévergondées. On n'osait plus sortir." Le curé Boissière s'en mêle, il fustige en chaire "ces cous qui sont prêts pour la guillotine".

"Peu de filles se sont coiffées à la garçonne, mais, *un peu après l'autre*, les filles puis les femmes ont pris l'habitude de se faire couper les cheveux" (Lucie). En 1930, rares sont les filles à porter encore les cheveux longs, on commence même à les remarquer!

## Vieille, elle sera passie comme la Hollande

Pour tout maquillage les femmes utilisent un peu de poudre de riz ou de rouge sur les pommettes. "On disait qu'il fallait pas en abuser, que ça faisait flétrir la peau et qu'après on se retrouvait toute ridée" (Lucie). Seule madame Bournier en met régulièrement. Il faut dire qu'elle a habité Paris où son mari était employé aux chemins de fer. Les gens disaient : "Quand elle sera vieille, elle sera passie comme la Hollande." Effectivement, "devenue vieille, elle était ridée comme tout!" (Marie-Jeanne).

Le rouge à lèvres est exclu, “ça faisait mauvais effet!” En 1952, le curé Thomas croit nécessaire d'évoquer dans l'un de ses sermons “ces femmes, avec leurs lèvres rouges comme celles des ours qui reviennent du carnage”. Lili Viel non seulement met en semaine des habits du dimanche, mais encore passe quotidiennement du rouge à lèvres. Cette pratique est si extraordinaire qu'enfant je doute de sa moralité et ne sais comment me conduire à son égard. On m'explique qu'elle “fait du chiqué, suffit qu'elle vient de la ville”. Pour beaucoup, elle n'est qu'une vaniteuse “qui veut péter plus haut que son cul!”

La coutume interdit également aux femmes de fumer. Celles qui aiment l'odeur du tabac doivent s'installer à côté d'un fumeur. Une exception, Paule Chabal qui, dans les années 30, “fume la pipe sans se *rescondre* (se cacher)”. Mais Paule, c'est un *homénas*.

Quelques familles tolèrent que la femme fume en privé, à l'occasion par exemple de Noël ou d'un baptême. Mais, au début des années 60 encore, fumer en public est toujours très mal admis.

### **Avec ses péous longs, on dirait une fille**

Depuis les jupes courtes et la coiffure à la garçonne, il n'y a pas eu de scandale important lié à la tenue, jusque dans les années 60 où se diffuse la mode des minijupes pour les filles, des pantalons pour les femmes et des cheveux longs pour les garçons.

Les minijupes descendent à la mi-cuisse, et quelquefois s'arrêtent “au ras du cul”. Les garçons l'apprécient, et elle ne laisse pas indifférents les hommes rassemblés aux Platanes : “Si tu passais à certaines heures, tu étais sûre de ton compte, il y en avait toujours pour se foutre de toi.” Les femmes d'un certain âge se montrent plus réservées, et les grands-mères trouvent cela tout à fait indécent : “*Son melhoras per faire veire son quieu que per anar gavelar*”, elles sont meilleures pour faire voir leur cul que pour aller ramasser des sarments.

Malgré les inévitables commentaires désobligeants, les pantalons s'imposent très vite, pantalons fuseaux, d'abord chez les jeunes filles, puis chez les femmes plus âgées. Celles-ci franchissent le pas plus difficilement. Beaucoup saisissent l'occasion des vendanges pour porter leur premier pantalon, souvent en partie dissimulé sous un tablier. Les femmes disaient qu'il était plus “commode” de travailler ainsi, que ça “*aparait des mouïssaous*”, ça pro-

tégeait des moustiques. Argument justifié pour les matins humides où les *mouïssaous* s'acharnent sur les cuisses des pauvres vendangeuses, mais plus discutable pour les après-midi de grosse *sourellade*.

La mode des cheveux longs est vécue comme une provocation. "Regarde-le avec ses *péous* longs, on dirait une fille!" " Tu te les couperas, ces *péous*, que tu sembles un caraque!" L'argument selon lequel Jésus portait des cheveux longs n'ébranle personne, même les catholiques les plus assidus. Dans certaines familles le conflit dure des mois. Des cheveux correctement coupés doivent laisser entrevoir "du blanc autour des oreilles". Maurice Rieu, le coiffeur du village, trouve des compromis. Il taille les *péous* de façon qu'ils affleurent l'oreille. En peignant habilement, ils grignotent même un peu le dessus. Les parents ne disent rien pour peu que l'enfant, avant de rentrer, prenne la précaution de bien les plaquer afin que les oreilles se détachent nettement. Passé une semaine ou deux, les parents les plus intransigeants reviennent à la charge. Mais la mode s'impose et ils doivent abandonner la lutte.

Les changements inspirés par la ville gagnent désormais massivement et rapidement la campagne. La pression du groupe villageois n'est plus assez forte pour freiner ou rendre marginales les innovations les plus scandaleuses. Le point de non-retour semble atteint dans les années 60, avec la mode du blanchissement des jeans à l'eau de Javel. La mode s'accompagne de la fragilisation d'un vêtement, pratique aux antipodes de l'esprit d'économie propre à la société paysanne. Rupture consommée lorsque les jeunes des années 80, vêtus de jeans *traouqués* (troués), peuvent rendre visite à leurs grands-parents sans les entendre *roundiner* (ronchonner) plus de quelques minutes.



## TU EN AS MÊME QUI S'ASSADOULAIENT

(Les rites funèbres)

### Ne mancavan pas una

On veillait les morts. La coutume diffère selon qu'il s'agit d'un homme, d'une femme ou d'un enfant. Un homme est veillé par les hommes de son âge, ses amis ou ses voisins, des hommes exclusivement. Une femme est veillée par des femmes. En revanche, un enfant, quel que soit son sexe, est veillé par des jeunes filles.

“Pour les veillées, les gens se retrouvaient souvent à dix ou quinze, il y en avait une pleine maison.” Avant de partir se coucher, la famille laisse à leur disposition du jambon, du saucisson et autres charcuteries, du fromage, du pain, du vin, de quoi faire du café. Les participants restent là toute la nuit jusqu'au moment du lever. Il arrive que le corps passe deux nuits dans la maison ; une deuxième veillée a lieu le lendemain.

On pourrait imaginer que dans une société très imprégnée de religion, la nuit se passe à prier. Il n'est pas toujours ainsi, c'est le moins qu'on puisse dire ! Les veillées d'hommes surtout tournent souvent à la franche rigolade, le vin aidant. Les anciens racontent même des histoires assez macabres comme celle où l'un des participants prend la place du mort dans le lit. Les autres appellent la veuve avec insistance : “*Ven veire ton òme, cresèm que vai mièlhs!*” Viens voir ton mari, ça a l'air d'aller mieux ! Vécues ou non, ces anecdotes donnent une idée de l'ambiance qui peut régner dans les maisons des morts. Il faut dire que ces veillées sont une occasion de bien manger et de bien boire à une époque où l'abondance ne règne pas dans toutes les demeures. “Ça *chimait* (buvait) sec.” “Tu en as qui *s'assadoulaient*”, c'est-à-dire qui man-

geaient jusqu'à ne plus en pouvoir. Des malheureux sautaient sur l'aubaine, "*ne mancavan pas una*", ils en manquaient pas une (Etienne Marioge).

Les veillées de femmes ne dégénèrent pas de la sorte, même s'il arrive que la nuit se passe à parler de coiffure ou de chiffons, sans oublier les inévitables commérages. En revanche quelques veillées d'enfants sont mémorables. Il faut dire que les rites sont propres à susciter l'excitation des jeunes filles. Elles doivent aller couper du laurier ou du buis destiné à être tressé en couronne pour l'enfant et à "garnir" le drap mortuaire, drap blanc qu'elles porteront lors de la cérémonie. Un groupe de filles se retrouve donc en pleine nuit, à l'extérieur du périmètre du village. Certaines prennent peur, la tradition veut d'ailleurs que l'on en joue. En cours de veillée, l'agitation gagne les esprits. Il est même arrivé que les filles se déguisent avec de vieux vêtements trouvés dans un placard et "fassent la *gande*" jusqu'au matin.

### **Je veux plus de ça à ma maison**

Ces coutumes, vivaces au début du siècle, disparaissent au tournant des années 20. Dans un premier temps elles laissent place à des veillées funèbres plus intimes qui ne réunissent plus que les proches, parents et amis. Les anciens considèrent que les traditions du début du siècle étaient très pénibles pour la famille. Gaby Lafoux se souvient qu'ayant mal supporté les bruits et les rires lors de la veillée d'un membre de sa famille, le grand-père Pelatan avait déclaré : "*Quau que siègue que morigue, vòle pas pus d'aquò a mon ostau*", qui que ce soit qui meure, je veux plus de ça à ma maison. Lorsque, par la suite, Gabriel, son fils, est mort, en 1933, il a expliqué aux jeunes qui se présentaient pour la veillée qu'il ne tenait pas à ce qu'ils restent.

### **Tout le village défilait**

Les visites font également partie de la coutume. Tous ceux qui de près ou de loin ont connu le mort ou connaissent bien un membre de la famille défilent pour présenter leurs condoléances, jusqu'au moment de l'enterrement. Autant dire que tous les gens du village sont concernés, ainsi que de nombreuses personnes habitant les alentours. Et chaque fois il convient de redire les circonstances de la mort, de revenir sur l'agonie, la souffrance endurée. "Tout le village défilait. C'était une corvée."

La date charnière se situe en 1925, année de la mort du père d'Henri Hugonet. "Henri est le premier à avoir sorti une table." Sur la table, installée près de la porte d'entrée, un cahier est mis à la disposition des gens qui, par

leur signature, peuvent ainsi exprimer leurs condoléances. La personnalité très originale d'Hugonet entre en ligne de compte. "C'était un *réboussié*." Quoi qu'il en soit, la coutume existe déjà ailleurs et le changement doit être dans l'air du temps car l'exemple est très vite suivi.

### **On ne reçoit pas**

La nouvelle coutume est plus complexe qu'il n'y paraît. En effet, la signature sur le cahier n'élimine pas l'obligation de visite pour les membres de la famille proche et lointaine, ainsi que pour les amis. La table exclut seulement le "défilé" de tout le village dans la maison. Mais à l'époque, tout le monde se connaît, et une fois l'effet de surprise passé toutes les familles ont tenu à envoyer un ou deux représentants faire leur visite, ce qui implique beaucoup de monde. D'où l'apparition de la mention ON NE REÇOIT PAS sur le cahier et sur le faire-part de décès inséré dans le journal par ceux qui désirent à tout prix éviter une affluence trop nombreuse.

Mention qu'il faut décrypter à son tour. Elle signifie : seule la visite des proches est souhaitée. "Ça ferait *bisquer* (râler) si un ami d'enfance du mort se contentait de signer." Pour une vieille famille du village, cela entraîne encore le passage de dizaines de gens, sans compter les membres de la famille proprement dite, proche et lointaine. Corvée pour les uns, exutoire pour les autres : ma tante Marie-Jeanne qui souffre d'insomnies chroniques n'a jamais aussi bien dormi qu'au moment de la mort de son frère, épuisée qu'elle était par le nombre des visites, étalées sur une bonne semaine. Elle en concevait d'ailleurs une intense culpabilité : "*Sembla pas de bon!*", ça semble pas *de bon*.

### **Le grand deuil**

"A la mort d'un proche toute la famille prenait le deuil. Pour l'entourage immédiat, c'était le grand deuil" (Lucie). Les femmes s'habillent tout en noir. Le dimanche, elles fixent sur un chapeau noir un grand voile de crêpe qui leur masque le visage et descend jusqu'aux genoux. Pendant la semaine, les femmes les plus âgées portent une coiffe en crêpe qu'elles serrent sous le menton à l'aide d'un ruban. Les plus jeunes portent sur la tête, attaché à l'aide d'un élastique ou d'épingles, une ganse, grand nœud double en crêpe. Les hommes entourent la manche gauche de leur veste d'un grand brassard noir. "En semaine, ils le portent sur leurs vêtements de travail, le dimanche sur leur costume, avec une cravate noire." Notons que le port de vêtements

noirs n'est pas signe de deuil pour les hommes, le noir étant la couleur usuelle des costumes de l'époque.

Tout comme les adultes, les enfants portent le grand deuil. Si leur père meurt, les filles se retrouvent tout en noir, comme leur mère. La coutume existe encore dans les années 20. "Quand le père de Marguerite Ponge est mort, elle avait quinze ans. Elle s'est habillée de noir et a porté sur la tête une ganse pendant la semaine et un chapeau avec le voile baissé, le dimanche" (Marie-Jeanne).

La tenue de deuil n'apparaît pas le jour de l'enterrement, pour des raisons pratiques : les habits de deuil ne sont pas prêts. "Il fallait le temps d'en acheter, de faire teindre les vêtements qu'on avait. La famille étrennait son deuil pour la messe de neuvaine" (Lucie).

Le grand deuil dure un an environ. Durant cette période, les personnes concernées évitent de se montrer en public. Elles ne sortent guère que pour le travail, la messe et, à partir de la messe de neuvaine, pour les courses chez les commerçants, jusque-là faites par les amis ou les voisins. Il est toutefois possible de rendre visite à des amis ou de les recevoir, mais il n'est pas question par exemple que les enfants *barounlent* (ballotent). Le dimanche après-midi, ils n'ont même pas l'autorisation de faire le tour des Baraques avec leurs amis. Le principe est le même pour les protestants.

### La sortie de deuil

Au bout d'un an le deuil devient moins strict. Le gris est introduit puis le mauve, ensuite le blanc, toujours associés au noir. Enfin un glissement s'opère discrètement vers les couleurs à la mode, c'est la "sortie de deuil". Trois ans environ se sont écoulés depuis l'enterrement.

A partir d'un certain âge, les femmes ne suivent plus cette progression. Leur mari est mort, leur frère, leur sœur ou l'un de leurs enfants meurt à son tour. Elles prennent le deuil et ne le quittent plus, même si la mort cesse de frapper la famille durant des années. "En arrivant dans les rues du village, je n'ai vu que des chiens et des femmes habillées en noir!", se souvient Joseph Stenberg. Cela se passait en 1941, et personne n'avait été tué au cours de l'offensive allemande. Je ne pense pas qu'une seule personne née avant la guerre de 40 ait jamais vu sa grand-mère vêtue autrement que de noir, associé, éventuellement, à un peu de gris foncé. Dans l'esprit des enfants, c'étaient ces couleurs qui définissaient les grand-mères.

### Elle était comme une clouque

“Pour la mort de leur grand-père, en 1970, je leur ai fait un peu de deuil”, dit Lucette Marioge à propos de ses enfants : pendant quelques jours ils ont mis des pull-overs gris. Quant au mari, il n’a pas voulu de boutons noirs à sa veste. Le noir comme symbole de deuil disparaît progressivement. Les femmes qui aujourd’hui encore mettent du noir en signe de deuil le mêlent souvent à d’autres couleurs et généralement l’abandonnent assez vite. Les veuves, désormais, n’hésitent plus à participer aux voyages et autres activités du Club du troisième âge.

Cette évolution, calquée sur celle de la ville, ne s’effectue pas sans heurts. Il y a les précurseurs, fortement critiqués, et les retardataires, considérés comme vieux-jeu. Dans les années 1980, une veuve se fait remarquer parce que, plusieurs années après la mort de son mari, elle se tient en retrait lors des folles après-midi du club du troisième âge. “Elle est restée dans son coin, elle était comme une *clouque*.” Une *clouque*, c’est une poule couveuse.



## CEUX DE LA CLASSE

Nous sommes souvent choqués à l'évocation des veillées profanes d'antan et des beuveries qui les accompagnent. Elles nous paraissent irrespectueuses à l'égard du mort. A l'opposé, les villageois du début du siècle auraient été scandalisés par nos pratiques : abandon du mourant à l'hôpital, absence totale de veillées et de deuil...

Les coutumes anciennes ritualisent la mort, entourant l'événement de tout un cérémonial.

Je me souviens, il y a sept ans, Gilbert, un ami d'enfance, décède. Sans qu'aucune pression sociale ne nous l'impose, nous nous retrouvons, "ceux de la classe", les amis d'enfance de Gilbert, pourtant aujourd'hui dispersés, afin de porter le cercueil et d'assister ensemble à la cérémonie.

Ensuite, nous nous retrouvons tout à fait naturellement chez l'un d'entre nous. Nous parlons, nous buvons. Nous évoquons notre jeunesse avec Gilbert, l'époque où nous allions danser dans des turnes, sa passion précoce pour les filles, nos réveillons de Noël, parfois lamentables, nos sorties à mobyettes qu'on a *escagassées* sur la piste de cross de Sommières, l'argent que nos parents nous dispensaient chichement... L'émotion nous gagne. Nous continuons à boire et les souvenirs affluent.

Dans sa jeunesse, Gilbert était un peu *raspias*, à mobyette il tombait plus souvent qu'à son tour en panne d'essence, et il fallait le *réballer*, au bistrot il tardait souvent à payer sa tournée. S'il est parti le premier d'entre nous, c'est à coup sûr pour ne pas avoir à inviter les autres chez lui, il doit bien se marrer dans sa tombe.

On se marre aussi, on se rapproche, le groupe fait corps.

Nul doute qu'ancien temps la nuit se serait passée à rire, à boire et à manger, les larmes aux yeux.

Notre rire était là pour conjurer les pleurs, insulter la mort qui nous enlève un ami. C'était un rire d'amitié profonde. Un rire pour exorciser notre révolte, notre peur.

Que nous ayons pu retrouver spontanément l'esprit des rituels anciens témoigne de leur profondeur et suggère leur nécessité.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>PRÉFACE</b> .....	5
<b>INTRODUCTION</b>	
Le village de Montpezat .....	11
<b>I - ON S'ENFANGUAIT JUSQU'AUX CHEVILLES</b>	
<i>(Les paysans, la terre)</i>	
L'abandon des cantounailles .....	23
On faisait pas grand frais chez les commerçants .....	25
Il fallait bâtir .....	30
Mon père disait .....	34
La Copé .....	39
La fin des paysans .....	43
<b>II - À CHACUN SON MÉTIER</b>	
<i>(Activités commerciales et artisanales)</i>	
Les jours de mauvais temps, c'était plein de monde .....	49
Il avait une jambe falette .....	54
Pour un bon maçon .....	57

### III - ÇA N'EMPÊCHE PAS LES FEMMES DE ROUNDINER

*(L'équipement du village et des foyers)*

Le pays de la soif .....	63
C'était comme un soleil .....	65
Ils se réchauffaient en janglant .....	68
Je le ferai péter, Roatta ! .....	70
On les entendait cascailler .....	74
On se lavait de temps en temps .....	76
Du cagadou aux toilettes .....	79

### IV - C'ÉTAIT PAS TOUS DES AÏSSABLES

*(Les jeunes, l'école, la fête)*

Tu iras foïre .....	85
Au plus le caillaou est gros .....	91
Pourquoi vous restez plantées là ! .....	96
Les buòus .....	99

### V - ELLES ÉTAIENT LÀ POUR ESCOURNIFLER

*(Les catholiques)*

Nous voulons Dieu .....	105
On se régalaît, on était heureux .....	108
C'est le plus couillon qui porte la bannière .....	112

### VI - AQUELIS IGANAUDS

*(Les protestants)*

Ferme bien ta porte .....	121
Sias ben una iganauda .....	124
J'aurais pas regardé un protestant .....	127

## VII - ON SE FOUGNAIT

*(La politique)*

Fine a dansé au bal des Républicains ..... 133

## VIII - CE SONT DES DÉGAVAILLEURS

*(La population, l'espace)*

Les aires, le POS ..... 141

Ils ont tout chiaplé ..... 144

Les estrangers ..... 147

## IX - LE LAIT DE PUTE

*(L'amour, le mariage, la famille)*

Maintenant tout le monde se poutounège ..... 153

Tu as qu'à repartir avec ta petite corbeille ..... 156

Je te le ferai téter un peu ..... 160

Lève-toi de là ..... 162

## X - C'ÉTAIT UN RÉBOUSSIÉ

*(La vie sociale)*

Une coutume d'ancien temps ..... 169

On nous disait qu'on semblait des cocottes ..... 174

Tu en as même qui s'assadoulaient ..... 178

**CEUX DE LA CLASSE** ..... 183

**CONCLUSION** (édition 2003) ..... 185

**J'ENTENDS MON GRAND-PÈRE** ..... 189

*(Mes recherches sur la vie et le parler de nos villages)*

**ÉCHOS DU LIVRE DANS LA PRESSE ET DANS LE MILIEU DE LA RECHERCHE** ..... 199



Achevé d'imprimer  
sur les presses  
de l'imprimerie

MONDIAL *Livre*

[www.mondial-livre.com](http://www.mondial-livre.com)

04 66 29 70 86



Fabriqué en France

Novembre 2016